


FIDELIS
John Waldie
Topography, Travels, &c.
No.
1059



2 vols
H/b

VOYAGE

EN SUÈDE,

CONTENANT

DES NOTIONS ÉTENDUES

SUR LE COMMERCE, L'INDUSTRIE, L'AGRICULTURE,
LES MINES, LES SCIENCES, LES ARTS ET LA LITTÉRATURE DE CE ROYAUME;
LES MOEURS, LES COUTUMES ET LES USAGES DE SES HABITANS;
L'HISTOIRE
DE SON GOUVERNEMENT, DE SES FINANCES,
DE SA MARINE MARCHANDE,
DE SES FORCES DE TERRE ET DE MER, DE SES RESSOURCES;
LA DESCRIPTION LA PLUS COMPLÈTE
DE SON TERRITOIRE, TANT SOUS LE RAPPORT DE LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE,
QUE SOUS CELUI DE LA GÉOLOGIE ET DE L'HISTOIRE NATURELLE,

AVEC

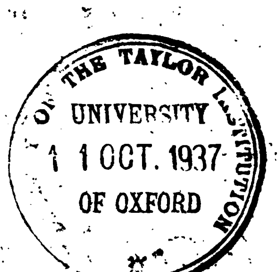
Des détails sur le gouvernement du roi CHARLES XIV JEAN (BERNADOTTE),
et sur les causes qui amenèrent son élévation au trône de Suède.

Par Alexandre Daumont.

TOME PREMIER.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
Rue Hautefeuille, n° 23.

1834.



INTRODUCTION.

« Il n'est point de lecture, dit La Harpe, pour laquelle on ait plus de goût et d'indulgence que pour les voyages. » C'est en effet à ce dernier titre que nous nous sommes déterminés à hasarder la publication de cet ouvrage.

L'homme sédentaire qui, dans les doux loisirs d'une existence tranquille ou les occupations d'un heureux ménage, coule des jours uniformes et paisibles, se plaît à contempler la vie agitée et vagabonde du voya-

geur ; il aime à le suivre dans ses courses lointaines, à connaître les impressions que des objets nouveaux ont faites sur lui, à s'identifier avec ses sensations, à s'en pénétrer pour se former une idée nette et distincte des pays qu'il veut connaître sans sortir de son cabinet. Ce n'est point par des dissertations morales et philosophiques ou par des détails historiques que l'on peut espérer de le captiver ; il veut suivre le voyageur, partager ses peines et ses plaisirs, et ces récits ont pour lui un charme irrésistible, lorsque le narrateur possède l'art difficile de tracer des peintures à la fois élégantes et fidèles.

Mais ces lectures si attachantes sont aussi destinées à offrir d'autres attraits que ceux d'une vaine et frivole distraction ; une relation de voyage est une mine féconde où les savans ont de tout temps puisé avec succès, et qui peut distribuer ses richesses depuis l'homme d'état jusqu'au modeste agriculteur.

On ne doit point se flatter, sans doute,

de rencontrer dans un voyageur la réunion d'une assez grande variété de connaissances pour espérer qu'il pourra développer ses idées avec le même bonheur sur tous les sujets ; chacun a son genre de mérite, sa spécialité. Au milieu de cette diversité infinie d'objets qui passent sous ses yeux, il s'attache avec plus de complaisance à ceux qui ont été le but de ses études ou de sa prédilection, et il faudrait qu'un auteur de voyages jouât de malheur, si un ouvrage de cette nature, quelque médiocre qu'il fût, ne pouvait offrir quelques pages dignes d'intérêt.

Il est plus difficile de retracer avec une exacte fidélité des descriptions de lieux. Nos idées sur les beautés naturelles ont une base peu fixe, et nos opinions à cet égard ont toute l'incertitude des choses qui dépendent des caprices du goût.

Les voyageurs sont d'ailleurs exposés à voir les objets nouveaux sous l'influence de leurs sensations physiques et morales et à

travers le prisme de leur imagination ; nos jugemens dépendent alors de mille circonstances fortuites et indépendantes de notre volonté. Quel est l'homme dont le cœur insensible ne palpitera pas en revoyant, après une longue absence, les lieux où il naquit? Quelque tristes et affreux qu'ils soient, il leur donnera la préférence sur les plus beaux sites.

Les impressions que nous éprouvons à la vue d'une nouvelle contrée sont d'ailleurs subordonnées aux dispositions de notre esprit ; un accès de fièvre, l'état de la température, les causes en elles-mêmes les plus légères et les plus insignifiantes suffisent pour nous faire voir les choses sous un aspect bien différent de la réalité. Nous jugeons alors des objets qui nous environnent comme cet hypocondre qui, allant guérir une jaunisse aux bains de Lucques, écrivait sur ses tablettes que les bords de l'Arno étaient admirables, mais qu'ils avaient une teinte sombre et jaunâtre qui en déparait la beauté.

Il ne faut donc pas être surpris, après cela, des étranges contradictions dans lesquelles tombent les voyageurs, et des insomnies qu'ils préparent aux géographes qui s'efforcent en vain de les mettre d'accord et de concilier leurs récits disparates.

L'homme doué d'un esprit juste, d'un caractère observateur, d'un goût éclairé et pur, sait s'affranchir de ces préoccupations pour juger sainement et examiner les objets sous leur véritable point de vue.

Un voyageur qui veut faire une description exacte et consciencieuse du pays qu'il va parcourir doit donc, avant tout, se dépouiller de toute prévention, afin de pouvoir s'accoutumer à des mœurs, à des usages qui lui paraissent bizarres ou ridicules, parce qu'ils blessent ses idées et les habitudes qu'il a contractées depuis son enfance.

S'il parcourt une de ces belles contrées dont l'aspect exalte l'imagination, il doit se prémunir contre son propre enthousiasme, afin de pouvoir considérer les objets avec le

calme judicieux d'une raison éclairée; et ce n'est que lorsque ses idées sont bien fixées par la réflexion qu'il peut s'abandonner à ses inspirations et charger sa palette de couleurs. Heureux celui dont la plume légère et gracieuse sait donner à ses récits une tournure attachante qui captive l'attention, dont les tableaux, embellis par l'harmonie du langage, retracent à grands traits les impressions qu'il éprouve, et qui, dans les scènes les plus sévères de la nature, sait cacher ses désordres sous le voile des graces.

Les voyages ont surtout un immense avantage; ils contribuent à nous dépouiller de nos préjugés, à rectifier nos idées, et, comme dit Montaigne dans son langage énergique, *ils sont utiles pour frotter et limer notre cervelle contre celle des autres.*

Le goût des voyages est fomenté et entretenu par une civilisation perfectionnée; les peuples qui se distinguent le plus par l'étendue de leurs lumières et par l'activité de leur industrie sont ceux qui s'y livrent avec

le plus d'ardeur; plus ils approchent de la barbarie; moins ils éprouvent le besoin de s'instruire par des relations avec des étrangers; et peut-être que cet isolement, ce sentiment de mépris ou de haine pour les autres nations, pour leurs usages et leurs institutions, est un préjugé nécessaire et conservateur.

On retrouve dans les relations des voyageurs l'empreinte de leur caractère national, et la mesure de leur goût et de leurs connaissances.

Les Anglais se placent au premier rang et les ouvrages de ce genre forment, à eux seuls, chaque année, plus du tiers de toute leur littérature. Un besoin d'agitation et d'émotions fortes semble nécessaire à ces caractères réfléchis pour rompre la monotonie de leur existence. Les relations anglaises se font remarquer généralement par un esprit profond, judicieux et observateur, et souvent par le tour original, frondeur ou bizarre de leurs idées. Nous ne parlons pas

ici de ces *touristes* inimitables pour l'énumération des auberges de leur passage et l'étendue des routes qu'ils ont parcourues.

Les Allemands s'occupent de voyages avec une ardeur presque égale, et leurs relations sont peut-être celles qui ont le plus contribué aux progrès des sciences géographiques. Ils excellent dans les calculs statistiques; mais moins soigneux de plaire que d'instruire, ils sacrifient plus aux chiffres qu'aux graces. Sous ce rapport ils sont inexorables, et malheur à l'imprudent qui serait tenté de les suivre dans ce défilé, s'il n'était bien sûr de ses supputations; la moindre négligence, l'oubli de la plus petite fraction d'ame dans le dénombrement d'une population suffiraient pour attirer sur lui tous les sifflets de la critique.

En France, les progrès des études géographiques se manifestent chaque jour davantage, et nos relations de voyage, par leurs notions utiles aux sciences, comme par leurs aperçus spirituels, peuvent soutenir

la comparaison avec celles de toute autre nation.

La recherche des causes qui ont accéléré ou retardé la marche de l'esprit de découverte nous conduirait trop loin, nous nous bornerons à faire remarquer que ce n'est que depuis environ un siècle que ce penchant a pris un grand essor.

Au moyen âge, la barbarie des mœurs entourait les voyages de trop de périls pour les rendre fréquens, et les connaissances géographiques des anciens étaient si imparfaites qu'ils ignoraient les limites et la forme du monde. Ils crurent long-temps que la Baltique allait se réunir à la mer Caspienne (1), et celle-ci à l'Océan-Indien; le Gange ne leur fut connu que par les conquêtes d'Alexandre. La décroissance des jours en remontant à quelques degrés vers le pôle accrédita l'idée que le nord était couvert d'é-

(1) Hérodote, et après lui Aristote, avaient mieux connu la structure du globe; ils reconnurent que la mer Caspienne était un bassin fermé sans communication avec d'autres mers.

paisses et impénétrables ténèbres; ils n'apprirent que la Grande-Bretagne était une île que lorsque la flotte d'Agrippa en eut fait le tour; ils savaient seulement que c'était le pays d'où leur venait l'étain. Strabon place l'Irlande au nord de la Grande-Bretagne, et il conjecture qu'elle est inhabitable à cause de l'extrême rigueur du climat. La Prusse, qui fournissait l'ambre (1), ne leur fut pas mieux connue, et Pline rapporte que Néron, ayant voulu se procurer une grande quantité de ce bitume alors si recherché, envoya Julianus, chevalier romain, à la découverte des côtes où on le recueillait.

Les Phéniciens avaient connu et pratiqué la mer du Nord et la Baltique, et leurs pai-

(1) L'ambre jaune ou succin que l'on trouve sur les bords de la Baltique, et particulièrement vers l'embouchure de la Vistule et sur les côtes de l'île de la Nogat, était très estimé à Rome. Il n'y fut connu que lorsque ses armées se furent avancées dans la Germanie. La plupart des chefs germains portaient à leur cou des colliers d'ambre; les dames romaines les imitèrent, et l'ambre devint bientôt une matière aussi précieuse que les plus belles perles de l'Orient.

sibles relations commerciales auraient plus avancé les progrès de la géographie que toute la puissance de Rome, si leurs intérêts mercantiles ne les eussent portés à cacher le secret de cette navigation.

Les voyages du grec Pythéas de Marseille sont le seul monument de l'antiquité où l'on trouve les premières notions du nord. Les récits des anciens géographes n'étaient avant lui qu'un tissu de fables et d'absurdités.

Il fallait, pour se hasarder dans cette navigation, être doué d'une force d'ame peu commune, et posséder une instruction supérieure en astronomie et même en physique, et si l'on considère l'état des connaissances nautiques à cette époque, l'on sera frappé de surprise en voyant former d'aussi vastes entreprises avec de si faibles moyens. La boussole était inconnue; l'on ne savait pas tourner les voiles au vent, les navires n'en faisaient usage qu'avec le vent-arrière; ils allaient à la rame avec le vent-debout; ils ne s'écartaient pas des côtes et voguaient pé-

niblement d'un cap à l'autre, ce qui augmentait la longueur du trajet et les dangers de la mer.

Le nom de Pythéas doit être placé à côté de ceux des plus célèbres navigateurs des temps modernes; il découvrit l'influence de la lune sur les marées, établit la distinction des climats par la différence de la longueur des jours et des nuits; et, en pénétrant le premier jusqu'au 67e degré de latitude nord, il eut le courage de se frayer une route vers des contrées que l'on croyait inhabitables, couvertes d'une nuit éternelle, et auxquelles les fascinations de la crainte et de l'ignorance prêtaient des dangers surnaturels. Malheureusement la relation de ses voyages ne nous a été transmise que par quelques fragmens recueillis par Pline, Strabon et Geminus Isagogue.

Le premier voyage de Pythéas paraît avoir été entrepris quelque temps avant la conquête de l'Inde par Alexandre. Parti de Marseille, il suivit les côtes de l'Espagne et de la

Lusitanie, gagna celles de l'Aquitaine et de l'Armorique, entra dans la Manche, et prolongea la côte de la Grande-Bretagne jusqu'à son extrémité septentrionale, d'où, après six jours de navigation, il parvint à une terre que les habitans nommaient *Thulé*.

Pythéas, ayant reconnu que la durée des jours de cette contrée était de 24 heures au solstice d'été, lui assigna sa position sous le 66e degré 30 minutes, et cette latitude est en effet celle de l'Islande.

Dans son second voyage, il franchit le Sund, entra dans la Baltique, relâcha sur les côtes de Suède, d'où il s'avança jusqu'à l'embouchure d'un grand fleuve que l'on croit être la Vistule.

L'authenticité des voyages de Pythéas a été mise en doute. Polybe et Strabon le poursuivent de leurs reproches et l'accusent de mensonge; et, parmi les modernes, Bayle, Dodwel, Vossius et quelques autres savans, partagent cette opinion; mais le

célèbre navigateur de Marseille trouva de tout temps d'illustres et puissans défenseurs. Dans l'antiquité, Eratosthène et Hipparque, deux des plus vastes génies et des plus grands astronomes et géographes, adoptèrent la plupart des longitudes qu'il avait relevées, et celles de Strabon, son antagoniste, ont été reconnues fausses. Dans les temps modernes, les recherches ou l'opinion de Gassendi, Cassini, Montesquieu, Sanson, Bougainville ne laissent plus aucun doute sur la réalité des grands travaux et des découvertes de Pythéas.

Les Romains ne connurent guère que les contrées où ils portèrent leurs armes, ils ne franchirent point les bords de la Baltique et ne connurent la Scandinavie que de nom. Tacite et Pline parlent des Fins ou Finois, et Hérodote des Troglodites et des Pygmées, qui sont peut-être les Lapons de nos jours. Drusus et Tibère s'avancèrent jusqu'à l'Elbe, dix ou quinze ans avant notre ère, et peu de temps après les légions de Varrus furent

anéanties entre le Lippe et l'Ems. Les années de Rome ne pénétrèrent jamais au-delà de la Chersonèse Cimbrique, dont les peuples avaient pris soin de se faire connaître par leur formidable invasion, qui, sans Marius, eût anéanti la république et changé la face du monde.

L'apparition des aigles romaines sur les rivages de la Baltique contribua sans doute à développer le génie maritime des Scandinaves. Pendant les six premiers siècles de notre ère, la Baltique fut pour eux un champ clos, où ils s'exercèrent en silence à de plus grandes entreprises par leurs déprédations continuelles sur les côtes de la Saxe, de la Prusse et de l'Esthonie. Vers le milieu du VIIIe siècle ces contrées dévastées n'offrant plus de butin à leur avidité, ils cherchèrent un plus vaste théâtre et franchirent le Sund. En 753 ils commencèrent à ravager l'Angleterre et en 785 l'Irlande; ils pénétrèrent en France avant 820; mais repoussés par Charlemagne, ils y revinrent sous

ses faibles successeurs ; ils assiégèrent Paris, dévastèrent le royaume et se répandirent, comme un torrent, depuis l'embouchure de la Seine, et celle de l'Adour jusqu'au Rhône et au Jura. Chassés des côtes d'Espagne et de Portugal par les bonnes dispositions des Sarrasins, ils arrivèrent dans la Méditerranée et couvrirent de leurs pirateries toutes les côtes de l'Italie.

Parmi tant de sanglantes révolutions qui ont bouleversé la face du monde, l'histoire n'offre pas d'exemple d'entreprises aussi audacieuses. Ces terribles Normands, ces barbares, ignorés ou méprisés, triomphèrent de l'Europe ignorante et presque aussi barbare; ils se créèrent des états indépendans de ses provinces, et y établirent leurs lois et leurs préjugés comme leur puissance. Ils donnèrent des souverains à l'Angleterre et à la Normandie, dominèrent pendant quarante ans en Irlande, et plus tard ils élevèrent le trône des Deux-Siciles. Cependant leurs dévastations contribuèrent à accroître

les connaissances géographiques; ils découvrirent l'Islande et le Groenland, peuplèrent les îles au nord de l'Écosse, et reconnurent les côtes d'Amérique cinq cents ans avant Colomb.

Enfin, ce torrent rentra dans son lit : ces farouches conquérans, qui avaient rempli l'Europe de la terreur de leur nom, rentrèrent dans le repos. C'est de cette époque que datent les fastes de la Suède : au neuvième siècle le christianisme vint adoucir les mœurs; au onzième saint Éric acheva la destruction du paganisme; au treizième, Birger Jarl fonda Stockholm et soumit la Finlande, et le quatorzième vit la réunion des trois couronnes du Nord, par l'union de Calmar. Des recherches historiques sur cette période ne seraient point ici à leur place; nous nous bornerons à présenter la nomenclature des voyageurs dont les relations, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, ont successivement contribué à répandre quelques lumières sur l'état de la Suède.

890. — Alfred, roi d'Angleterre. — Ce grand prince, après avoir délivré sa patrie de la rapacité des Normands, consacra le reste de son règne à des travaux dignes de son génie ; il cultiva les sciences et les lettres comme le plus sûr moyen d'adoucir et de former les mœurs ; il écrivit lui-même sur divers sujets, et sa *Géographie du Nord* est une production littéraire très remarquable de cette époque. Il réunit, pour la composer, les rapports des divers voyageurs qui avaient parcouru ces contrées, et les récits de deux Normands qu'il avait à sa cour lui furent particulièrement utiles. On y voit que l'agriculture n'était point entièrement négligée parmi ces peuples, que les richesses qu'ils avaient rapportées de leurs excursions commençaient à répandre le luxe, que les arts les plus nécessaires étaient cultivés. Le style et la forme de cet ouvrage décèlent son authenticité ; c'est un monument unique et curieux de l'état de la société dans le nord pendant le moyen âge.

1431. — Pierre Quirini, noble vénitien. — C'est le premier voyageur des temps plus modernes qui ait pénétré en Suède. Ce voyage fut exécuté sous Charles VII, roi de France, l'année même du supplice de Jeanne d'Arc, et lorsqu'Eric de Poméranie régnait en Suède.

Quirini exerçait le commerce à Candie qui appartenait alors aux Vénitiens. Il était propriétaire d'un navire qu'il chargea de huit cents barriques de vin de Malvoisie, de thé, de cannelle et d'autres marchandises qu'il se proposait de vendre en Flandre. Sa navigation fut une suite de malheurs ; obligé de réparer les avaries de son bâtiment, à Cadix et ensuite à Lis-

bonne, il manqua l'entrée de la Manche et fut jeté par les tempêtes jusque vers le 68e degré nord. Forcé d'abandonner le navire qui faisait eau de toutes parts, l'équipage se sauva dans deux embarcations, dont l'une qui contenait vingt-deux hommes disparut dans les flots, et l'autre, après avoir été le jouet des vents pendant plusieurs jours, au milieu des glaces de l'hiver, fut jetée, le 4 décembre, sur une côte déserte de la Norwége, près de l'île de Rœst. Réduits à un très petit nombre, par la faim, le froid et la misère, ils furent recueillis dans le village de ce nom et y passèrent l'hiver, répartis chez les habitans dont l'humanité chercha à adoucir leur infortune. L'été suivant, le vice-roi de Norwége les fit venir à Drontheim, et les envoya en Suède où se trouvait un Italien, le chevalier Franco, qui, par sa fortune et sa position à la cour, pouvait les secourir. Après cinquante jours de marche à travers les montagnes, les voyageurs arrivèrent à Wadstena sur les bords du lac Wetter; le château de leur compatriote était dans le voisinage; ils s'y rendirent, et il les accueillit avec tous les égards que commandait leur malheur.

Le couvent de Wadstena joue un grand rôle dans l'histoire de Suède : il était alors dans toute sa célébrité. Quirini s'y trouva le jour de sainte Brigitte, fête patronale du monastère; il raconte fort en détail la pompe des cérémonies, la richesse des trente-six autels qui décoraient l'église, et le concours immense de pélerins et de dévots qui y affluaient de tous les pays du nord de l'Europe. Les nobles accouraient à ces solennités religieuses qui leur donnaient l'occasion d'étaler leur magnificence; ils s'efforçaient de se surpasser par l'éclat de leur suite et le luxe de leurs équipages; le chevalier Franco,

qui, en comparaison de la noblesse suédoise, ne pouvait être qu'un hobereau, avait à sa suite plus de cent cavaliers.

Après un séjour de quelques mois, Quirini partit pour Lœdèse sur le Gotha-Elf (Gothembourg), et il s'y embarqua pour Londres.

Ce voyage, dont Forster donne un extrait fort étendu, contient des détails remplis d'intérêt sur les usages de cette époque. En parlant des habitans de Rœst, Quirini vante beaucoup leurs mœurs dont l'heureuse pureté ne pouvait pas même être altérée par les bains qu'ils prenaient en commun, sans distinction de sexe, dans un état de parfaite nudité. Voilà en effet des mœurs de l'âge d'or. Les bons habitans de Rœst ne voulurent rien recevoir des malheureux naufragés; mais un prêtre exigea un salaire à titre de pension ou de location pour la durée de leur séjour dans l'île, et il les dépouilla de presque tous les effets que ces infortunés avaient sauvés du naufrage. Le vice-roi de Norwége reçut, sans se faire trop prier, le somptueux présent d'un paquet de stockfisch, un cachet et une ceinture en argent; et il envoya très gracieusement, en retour, une paire de bottes, une valise et une hache.

Le blé était rare, l'argent l'était bien davantage. On faisait du pain avec un peu de farine et beaucoup d'écorce d'arbres. Les funérailles se célébraient, comme aujourd'hui, avec une pompe extraordinaire. Dans leur route de Drontheim à Wadstena, les voyageurs arrivaient souvent la nuit dans des auberges dont les portes étaient ouvertes; ils se couchaient sans déranger leurs hôtes qui, le lendemain, étaient fort surpris de voir des étrangers. Dans ces maisons où régnait tant de sécurité, il n'y avait presque jamais aucune ressource pour

vivre; mais les voyageurs étaient dédommagés de ces privations par l'accueil plein de bonté d'un peuple doux, humain et hospitalier.

1650. — Ogier. — Plus de deux cents ans s'écoulèrent depuis le voyage de Quirini, et la première relation de la Suède que nous ayons après cette époque est celle de Charles Ogier; elle est écrite en latin, et contient quelques détails de mœurs, d'autres entièrement inutiles, et même de la poésie latine. Ogier, d'abord avocat à Paris, était devenu secrétaire du comte d'Avaux qui, sous Louis XIV, du temps de la Fronde, fut envoyé en ambassade près des souverains du Nord.

1662. — Loménie de Brienne (le comte). — Cette relation contient peu de faits intéressans.

1664. — Carlisle (le comte de). — La relation des trois ambassades du comte de Carlisle, sous Charles II, près des cours de Russie et de Suède, en 1663 et 1664, est dénuée d'observations sur les mœurs et la géographie : tout l'intérêt de cet ouvrage se rapporte aux négociations de l'auteur avec le czar; elles avaient pour but de rétablir le commerce presque exclusif que les Anglais faisaient avant cette époque avec la Russie; négociations qui échouèrent par l'arrogance du diplomate. Il parle très peu de la Suède.

1668. — Payen. — Son voyage en Angleterre, en Flandre, Danemark, Pologne et Suède, ne contient, relativement à ce dernier pays, que quelques détails sur les mines.

1670. — Bruknar. — Rédacteur du Voyage du duc Albert

de Saxe-Gotha en Danemark et en Suède, où l'on ne trouve que des anecdotes sur les personnages de ces deux cours, et aucun aperçu géographique.

1678. — SCHEFFER. — Né à Strasbourg, et descendant direct de l'un des célèbres inventeurs de l'imprimerie. Il quitta sa patrie, qui était alors le théâtre de la guerre, pour se rendre vers 1650 en Suède, où il fut bien accueilli par la reine Christine, qui s'empressa d'utiliser ses talens. Il publia depuis un voyage en Upland, où sont consignés des faits intéressans et peu connus relatifs à l'histoire de Suède, et plus tard il fit imprimer sa description de la Laponie, premier ouvrage qui ait paru sur cette contrée. Scheffer était un homme judicieux, instruit et bon observateur. Il fut le chef de la race des comtes Sheffer qui, après être parvenue à la plus haute illustration, s'éteignit vers la fin du 18e siècle.

1679. — WHITELOCK. — Il avait été en 1652 ambassadeur d'Angleterre près la reine Christine. Son Journal est l'ouvrage le plus connu pour cette époque.

1681. — REGNARD. — Son voyage en Laponie, publié à la tête de son théâtre, est rempli de licences tout à fait poétiques, qu'Acerbi a pris soin de relever. Cette relation, dépourvue d'observations et de faits instructifs, sauf quelques détails sur les mines, contient peu de faits dont la géographie puisse s'enrichir.

On sait que Regnard, ayant gagné beaucoup d'argent au jeu, voyagea en Italie, où il rencontra une dame de Provence qu'il accompagna, et avec laquelle il fut pris en mer par un

corsaire barbaresque qui les conduisit à Alger, où ils furent vendus comme esclaves. La famille de Regnard l'avait racheté; mais sa captivité ne put éteindre son penchant pour les voyages, et l'année suivante il partit pour la Suède avec deux compagnons de route. Il arriva à Stockholm, d'où il se dirigea vers la Laponie; l'on connaît l'inscription pompeuse qu'il grava sur une planche dont il décora l'entrée de l'église de Iukas Jerfvi, qu'il nomme *Chuscades;* elle se termine par ce vers ambitieux :

Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

Après s'être embarqué sur le lac de Torhéo, il s'avança vers une montagne très élevée, d'où il prétend avoir vu la mer Glaciale, qui en est éloignée de plus de cent lieues.

1697. — Molesworth (le lord). — En 1692, il était ambassadeur d'Angleterre à Copenhague, où il résida trois ans. La superbe hauteur de son caractère, les prétentions excessives qu'il manifesta excitèrent l'indignation du gouvernement danois qui lui fit défendre de paraître à la cour, et demanda son rappel qu'il obtint. De retour en Angleterre, lord Molesworth fit imprimer sa relation du Danemark et de la Suède : c'est une odieuse satire remplie d'injures grossières, dictées par des sentimens peu honorables. Cet ouvrage eut tout l'éclat et le succès du scandale ; le gouvernement danois crut devoir y faire répondre par le docteur King. L'ouvrage de lord Molesworth est d'autant plus remarquable que c'est à cette source que les géographes anglais Guthrie et Pinkerton ont puisé, l'un en 1780 et l'autre en 1800, sur la Suède et le Danemark, des renseignemens surannés, de 80 et 100 ans, et, qui pis est,

dictés par des passions basses et haineuses. Cet ouvrage a aussi été pour les rares détracteurs de ces deux pays et de ses habitans, comme un livre normal sur lequel ils ont formé leurs jugemens et développé leurs opinions.

1698. — Spilberg. — Spilberg publia en suédois la relation du voyage fait, en 1694, par le roi Charles XI en Suède. On y trouve peu d'observations de lieux, mais beaucoup de détails sur les projets d'amélioration que ce souverain se proposait d'exécuter.

1700. — Negri (François), Italien. — Son voyage remonte à une date antérieure : c'est peut-être de lui que Regnard parle dans son voyage, à propos d'un Italien qui avait visité la Laponie, et dont on n'avait plus eu de nouvelles. L'ouvrage de Negri, publié dans sa langue natale, offre peu de faits curieux : c'est un écrivain verbeux, qui noie quelques aperçus dans un flux d'inutiles paroles.

1701. — Olaus Rudbeck. — Fils d'un naturaliste et antiquaire, aussi célèbre par sa science que par la bizarrerie de ses idées. Il fut visité par Regnard à son passage à Upsal, et il en parle dans son voyage. Ce savant prétendait que le Paradis terrestre, Paphos, etc., étaient placés dans l'île de Gothland. Le Voyage d'Olaüs Rudbeck en Laponie est entièrement consacré à l'histoire naturelle. La première partie seulement a été imprimée en suédois à Upsal; la seconde fut détruite dans l'incendie de la bibliothèque de cette ville.

1718. — Adams. — Ce voyageur suédois a publié une des-

cription assez intéressante de la Suède, du Danemark et de la Norwége.

1729. — Aubry de La Motraye. — Son ouvrage porte le titre de Voyage en Europe, en Asie et en Afrique. On y trouve quelques notions sur les mines de Suède et sur leur exploitation à cette époque.

1744. — Outhier (l'abbé). — Newton avait démontré que la terre était aplatie vers les pôles, mais les degrés mesurés en France par Cassini semblaient démontrer au contraire un allongement sensible. Pour résoudre une question qui intéressait si vivement les sciences, le gouvernement français ordonna que deux commissions de savans seraient envoyées, l'une aux Cordilières et l'autre au pôle Nord. La Condamine et ses collègues partirent pour cette première destination.

La seconde commission fut composée de Maupertuis, Clairault, Camus, Lemonnier et de l'abbé Outhier, astronome distingué, qui devint l'historien de ses travaux.

L'expédition partit de Dunkerque le 2 mai 1731; le 11 elle était à Elseneur, et elle continua sa route par mer jusqu'à Stockholm, d'où, après un court séjour, elle se dirigea vers la Laponie, par Upsal, Gefle, Luleo et Piteo. Les voyageurs passèrent l'hiver de 1736 à 1737 aux environs de Torneo, et ils y exécutèrent leurs travaux géométriques et astronomiques.

Les récits de l'abbé Outhier, dépouillés d'art, attachent le lecteur, autant par l'intérêt des faits que par la simplicité de la narration. Ses descriptions se distinguent par leur fidélité: il dépeint en peu de mots, mais d'une manière claire et pré-

cise, les incidents de son voyage, et les contrées qu'il parcourt. Quoiqu'il entre dans de très petits détails, que son livre soit écrit sous la forme d'un journal, où il rend compte jour par jour de ce qu'il a fait, sans faire grâce d'une messe ou d'un dîner, il possède l'art de plaire et d'intéresser.

L'expédition, après un séjour de seize mois en Suède, retourna en France en passant par les mêmes contrées qu'elle avait visitées précédemment.

1744. — Maupertuis. — Son voyage, qui attacha son nom à une grande entreprise scientifique, peut être considéré comme ayant eu la plus grande part à sa célébrité. Maupertuis n'en a pas écrit la relation, mais le rapport qu'il en fit à l'Académie peut en tenir lieu.

On sait qu'à son retour il fit faire son portrait, où il était représenté aplatissant un globe; Voltaire, alors son ami, plaça au bas un quatrain dans lequel il disait :

> Son sort est de fixer la figure du monde,
> De lui plaire et de l'éclairer.

Mais quelque temps après, lorsque la mésintelligence se mit entre eux, il le plaisanta sur son voyage, et l'accusa d'avoir

> Avec un quart de cercle enlevé deux laponnes;

faisant allusion aux deux femmes de ce pays que Maupertuis avait conduites à Paris.

1747. — Wraxall. — Son Voyage au nord de l'Europe, et particulièrement à Stockholm et Copenhague, n'est qu'un libelle scandaleux et dégoûtant, rempli d'aperçus fastidieux et

controuvés. Il a peu vu le pays qu'il prétend décrire, et il l'a vu avec des yeux fascinés par les plus pitoyables préjugés.

1749. — Linné. — Les états de Suède ayant décidé que cet illustre savant ferait, au compte du gouvernement, des voyages dans l'intérieur du royaume, il en parcourut successivement plusieurs provinces pendant les années 1746, 1747 et 1748. Les relations en furent publiées séparément sous les titres de *Voyage en Westrogothie, aux îles de Gothland et d'OEland*, et *en Scanie;* d'autres furent publiées après sa mort, et en particulier son Voyage en Dalécarlie et en Laponie, qui a été traduit en anglais en 1811. Ces ouvrages se distinguent non seulement par de savantes recherches sur la botanique, la minéralogie et la zoologie, mais encore par une foule d'observations intéressantes sur l'agriculture, les usages, les mœurs et les antiquités nationales.

Ces voyages inspirèrent à leur auteur le désir d'accroître la masse de ses connaissances, en étendant ses relations avec des contrées lointaines; il employa tous ses soins et son crédit pour placer ses élèves, soit comme naturalistes, aumôniers ou chirurgiens à bord de bâtimens nationaux ou étrangers, destinés au long cours. Cette heureuse idée a valu au monde savant les Voyages de Solander dans la mer du Sud, de Thunberg au Japon, de Sparrman au cap de Bonne-Espérance, de Hasselquist au Levant, et plusieurs autres qui ont si puissamment contribué à étendre le cercle des connaissances naturelles et géographiques.

1768. — Marshall. — Marshall était un des premiers agri-

culteurs anglais, et il avait publié plusieurs ouvrages sur cette matière. Son Voyage en Suède se distingue particulièrement par des aperçus agricoles, et le récit de son entrevue à Upsal avec Linné est rempli d'intérêt; il sut d'ailleurs l'embellir de descriptions pittoresques et animées et de détails agréables, mais il rendit une partie de sa relation fort suspecte au sujet de l'accueil qu'il reçut à Copenhague du comte de Smikelane et du baron de Bancellen, et à Stockholm du baron Munster, sans se soucier des embarras qu'il allait occasioner aux habitans de ces deux villes, qui se donnèrent inutilement une peine infinie pour découvrir l'existence de ces honorables personnages.

Le Voyage de Marshall est très remarquable par la direction peu commune de sa route. Il pénétra dans les contrées les moins fréquentées de la Dalécarlie, et arriva jusqu'à Lima, paroisse célèbre de l'histoire de Suède, d'où Gustave-Vasa fuyant, découragé, chercher un refuge en Norwége, fut ramené au milieu des fidèles paysans de Mora.

1773. — Lescallier. — M. Lescallier fit, en 1773, un voyage en Russie et en Suède, qui ne fut imprimé que vingt-sept ans après, en 1800. Nous allons consigner ici quelques détails biographiques sur ce savant distingué, auquel la famille de l'auteur était alliée.

M. Lescallier entra jeune dans les bureaux de la marine. Ayant obtenu un congé pour vaquer à des affaires de famille qui l'appelaient en Angleterre et dans le Nord, il rédigea à son retour la relation de ce voyage, particulièrement remarquable sous le rapport des observations nautiques. M. Lescal-

lier n'avait alors que vingt-deux à vingt-trois ans ; le manuscrit de cet ouvrage, ayant été mis sous les yeux de ses supérieurs, lui ouvrit la carrière honorable qu'il a parcourue depuis. Il fut envoyé à Saint-Domingue près de l'intendant-général Malouet, si connu par la supériorité de ses talens, et il obtint son avancement sous ses auspices, jusqu'au moment de la révolution. En 94, M. Lescallier fut appelé à Paris par les comités de gouvernement, et chargé de la direction de la marine sous le titre de commissaire de la marine, équivalant à celui de ministre. Plus tard il devint ordonnateur à l'Ile-de-France et commissaire-général aux îles Ioniennes, intendant de la Guadeloupe et gouverneur de la Guyane. Sous le consulat et l'empire, il fut nommé conseiller d'état, président de la section de la marine et préfet maritime à Gênes. La restauration le trouva consul-général aux États-Unis ; il revint alors en France, et mourut à Paris en 1828.

M. Lescallier était l'un de nos plus habiles administrateurs maritimes et coloniaux. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les plus célèbres sont le Traité du gréement des vaisseaux, qui se trouve entre les mains de tous les marins, et la Description de la Guyane.

1778. — William Coxe. — Son Voyage en Pologne, Russie, Suède et Danemark contient beaucoup plus de détails historiques que de notions géographiques. Aucun voyageur avant lui n'avait présenté sous ce premier rapport d'aussi vastes aperçus et des détails si dignes d'intérêt. Lorsqu'il publia cet ouvrage, il était déjà connu par un Voyage en Suisse écrit avec élégance, et dans lequel il s'était montré aussi grand

écrivain qu'observateur judicieux. Les ouvrages de William Coxe ont pour nous un autre genre de mérite : ils ont eu le bonheur de rencontrer dans Ramond et Mallet de Genève deux brillans traducteurs.

1799.—Kuttner.—Son voyage en Allemagne, en Danemark, Suède et Norwége, contient de bonnes notions sur ces pays. C'est un bon observateur et un écrivain judicieux.

1800.—Meerman.—C'est un voyageur hollandais, qui donne des détails fort intéressans sur les mœurs, les usages, les institutions et la géographie descriptive. Son ouvrage, publié en 1804 en hollandais, a été traduit en allemand en 1810.

1781. — Jars. — A publié un Voyage métallurgique qui renferme des détails très importans sur les mines de Suède et sur leur exploitation. Ce voyageur, oncle du député actuel de ce nom, était un homme d'un grand mérite et qui a rendu les plus signalés services à la France par les améliorations qu'il introduisit dans l'exploitation des mines, dont il était inspecteur-général.

1785.—Drevon, officier hollandais, publia, en 1785, son Voyage en Suède écrit en forme de lettres ; il contient beaucoup de faits historiques, quelques détails curieux sur les mines et même de la poésie ; du moins l'auteur avoue qu'il fit à loisir l'impromptu suivant en visitant les mines de Falun. Cette pièce n'est pas la moins curieuse de son ouvrage : on va en juger.

Si l'aspect merveilleux de ce noir souterrain
Rappelle de Pluton le ténébreux empire,
De Vénus à son tour le pouvoir souverain,
D'amour sait exercer l'agréable délire,
Par l'agrément si peu commun
Et la beauté des dames de Falun.

1790.—CATTEAU-CALLEVILLE.—Ce voyageur était né en Prusse de parens français réfugiés. Il passa en Suède, où il devint ministre luthérien. Venu en France au commencement de la révolution, il publia plusieurs ouvrages géographiques. Son Tableau de la Suède en 1790, et son Voyage en Allemagne et en Suède de 1810, écrits avec méthode et clarté, fruit d'un long séjour dans ce pays, peuvent être mis au nombre de ceux qui donnent l'idée la plus exacte et la plus complète de ce pays. L'abbé Catteau, c'est ainsi qu'on le nommait à Paris, mourut dans cette ville en 1819.

1792.—FORTIA DE PILLES.—Son Voyage de deux Français au nord de l'Europe peut être mis en parallèle avec celui de l'abbé Catteau; en les comparant, on peut juger de l'état de la Suède il y a quarante ans. Il contient des recherches très importantes sur le commerce, les manufactures, l'agriculture, les finances, l'armée, la marine; mais ses observations de mœurs et d'usages, ainsi que ses descriptions, n'ont pas le même intérêt.

1798.—WOLSTONECRAFT (Miss).—Miss Mary Wolstonecraft était (en 1798) une dame jeune, jolie et spirituelle; elle composa quelques romans, mais elle se fit plus particulièrement

remarquer par un livre fort extraordinaire; il ne s'agissait de rien moins que de l'émancipation complète du beau sexe, qu'elle ne trouvait pas sans doute suffisamment émancipé; elle voulait que désormais les femmes fussent appelées à partager avec les hommes les charges publiques et les soucis du pouvoir; qu'elles fussent admises à juger comme magistrats dans les tribunaux, à défendre le pays, à commander les armées; elle prétendait enfin à une complète égalité entre les deux sexes; mais elle vit bien que cette révolution ne pouvait être opérée que par l'abolition du mariage, et elle en proposait la suppression pour lui substituer des liens libres fondés sur la convenance réciproque. Les saint-simoniens devaient à cette dame une place dans leur légende : ils ne pouvaient sans ingratitude la lui refuser; car on peut conjecturer que Saint-Simon qui avait, comme l'on sait, habité long-temps l'Angleterre, lui fut redevable de ses plus curieuses idées de perfectionnement social.

Il paraît que miss Mary mit ses théories en pratique; mais l'apparition de la première ride bouleversa tout son système en chassant ses nombreux admirateurs. Délaissée, accablée de dégoûts et d'ennui, elle vit disparaître, comme un météore, toutes ses illusions, et une profonde mélancolie la conduisit rapidement au tombeau, à un âge où, avec une imagination moins désordonnée et un cœur moins exalté, elle eût pu se promettre de longs et heureux jours.

Son Voyage au Nord est écrit sous la forme de lettres qui se ressentent de la disposition de son esprit; elles respirent une humeur sombre et chagrine, et sont remplies de diatribes

contre tout ce qui l'environne. Elle avait été conduite dans ce pays par un procès pour un navire sur lequel elle avait un intérêt; elle le perdit. N'y avait-il pas là une excuse pour son humeur et ses invectives contre *ces monstres de baillis* qui lui faisaient perdre son procès?

Cette publication mit en émoi la susceptibilité patriotique du savant Malte-Brun, né Danois, comme chacun sait; il attaqua dans les journaux, avec une extrême sévérité, une malheureuse femme, plus digne, à notre avis, de pitié que de tout autre sentiment.

1802.—Acerbi.—Lorsque les Français envahirent l'Italie, Acerbi quitta Castel-Goffredo sa patrie pour se retirer en Allemagne, d'où il se rendit en Suède. Il y entra par Helsingborg et se dirigea sur Stockholm par Gothembourg et Upsal; il passa en Finlande et de là à Torneo; là, il se réunit au colonel suédois Skjœldebrand, excellent paysagiste comme lui, et ils poursuivirent ensemble leur voyage jusqu'au Cap-Nord, où ils parvinrent en 1799, à travers de grandes difficultés.

Ce Voyage contient des détails remplis d'intérêt, recueillis par un observateur très spirituel; mais Acerbi s'est montré rempli de préventions contre la Suède et les Suédois, qu'il attaque sans ménagement. Cet ouvrage, écrit en anglais, fut imprimé à Londres en 1802; son apparition souleva une véritable tempête. Sous le rapport des mœurs et des usages il est surtout radicalement inexact, et pour cette raison il fut l'objet de la risée de toute la Suède; d'un autre côté, les littérateurs anglais et français s'élevèrent contre l'auteur et l'ac-

cusèrent de plagiat. Le colonel Skjœldebrand réclama, dans plusieurs journaux, contre la liberté qu'il avait prise de s'emparer, à son insu, de plusieurs de ses dessins; M. Rühs publia en Allemagne une brochure, où il lui reprocha de s'être approprié, sans le citer, l'ouvrage du missionnaire suédois Canut Leem sur la Laponie; et l'on reconnut que tout ce qu'il raconte de la Finlande avait été extrait des ouvrages de *Gadd*, ou recueilli dans des entretiens avec l'évêque d'Abo qu'il ne daigne pas nommer.

Quoi qu'il en soit de ces reproches, le style de cet ouvrage est assez remarquable pour avoir été attribué à des écrivains anglais du premier ordre, et en particulier à William Thompson. Les journaux français prétendirent aussi que sa rédaction appartenait à Saint-Morys; mais Acerbi écrivit d'Italie, en 1810, pour les démentir formellement.

1804.—Skjœldebrand. — Cet ouvrage, intitulé : *Voyage au Cap-Nord*, est particulièrement destiné à représenter les sites qu'il a visités en Laponie. Le texte explicatif offre de l'intérêt. Skjœldebrand était, comme l'on sait, le compagnon de voyage d'Acerbi.

1803.—La Tocnaye.—C'était un émigré breton qui, après le licenciement de l'armée de Condé, passa en Suède; il écrivit en allemand. Son ouvrage est intitulé : *Voyage à pied par la Suède et la Norwége*. La Tocnaye, dans son excursion, fit une chute dans les montagnes de la Dalécarlie et se cassa une jambe. Cette circonstance prolongea son séjour dans cette pro-

vince, et les observations qui s'y rapportent offrent un peu plus d'intérêt que le reste de l'ouvrage.

1804. — John Carr. — Le chevalier Carr, baronnet, fut revêtu de ce dernier titre à l'occasion de son Voyage en Irlande, qu'il publia en 1806 ; l'on a encore de lui des *Relations sur la France et l'Espagne*. Son Voyage en Suède et en Norwége, qui parut sous le titre de *l'Été du Nord*, est un des ouvrages de ce genre qu'on lit avec le plus de plaisir. Ses descriptions sont brillantes et pittoresques, son style élégant et rapide ; il sème ses récits d'un grand nombre d'anecdotes curieuses, et ses idées ont souvent un tour original. Néanmoins ce Voyage contient peu d'observations essentielles, et il doit être considéré comme un ouvrage plus agréable qu'utile.

Depuis John Carr, il a paru en Angleterre quelques ouvrages sur la Suède, écrits généralement à la manière des touristes : ils n'ont pas encore été traduits en français. Des relations plus remarquables ont été imprimées en Allemagne. De nombreux voyages et des descriptions géographiques ont aussi paru en Suède, et il en est plusieurs qui mériteraient les honneurs de la traduction. En France on n'a rien publié sur la

Suède depuis l'ouvrage de Catteau-Calleville.

Le voyage que nous publions est destiné à grossir cette nomenclature. Il n'est ni parfait ni complet; il y aura sans doute beaucoup à reprendre, mais il faut bien faire la part de la critique.

Le séjour de l'auteur, en Suède, a été trop court pour qu'il puisse se flatter d'avoir pu réunir les connaissances nécessaires à d'exactes observations; ce n'est point dans une traversée rapide qu'il pouvait espérer de recueillir, sur sa route, les notions nécessaires pour approfondir l'état et les ressources d'un pays dont il ignorait même la langue; mais pour ce qu'il a vu, il s'est efforcé de rendre avec fidélité les impressions qu'il a éprouvées, et les renseignemens qu'il a obtenus ont été puisés aux sources les plus respectables; des ministres, des chefs d'administration ont daigné les lui communi-

quer pendant son séjour en Suède ou les lui transmettre depuis son retour en France; et quoique ce voyage remonte à trois ans, l'on remarquera que les détails statistiques qu'il contient sont d'une date tout à fait récente, la plupart des documens qu'il renferme étant de 1831, 1832 et jusqu'à la fin de l'année 1833.

L'auteur a fait de nombreux emprunts à la statistique de la Suède, publiée à Stockholm en 1831, par M. le colonel de Forsell, aide-de-camp du roi, directeur du dépôt des Cartes, du cadastre et de l'arpentage général du royaume. Il a également eu recours à l'ouvrage intitulé *Un an en Suède,* écrit en suédois, par M. Forsell, graveur.

La réunion de ces documens sera, nous osons l'espérer, de nature à répandre quelque intérêt sur un ouvrage qui se fera du moins remarquer par la fidélité de ses aperçus et son caractère d'authenticité. Si

c'est là son unique mérite, il sera d'autant plus apprécié que l'on ne connaît, en France et en Europe, l'état et la situation intérieure de la Suède, que par des relations qui datent de près de trente ans.

CHAPITRE PREMIER.

—

Départ du Havre. — Aspect des côtes de Norwége et de Danemark. — Le Skager-Rack. — Le Catégat. — Le château de Croneborg. — Elseneur. — Vue du Sund. — Troupes et marine danoises. — Instruction du peuple en Danemark. — Départ d'Elseneur.

Des affaires particulières m'ayant appelé au Havre, je me déterminai à prendre la voie de mer pour me rendre en Suède; le trois-mâts *la Jeanne d'Arc*, capitaine Blondin, allait partir pour Saint-Pétersbourg; j'arrêtai mon passage à bord de ce bâtiment, pour débarquer à Elseneur.

Nous mîmes à la voile le 24 mai 1830, et six jours après, le 30 au matin, nous étions en vue de la Norwége. J'aperçus pour la première fois cette terre, objet de tous mes vœux; l'aspect en était éminem-

ment sévère; de hautes montagnes, qui semblaient avoir leur base dans la mer, bordaient le rivage sans interruption; leurs flancs sombres et escarpés étaient revêtus de forêts de sapins entremêlées de quelques espaces cultivés, de fermes et de hameaux.

Les vents, qui jusqu'alors nous avaient constamment favorisés, changèrent tout à coup : ils nous portaient vers la côte; nous avions devant nous le petit port de Mandal, dont nous apercevions les maisons blanches au fond d'une baie sinueuse. Le capitaine, désolé, se disposait à y faire une relâche forcée, et moi j'étais enchanté de faire une connaissance plus intime avec cette contrée, lorsque les vents devinrent plus maniables; nous continuâmes à louvoyer, et, à force de courir des bordées, nous parvînmes à doubler le cap Skagen, pointe septentrionale du Jutland, qu'il faut reconnaître et franchir avant de pénétrer dans le Skager-Rack, bras de mer resserré entre le Danemark et la Norwége, et qui précède le Catégat et le Sund.

Nous eûmes alors en vue la côte danoise. Elle présente un contraste parfait avec celle de Norwége. Autant celle-ci est élevée et imposante, autant l'autre est basse et monotone; c'est une plage aride, triste, sans verdure, sans végétation, bordée de dunes sablonneuses, sur lesquelles on aperçoit, à

de grandes distances, quelque moulin à vent ou quelque maison solitaire. Les marins remarquent une singulière ressemblance entre ces parages et la côte de France, aux environs d'Étaples et de Montreuil.

A notre entrée dans le Skager-Rack, nous reçûmes la visite de plusieurs barques de pêcheurs norwégiens; ils venaient nous vendre leur poisson, ou, pour mieux dire, l'échanger contre du pain, du tabac et de l'eau de vie : ces hommes, livrés à une vie si pénible et si périlleuse, sont pauvres partout; ici ils paraissent l'être encore plus qu'ailleurs; mais un air remarquable de bonté, et l'abandon qu'ils mettaient dans leur petit trafic, donnaient une idée très favorable de leur droiture.

La navigation dans le Skager-Rack et le Catégat est très dangereuse; chaque année y est marquée par quelque naufrage : ces petites mers intérieures et étroites sont parsemées d'écueils, de bancs de sable que les tempêtes bouleversent et déplacent à chaque instant; la lame y est plus courte et plus dure, et la côte n'y offre point d'abri; aussi les phares, les vigies placés aux attérages du Jutland et sur les bancs les plus dangereux, indiquent aux marins les périls qui les entourent, et éveillent toute leur attention.

navires, que les vents y retenaient depuis plusieurs jours. J'avais à ma droite le château de Croneborg avec son architecture noble et théâtrale, ses bastions garnis de canons; ses remparts, ses tours sur lesquelles flottait la bannière royale de Danemark; devant et autour de moi la jolie ville d'Elseneur, le Sund, dont les eaux transparentes étaient couvertes d'une forêt de mâts; plus loin, l'île de Hveen, résidence de Tycho-Brahe, qui y avait construit un observatoire dont il ne reste plus que des ruines; et, sur la côte opposée, la ville d'Helsingborg, couronnée des débris de son antique tour crénelée (1).

Je savais qu'après Constantinople et Naples, il n'existe pas en Europe une vue maritime plus belle que celle du Sund; j'étais prévenu, et cependant je fus frappé de surprise et d'admiration. J'avais vu à Paris, peu de temps avant mon départ, le magnifique panorama du Sund; l'impression qu'il m'avait laissée était encore récente : mais quelle différence avec l'original que j'avais sous les yeux! Tous les efforts de l'art seront toujours impuissans pour rendre avec vérité la nature animée; ils n'en seront jamais qu'une froide et pâle copie. Cherchez donc à reproduire sur la toile d'un panorama le bruissement

(1) Il est question de la faire rétablir.

des vagues, les cris de matelots, le murmure des vents, le balancement des barques, cet air diaphane, ces effets de lumière si merveilleux dans les contrées du nord! Tout le talent du peintre le plus habile aurait-il jamais pu imiter le mouvement, la vie du tableau admirable que j'avais sous les yeux?

Nous fîmes nos dispositions pour aller à terre, et notre chaloupe semblait pouvoir à peine se frayer un passage à travers la foule innombrable de navires qui couvraient la rade. A notre débarquement, un soldat de planton nous invita, avec politesse, à le suivre vers une espèce de corps-de-garde, où un simple sergent, jeune homme aux manières élégantes, visa nos passe-ports.

J'avais des lettres pour M. Mure de Plélane, alors consul de France à Elseneur; je m'empressai de les lui porter. Il m'accueillit avec obligeance et cordialité, et me pressa beaucoup pour me retenir à dîner; mais je ne pus accepter son invitation. Avant de quitter le navire, j'étais convenu de dîner à l'auberge avec un de mes compagnons de voyage qui m'avait inspiré un véritable attachement. Les personnes qui ont navigué savent tout le prix que l'on met, dans une traversée, quelque courte qu'elle soit, à la société d'un homme aimable et instruit : M. Krafft était l'un et l'autre; associé de la maison

Bonnafé de Bordeaux, et gérant de leur maison au Bengale, il arrivait de Calcutta, c'est à dire qu'il venait de faire quatre mille lieues de mer. Affecté d'une ophthalmie, il s'était rendu à Paris pour y chercher les secours de la médecine, et après avoir subi inutilement les opérations les plus douloureuses, il allait essayer de l'air natal. M. Krafft, né à Riga, était sujet russe; mais ayant habité long-temps la France et Paris, ses affections, l'aménité de son caractère et la pureté de son langage en faisaient un véritable Français : ses manières simples, son extérieur modeste et sans aucune prétention s'alliaient merveilleusement à une instruction aussi étendue que variée; il avait fait d'immenses voyages, et la plupart des langues de l'Europe et quelques unes de celles de l'Inde lui étaient familières : jeune encore, sa santé paraissait détruite, et l'expression de souffrance et de résignation répandue sur une physionomie qui portait l'empreinte d'une caducité précoce suffit pour m'attacher à lui dès le premier moment. Je prie le lecteur d'excuser cette digression un peu longue : c'est un tribut que j'ai cru pouvoir payer au souvenir d'un homme d'un rare mérite.

Le capitaine, M. Blondin, ancien officier de la marine royale, avait été retenu chez M. Mure; il nous consacra la soirée. C'est un homme qui réunit aux

connaissances théoriques et pratiques de sa profession les plus aimables qualités sociales. Nous nous quittâmes à regret à minuit; je les accompagnai au port, d'où ils retournèrent à bord pour continuer leur route le lendemain matin.

Les auberges sont ici d'une excessive cherté ; il est quelques points du globe, comme St.-Pétersbourg, Gibraltar, Londres, Elseneur, qui se partagent cette désagréable prérogative. L'auberge dans laquelle j'étais logé était la meilleure de la ville, la seule décente, et parfaitement tenue par M. Boux; nous y fîmes un fort modeste dîner composé de deux ou trois plats arrosés d'une ou deux bouteilles de vin de Bordeaux; le soir, nous prîmes du thé avec le capitaine et un passager : et notre dépense s'éleva à près de 80 francs. Après le départ de mes compagnons de voyage, ayant eu besoin de donner quelques ordres un peu détaillés, madame Boux, ma jeune et jolie hôtesse, daigna, par une faveur toute particulière, me servir d'interprète. Dans le nord, les maîtres des hôtels ne paraissent jamais devant les voyageurs; tout se passe par l'intermédiaire des domestiques. Ces détails paraîtront peut-être futiles, mais je ne les crois pas dépourvus d'utilité.

Elseneur compte dix à douze mille habitans; c'est

une fort jolie ville, comme la plupart de celles qui bordent la Baltique. Aux canaux près, l'on se croirait dans une ville de Hollande. Comme dans ce pays, l'on voit des miroirs placés à l'extérieur des croisées, destinés à réfléchir l'image des personnes qui passent dans la rue.

Cette ville doit sa prospérité à l'affluence des navires qui relâchent dans sa rade; le nombre s'en élève annuellement de douze à quatorze mille pendant les six ou sept mois de navigation, et ce mouvement suffit pour répandre l'aisance parmi les habitans. C'est là toute leur fortune; car il ne se fait sur cette place aucune opération commerciale : les affaires s'y réduisent à l'approvisionnement des navires. Cependant on y fabrique beaucoup de ces chemises de laine rouge à l'usage des matelots; à leur retour à Saint-Pétersbourg ou de Riga, ils ne manquent jamais de s'en pourvoir; quelques uns d'entre eux forment même sur cet objet de petites spéculations : ils en achètent des pacotilles pour les revendre en France, à un bénéfice de 50 à 75 p. o[o; mais il faut qu'ils s'arrangent pour les introduire en fraude, car c'est un article sévèrement prohibé.

Tous les navires qui passaient le Sund devaient, il y a peu d'années, le salut à la forteresse de Croneborg; cet usage a été aboli. Les droits du Sund pro-

duisent plus de quatre millions de francs par an au Danemark ; ils se paient d'après un tarif calculé sur le tonnage de chaque bâtiment. On m'a assuré que la perception de ce droit avait été affermée à une maison de commerce anglaise en garantie d'un emprunt que le Danemark avait contracté à Londres ; mais je n'ai pas été à portée de vérifier l'exactitude de ce fait. Ce serait en vain qu'un bâtiment tenterait de s'affranchir du paiement des droits, soit en passant par les Belt où il existe d'ailleurs des bureaux de perception, soit même en franchissant le Sund sans relâcher : comme ces droits sont reconnus par d'anciens traités avec toutes les puissances de l'Europe, le gouvernement danois ne manquerait pas, si ce cas arrivait, d'adresser des réclamations et de faire poursuivre judiciairement, par ses agens, les armateurs et les capitaines qui se seraient ainsi compromis, et les consuls danois dans les ports étrangers ont grand soin de transmettre exactement aux autorités d'Elseneur la liste des navires qui partent de ces ports. Les sommes qui proviennent des droits établis au passage du Sund ont d'ailleurs une destination d'une utilité générale pour tous les navigateurs ; elles sont consacrées à l'entretien des pilotes, des phares, des vigies, des balises et des fa-

naux qui protégent la dangereuse navigation de ces côtes.

Comment se fait-il que, dans un port où il aborde un aussi grand nombre de navires, on n'ait pas encore songé à former une compagnie pour l'établissement de bâtimens remorqueurs? Il me semble qu'une entreprise de cette nature offrirait des avantages certains aux spéculateurs, et qu'elle serait très utile à toutes les nations commerçantes. Il arrive souvent qu'un grand nombre de bâtimens sont arrêtés dans la Baltique, ou dans la mer du Nord, pendant plusieurs jours de suite, par des vents contraires qui les obligent à chercher un refuge dans les ports du voisinage; ce retard occasione un préjudice évident aux intérêts des armateurs par la seule prolongation du voyage, qui cause un accroissement considérable de frais pour les gages et la nourriture des matelots; et il est probable qu'un navire de dix hommes d'équipage, ainsi retenu pendant sept à huit jours, éprouverait un surcroît de dépense de 400 à 500 fr., qui seraient en partie économisés par l'établissement de bateaux à vapeur destinés à les remorquer jusqu'au port. Au surplus, je n'ai nullement la prétention, en présentant cette idée, d'affirmer qu'elle soit praticable; si elle l'est en effet, je la crois utile, et je laisse à des

hommes plus expérimentés que moi le soin d'apprécier ses avantages, et les obstacles qui pourraient s'opposer à son exécution.

Il y avait alors sur la rade d'Elseneur une belle frégate danoise; ayant témoigné le désir de la visiter, M. Mure s'empressa de m'en procurer les moyens. Je fus agréablement surpris de l'ordre et de l'extrême propreté qui régnaient dans toutes les parties du bâtiment et de la tenue des matelots. Les officiers qui se trouvaient à bord mirent beaucoup d'obligeance à me montrer toutes les parties du navire. La marine danoise, quoique peu nombreuse, passe pour avoir une excellente organisation, relativement à ses réglemens, à la construction supérieure de ses navires, l'instruction de ses officiers, et la belle composition de ses équipages.

Je vis à Elseneur un bataillon d'infanterie danoise. C'est une assez belle espèce d'hommes; mais je n'ai jamais eu occasion de rencontrer des troupes dont la tournure fût aussi peu martiale. L'uniforme consiste en un habit garance, mal coupé, avec des revers bleus, pantalon de la même couleur, schakot de feutre à gland blanc; l'armement est lourd et grossier, le bois des fusils se prolonge jusqu'au bout du canon, les sabres sont longs et pesans, les gibernes énormes et la buffleterie noire. Mais si le

soldat danois sous les armes n'a pas l'allure très guerrière, il se distingne individuellement par des dehors qui décèlent une civilisation perfectionnée, et il n'a rien de la grossière rudesse des soldats de beaucoup de nations étrangères. On sait combien l'instruction élémentaire est répandue en Danemark. Il y a dans chaque régiment une ou plusieurs écoles, dont les soldats sont obligés de suivre les leçons : elles ne se bornent pas à la lecture, à l'écriture ou au calcul; ces notions préliminaires s'acquièrent dès l'enfance, au sein même de la famille; le soldat apprend, dans l'école régimentaire, à connaître ses dévoirs comme citoyen et militaire, et il met à profit le temps de la durée de son service pour acquérir des connaissances, qu'il met à profit en rentrant dans la vie civile.

Le Danemark est l'un des pays de l'Europe qui réunit le plus d'établissemens scientifiques et de savans du premier ordre. Il n'en est aucun où le gouvernement se soit occupé avec autant de zèle et de persévérance du développement des facultés morales et intellectuelles du peuple. Des écoles d'enseignement mutuel sont établies dans le moindre village; mais au degré d'instruction où est parvenue la population, ce mode d'enseignement ne peut être appliqué à l'instruction élémentaire, et la jeu-

nesse puise dans ces écoles des connaissances d'un ordre plus élevé. Dans tous les villages un peu aisés il y a des bibliothèques communales où se réunissent les paysans pendant les soirées d'hiver.

Le roi Frédéric VI encourage de tous ses efforts la propagation de l'instruction publique; c'est un prince bien connu par sa bienfaisance et sa sollicitude pour le bien-être de la nation. Il professe les idées les plus libérales; il avait, dit-on, formé, en 1829, le projet de renoncer au pouvoir absolu dont il est investi par le vœu de la nation, et de promulguer une charte. Mais ce projet ayant rencontré une forte opposition dans le sein même de la famille royale, le roi en a fait le sacrifice avec répugnance, et il manifeste souvent ses regrets aux personnes qui jouissent de son intimité.

J'eus occasion de m'entretenir avec quelques officiers du régiment en garnison à Elseneur, et je ne tardai pas à m'apercevoir que la France n'avait pas de partisans plus prononcés. Cette opinion favorable à notre pays domine dans toutes les classes de la société en Danemark, où le souvenir du bombardement de Copenhague par les Anglais, au sein de la paix, ne s'est pas effacé; nulle part je n'ai vu un aussi grand respect pour la mémoire de Napoléon, et autant d'enthousiasme pour notre gloire militaire,

et cette opinion est d'ailleurs généralement répandue parmi tous les peuples du nord.

Le 6 juin, après avoir passé presque toute la journée avec M. Muré, je le quittai à dix heures du soir pour traverser le Sund ; j'arrêtai un canot et je partis. Arrivé sur la rade, ma surprise fut extrême : la veille, elle était couverte de vaisseaux ; la scène avait entièrement changé ; on y comptait à peine vingt ou trente bâtimens ; les vents étant devenus favorables pendant la soirée, cette foule de navires avait spontanément mis à la voile et disparu en un moment.

Un seul homme conduisait mon petit canot ; le ciel était pur, la mer calme, et secondés par une bonne brise nous fîmes notre trajet de trois lieues et demie en moins d'une heure. Je débarquai à Helsingborg, sur une belle jetée nouvellement construite, et après avoir déposé mes bagages à la douane, j'en remis la visite au lendemain pour aller prendre mon logement chez Möllberg, sur la place d'Armes.

CHAPITRE II.

—

Entrée en Suède. — Parallèle entre Helsingborg et Elseneur. — Port d'Helsingborg. — Antique tour. — Gants de Suède. — Papier-monnaie. — Le hussard de Scanie.

En venant d'Elseneur à Helsingborg, tout l'avantage est du côté du Danemark, dont les campagnes annoncent une supériorité agricole évidente.

Il s'en faut de beaucoup qu'Helsingborg soit une ville aussi florissante qu'Elseneur : la facilité des appareillages, les anciens traités du Danemark avec les nations maritimes, pour la sûreté de la navigation du Sund, et d'autres circonstances, ont fait d'Elseneur le lieu de relâche des navires qui fréquentent la Baltique; de sorte que, lorsque la côte

danoise est couverte d'une foule de navires qui y répandent le mouvement et l'activité, la rive opposée du côté d'Helsingborg reste entièrement déserte (1). Cette ville ne possédait pas même un port, ou, pour mieux dire, celui qui y existait autrefois s'était insensiblement comblé. Le souverain actuel a senti l'indispensable nécessité d'avoir sur ce point important un lieu qui pût servir de refuge aux navires pendant les gros temps; on s'est donc occupé, depuis 1821, de la construction ou du rétablissement du port d'Helsingborg, qui a été terminé en 1833, et offrira à l'avenir de précieux avantages au commerce et à la navigation de cette partie de la côte de Scanie. Ce port pourra recevoir cent cinquante à deux cents navires de cent cinquante tonneaux. Il est formé par une digue qui, en s'avançant en ligne courbe, présente du côté de la mer un long glacis ou talus contre lequel les lames les plus violentes viennent se briser et mourir avant de parvenir au sommet du parapet. Cette jetée est composée d'énormes pierres roulées que l'on enlève de l'intérieur même du port en le creusant.

(1) Les eaux du Sund sont aussi profondes vers la côte suédoise que du côté du Danemark. En 1801, la flotte anglaise longea la première de si près qu'elle passa hors la portée des batteries du château de Croneborg.

Helsingborg ressemble à un de nos gros bourgs bien bâtis; la ville est construite au pied d'une haute colline, dont le sommet est couronné d'une antique forteresse, ou, pour mieux dire, d'une tour jadis fortifiée et maintenant couverte de lierre; les flancs de la colline sont ombragés par des vergers et des jardins qui semblent suspendus sur la ville.

La place contiguë au port s'élève en pente douce; elle est vaste, carrée, et bordée de maisons agréables, quoiqu'elles n'aient qu'un ou deux étages d'élévation ou même un simple rez-de-chaussée. La population d'Helsingborg n'est que de 2,800 habitans, la plupart intrépides fraudeurs; la contrebande avec le Danemark forme la principale occupation des classes pauvres, et elle est l'origine de la fortune des familles les plus aisées.

On prépare à Helsingborg et dans quelques autres villes de la Scanie, telles que Ystad et Malmœ, les peaux d'agneaux avec lesquelles on fabrique ces gants de Suède, si recherchés par les dames dans toute l'Europe, parce qu'on leur attribue la propriété de conserver l'élasticité et la fraîcheur de la peau. Ces gants sont mal cousus, sans soin et sans recherche; presque tous sont jaunes. Leur prix n'excède pas, autant que je puis m'en souve-

nir, 75 centimes la paire; mais en fabrique et en les achetant en nombre, je crois qu'on les obtiendrait à 50 centimes.

Il n'y a aucun commerce à Helsingborg. On va juger du peu de ressources de cette ville. En Suède comme en Danemark, il n'y a en circulation que du papier-monnaie. J'avais échangé à Elseneur quelques napoléons pour les besoins du moment, persuadé qu'avec de l'or on peut dans tous les pays du monde se procurer ce que l'on veut; je fus détrompé à Helsingborg. Lorsque je présentai mes napoléons pour les échanger contre des billets de Suède, personne n'en voulut. M. Mure m'avait recommandé à l'agent consulaire de France, M. Roth, riche marchand de cette ville; mais il ne savait pas un mot de français ni d'anglais, et je ne pus parvenir à lui faire entendre ce que je désirais. Ma surprise était grande; je ne comprenais pas comment dans une ville maritime qui entretient de nombreux rapports avec Elseneur, il m'était impossible de changer quelques pièces de monnaie, et cette circonstance ne contribua pas à me donner une très haute idée de ses relations commerciales. Enfin, obligé d'avoir encore recours à l'obligeance de M. Mure, je lui écrivis pour réclamer ses bons offices : je lui expédiai un marin, et, le soir, il me

rapporta, en échange de mes napoléons, un rouleau de chiffons de papier, la plupart sales, déchirés et tout à fait indéchiffrables pour moi; c'était la monnaie nationale de la Suède.

Ces billets circulent jusqu'à extinction. Il est rare que les paysans des provinces éloignées aillent les échanger à Stockholm contre des billets neufs, et la masse assez considérable qui se détruit est un bénéfice assuré pour la banque de Suède. Ils sont admis sans difficulté dans les paiemens, quelque usés et déchirés qu'ils soient, pourvu que la signature reste intacte; et comme il y en a de la plus petite valeur, même de 8 skillings, qui correspondent à environ 35 centimes de France, l'on comprend que lorsqu'ils ont circulé pendant quelque temps, ils portent l'empreinte ineffaçable des mains par lesquelles ils ont passé. Ces billets sont, au surplus, on ne peut plus mal imprimés, avec des caractères gothiques, sans ornemens ni luxe de vignettes; le papier en est détestable, sans aucune consistance, et cependant l'on assure que la contrefaçon en est fort difficile. Il y en a de deux espèces : ceux en rixdales banco, et ceux en rixdales rixgelt (trois rixdales rixgelt en valent deux de banque, cours invariable fixé par la diète de 1800); les uns et les autres se subdivisent en 48 skillings. Il

résulte de cette distinction une confusion qui désole les étrangers, et pour se familiariser avec cette singulière variété de papier-monnaie, ils pourraient bien faire un apprentissage qui ne serait point sans inconvénient, si la probité des habitans n'était une sauvegarde certaine pour eux. Il y a, pour les petits appoints, des pièces de cuivre d'un quart jusqu'à un skilling (un centime et un quart à 4 centimes et demi), elles sont très bien frappées; et en outre des espèces de liards nommés *runstyken*, qui valent un douzième de skilling. Quant aux monnaies d'or et d'argent, on n'en voit nulle part.

Je me disposais à partir. Je devais me pourvoir de beaucoup de choses, et pour me faire comprendre il me fallait un interprète; l'on en chercha un inutilement : enfin M. le commandant de la place, ayant appris mon embarras, eut la bonté d'envoyer chez M. Roth un hussard du régiment de Scanie, né en France. C'était un homme d'environ 40 ans et d'une tournure tout à fait militaire. Voici le dialogue qui s'établit entre nous : —Vous êtes donc Français ?— Oui, monsieur. —Et de quel pays?— De Valenciennes.—Depuis quand êtes-vous au service de Suède? — Depuis dix-sept ans.—Comment êtes-vous venu dans ce pays?—En 1812, dans la campagne de Russie; je fus fait prisonnier; je me sauvai et

je passai en Suède. — Comment n'avez-vous pas obtenu un grade depuis dix-sept ans? — Je ne sais pas lire le suédois. — Êtes-vous content de votre sort? — Pas trop. — Votre service est peut-être bien pénible? — Non. — Votre qualité d'étranger vous nuit peut-être dans l'esprit de vos chefs? — Au contraire. — Dites-moi donc alors ce qui peut tant vous tourmenter. — Je suis marié. — Diable! c'est différent. Je n'avais pas songé à cet inconvénient; et ce brave homme m'expliqua de son mieux qu'il en existait un plus grave encore : il avait quatre ou cinq enfans, et cette nombreuse progéniture le privait à jamais de l'espoir de revoir le sol natal; c'était là son véritable chagrin. Il m'apprit ensuite qu'il y avait un autre Français dans le régiment. Mon hussard avait répondu avec précision à des questions brèves et positives; mais dès que j'eus à lui faire quelques explications un peu développées, je vis avec un sentiment pénible qu'il ne me comprenait pas. Le malheureux avait oublié presque complétement sa langue maternelle. Cette découverte m'affligea, moins à cause des secours que je pouvais attendre de cet homme, que par un sentiment que l'on devine aisément. Il lui était impossible de traduire la plupart de mes questions; je devais, pour me rendre intelligible, employer des circon-

locutions, faire un choix d'expressions à sa portée, et ce ne fut qu'au moyen de ces précautions que je parvins à tirer quelque parti de ses services.

Il n'existait point encore alors de diligences en Suède, je fus donc obligé d'acheter une voiture. Mon hôte, M. Mollberg, en avait à revendre; c'est une des branches les plus lucratives de son commerce. Lorsqu'un étranger arrive en Suède avec sa voiture, il doit la déposer à la douane, à moins qu'il ne préfère en consigner la valeur estimée par des arbitres : dans ce cas, le receveur de la douane délivre un récépissé de la somme qu'il a reçue à titre de dépôt, pour être restituée si le retour du voyageur est effectué dans un an et un jour; dans le cas contraire, elle est perdue pour lui. Les voitures que l'on déclare vouloir importer paient un droit de 20 à 33 pour 100. Ces mesures prohibitives sont fort gênantes, elles paraissent avoir pour objet de conserver à la Suède la fabrication de ses innombrables voitures; mais lorsque l'on a parcouru quelques provinces, l'on ne tarde pas à s'apercevoir que ce monopole, en dispensant les fabricans de toute émulation, a produit ses fruits naturels, c'est à dire l'absence de tout perfectionnement; je ne tardai pas d'ailleurs à être convaincu de cette vérité.

Mollberg me conduisit dans une vaste cour entourée de hangars et de remises, sous lesquels étaient précieusement conservées un nombre infini de voitures de toutes formes, de toutes couleurs, mais toutes d'une date très respectable; il y avait des berlines, des landaus, coupés, remises, cabriolets, chars-à-bancs, chariots, etc. Il me fit d'abord une pompeuse énumération des personnages éminens dont elles furent jadis la propriété; et si je l'avais laissé continuer, je crois qu'il aurait voulu me persuader que la voiture de Charles XII à Pultawa faisait partie de cette rare défroque. Je me hâtai charitablement de l'arrêter au milieu de sa description, en le prévenant que l'état de ma bourse ne me permettait d'aspirer qu'au modeste char-à-bancs.

Mon marché fut bientôt conclu. Mollberg et M. Roth s'accordèrent ensuite pour me donner un domestique qui, disaient-ils, parlait parfaitement anglais. Je refusai net. J'avais mis dans ma tête qu'avec mon vocabulaire dans la poche, je pourrais aller jusqu'au Cap-Nord sans le secours d'aucun interprète; j'étais bien décidé à m'en passer, et celui que je venais d'avoir ne me donnait pas une trop haute idée de leur utilité. Je voulais être libre et seul; je comptais bien par ce moyen faire mes ob-

servations plus à l'aise, et j'espérais même pouvoir mettre à profit ce voyage, pour prendre une légère teinture de la langue suédoise. Mais ces messieurs revinrent à la charge avec persévérance; ils me représentèrent qu'il me serait impossible de voyager sans guide dans un pays dont je ne connaissais ni la langue, ni les usages; ils me firent l'énumération des bonnes qualités du jeune homme dont ils avaient fait choix; enfin, voyant que je ne pouvais échapper à l'inévitable domestique, il fallut bien l'accepter, et, après un quart d'heure, je m'aperçus qu'il était un peu moins fort sur la langue anglaise que mon hussard sur la langue française.

Je me hâtai de terminer les préparatifs de mon départ; j'envoyai en avant un *fœrbud*; c'est un postillon chargé de préparer les relais; il plaça mes malles sur son chariot, partit, et je ne les revis qu'à Jœnkœping : la probité de ces hommes est connue; en Suède c'est une vertu populaire; il est sans exemple qu'ils aient jamais commis la moindre infidélité. Souvent il arrive à des voyageurs de perdre ou d'oublier sur leur route des objets précieux ; un simple avis transmis de relais en relais aux diverses maisons de poste, et publié ensuite dans les églises par les curés, suffit ordinairement pour les faire retrouver.

Enfin mes dispositions étant achevées, il fut question de régler mes comptes de l'auberge; j'abandonnai mon rouleau de billets à la discrétion de M. Mollberg, et je suis sûr qu'il ne profita point de mon ignorance, l'état de sa fortune le mettant, autant que son caractère, fort au dessus d'un semblable abus de confiance.

Le lendemain matin, au moment où j'allais partir, je trouvai en bataille sur la place un escadron à pied du régiment de hussards de Scanie : ce sont de fort beaux hommes, et leur aspect est bien autrement militaire que celui des troupes danoises que j'avais vues à Elseneur; leur uniforme est bleu avec des tresses jaunes. Enfin, après avoir pris congé de M. Roth et dit adieu à Helsingborg, je me mis en route.

J'allais voir la Scanie, j'allais traverser l'une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Suède; et en effet, sous le rapport de la supériorité du climat, du sol et des productions, on la compare au Danemark, au Holstein, au Mecklembourg, pays renommés par leur fécondité.

La Scanie, le Blecking et le Halland, appartenaient autrefois au Danemark; leur réunion à la Suède ne date que de cent soixante-quinze ans, et ce fut pour cette dernière puissance l'acquisition la

plus précieuse, non pas seulement à cause de l'accroissement considérable de population, de territoire et de revenu qu'elle en recueillait, mais surtout parce que ces provinces donnaient au royaume ses véritables limites, celles que la nature lui avait tracées; elles furent cédées par le traité de Roschild en 1658, traité qui fut conclu à la suite des victoires de Charles X. On sait que ce prince entreprenant exécuta avec un rare bonheur l'entreprise la plus hasardeuse; parti du Jutland à la fin de janvier 1658, pour marcher sur Copenhague, il fit traverser les deux Belt à toute son armée, suivie d'une nombreuse artillerie, et il arriva le 11 et le 12 février dans l'île de Séland, où la nouvelle de son débarquement répandit la plus grande terreur : cette mémorable entreprise a fait le sujet d'un poëme épique suédois, par le comte Gyllenborg.

Charles X, maître du Jutland, de la Fionie et de la Séland, hésita s'il mettrait fin à la monarchie danoise en l'incorporant à la Suède, ou s'il se contenterait de lui enlever quelques provinces. On assure que parmi les motifs qui le déterminèrent à prendre ce dernier parti, il s'en trouve un qui prouve que la gloire et l'éclat des conquêtes ne l'aveuglaient pas sur la suite de ses entreprises; il craignit, dit-on, que le climat plus agréable de la

Séland n'engageât un jour quelques uns de ses successeurs à y établir le siége du gouvernement, et que la Suède ne devînt alors une province danoise; il se contenta donc de la Scanie, du Blecking et du Halland qui, depuis cette époque, ont été définitivement incorporés à la monarchie.

CHAPITRE III.

La Scanie. — Astorp. — Ljungby. — Tourbières. — Clôtures. — Vernamo. — Auberges suédoises. — Camp de Skillingeryd. — Troupes suédoises. — Sites magnifiques.

Les environs d'Helsingborg se présentent de la manière la plus agréable, et je m'aperçus tout de suite que la Scanie était digne de sa réputation. A ma sortie de la ville, ma vue s'étendait sur des collines doucement ondulées, entre lesquelles serpentait la route peu large, mais parfaitement unie; deux petits chevaux noirs, vifs et pleins d'ardeur, emportaient d'une course rapide mon frêle char-à-bancs, tandis que mes regards erraient de toutes parts pour saisir l'image gracieuse et fugitive des objets qui

passaient rapidement sous mes yeux; des terres bien cultivées, parées de vertes moissons, des hameaux isolés et heureusement groupés, des fermes animées, des villages rians et bien bâtis, des châteaux entourés de parcs, s'offraient de toutes parts à mes regards surpris et charmés.

C'était le jour du marché d'Helsingborg : le chemin était couvert d'une belle population aux cheveux blonds, à l'air honnête et doux, et c'est ici que j'eus lieu de remarquer pour la première fois la politesse des Suédois; aucun des passans ne se dispensait de m'adresser un salut affectueux, que je m'empressais de leur rendre. La tenue, l'expression de la physionomie de ces hommes annonçaient l'aisance et le contentement; presque tous étaient dans des chariots attelés de bons chevaux, je ne vis d'hommes à pied que ceux qui conduisaient des troupeaux. Tout ce qui m'entourait excitait tellement mon attention, que j'arrivai à Astorp, premier relais, presque sans m'en être aperçu; nous avions fait deux milles et demi de Suède, qui équivalent à cinq lieues et demie de France (1). Ce village res-

(1) Le mille de Suède correspond à onze millimètres en nombres ronds. Il y a au degré dix milles de Suède et une fraction; ainsi le mille correspond à deux lieues et demie géographiques, ou à trois lieues de poste, ou enfin à six milles français de mille toises.

semble à ceux du nord de l'Allemagne; les maisons d'habitation étaient bien construites en pierre ou en brique, entourées de granges ou d'écuries, de vergers, de jardins, dans lesquels je remarquai de beaux cerisiers, des pruniers et d'autres arbres fruitiers.

Je ne tardai pas à reconnaître que le jeune homme que l'on m'avait donné pour domestique était pour moi une acquisition précieuse; ses soins, son zèle, son activité me furent constamment, pendant cette route, de la plus grande utilité; et comme la franchise s'unissait à toutes ses excellentes qualités, il s'empressa de me faire ses confidences; il était enfant d'Helsingborg, et allait rejoindre sa femme à Stockholm, où elle occupait je ne sais quel emploi; il cherchait depuis quelque temps une occasion de faire cette route sans frais, et il était charmé de m'avoir rencontré. Ainsi c'était moi qui allais réunir ces heureux époux. Mais j'appris avec peine que mesurant, sans doute, mon impatience sur la sienne, il avait commandé les chevaux pour aller d'une traite jusqu'à Jœnkœping, et qu'il comptait bien aller du même train jusqu'à Stockholm. Cela ne faisait nullement mon affaire : je n'allais pas rejoindre ma femme, et il m'importait fort peu d'arriver quelques jours plus tôt ou plus tard. J'eus

beaucoup de peine à lui faire comprendre ces raisons. Nos entretiens étaient fort péniblement élaborés, attendu qu'il ne savait que quelques mots d'anglais; alors les signes venaient à notre secours, mon vocabulaire jouait son rôle au besoin, et nous finissions par nous comprendre tant bien que mal. Maintenant il n'y avait pas à s'en dédire, il fallait continuer ma route jusqu'à Jœnkœping et passer une nuit en voiture: cela m'était assez indifférent; seulement j'étais désolé d'être privé, pendant l'obscurité de la nuit, de la vue des belles contrées que nous allions traverser, et surtout des remarques intéressantes dont je me serais empressé d'enrichir cet ouvrage. Peut-être le lecteur ne partage-t-il pas mes regrets. Quoi qu'il en soit, j'eus bientôt lieu d'être rassuré; car à onze heures et demie, lorsque nous arrivâmes au relais de Fagerhult, il faisait encore presque jour.

Je n'ignorais pas que, dans les contrées boréales, le soleil, à cette époque de l'année, reste fort longtemps sur l'horizon; j'avais été à portée, pendant notre navigation vers le nord, de remarquer l'accroissement progressif et rapide des jours: néanmoins je dois avouer, peut-être à ma honte, que maintenant cette suppression de la nuit, sans me causer aucune surprise, laissait errer dans mon ame

une impression vague et indéfinissable qui répandait son influence sur tout ce qui m'entourait; je savais bien que je parcourais d'autres zones, que j'étais sous d'autres cieux; mais lorsque, vers minuit, en traversant un beau hameau éclairé encore par le reflet des feux brillans du jour, j'y voyais régner le calme profond et le silence de la nuit, je ne pouvais me défendre, malgré la voix de la raison, d'un sentiment pénible et désordonné; mon imagination me rappelait involontairement les Mille et une Nuits avec ses villes désertes, solitaires, asiles de fées et de péris invisibles, et ces idées bizarres répandaient sur la belle et riante nature que j'avais sous les yeux un air étrange et fantastique. A cette époque de l'année il n'y a véritablement presque pas de nuit, l'aurore n'est séparée du crépuscule que par un court intervalle, pendant lequel le ciel conserve une clarté pâle et blafarde, mais suffisante pour discerner tous les objets et même pour lire.

Nous poursuivions notre route avec une extrême célérité. Jusqu'alors la campagne s'était montrée constamment parée des mêmes charmes; mais les rochers devenaient plus fréquens, le sol s'élevait, ses accidens se multipliaient; des montagnes incultes et dépouillées, de profondes vallées, des masses épaisses de sapins donnaient à cette contrée encore

plus de variété et des teintes de plus en plus agrestes et sévères.

Le lendemain de notre départ, la scène changea subitement. Après avoir descendu une côte rapide, nous entrâmes dans une contrée dont l'aspect désolé pénétra mon ame de tristesse; j'aperçus tout à coup devant moi une plaine vaste, inculte, solitaire, dont le sol doucement ondulé ressemblait aux flots d'une mer agitée; un immense marais en occupait le milieu, nous le traversâmes dans une barque; de nombreux ruisseaux se traînaient lentement et sans bruit dans cette plaine aride, recouverte de joncs et de glaïeuls : quelques rares maisons bâties en bois, couvertes de mousse, isolées dans ce triste paysage, n'offraient à mes regards que le tableau de la misère et de la pauvreté; et je regardais comme un songe trop vite évanoui tout ce que la nature m'avait offert la veille de riche et de riant dans les fraîches campagnes que je venais de parcourir.

Nous continuâmes pendant quelques milles à traverser cette misérable contrée. La route, qui jusque-là avait été si belle et si bien entretenue, disparut pendant quelque temps : ce n'était plus que la voie frayée par les voitures, à travers des landes stériles, des terres à tourbes, entrecoupées de flaques d'eaux

stagnantes; quelques troupeaux de moutons affamés, maigres, chétifs et de la plus petite espèce, cherchaient leur pâture sur ce sol ingrat. L'horizon était borné ou par de sombres forêts de pins, ou par des chaînes de montagnes; les chaumières devenaient de plus en plus rares, et cependant nous apercevions quelques églises isolées toutes construites sur des tertres élevés évidemment par la main des hommes et dont l'origine remonte sans doute à une haute antiquité; car il est probable que, dans des temps reculés, ces tertres avaient servi d'emplacement aux temples des divinités scandinaves.

Dans quelques endroits nous rencontrâmes des groupes de bâtimens en bois avec des boutiques garnies de leurs étalages et de leurs rayons; mais tout était vide et désert : ces lieux abandonnés offrent l'aspect le plus triste et l'image fidèle de la désolation; c'étaient, me dit mon guide, les lieux où se tiennent les marchés de ces cantons (1).

Enfin, à quelques milles avant d'arriver à Vernamo, le pays prend un nouveau caractère; il se couvre d'épaisses forêts entremêlées de terres cultivées et surtout de prairies. Toutes les propriétés, les champs, les prés et les bois, sont ici, comme dans

(1) Ces places se nomment *Marknads-plats*, place du marché.

tout le reste de la Suède, entourés soigneusement par des palissades de sapin, de sorte qu'il est impossible de s'écarter de la route, ni de s'introduire dans les domaines qui la bordent. Ces barrières, qui témoignent de toute l'importance que les cultivateurs suédois attachent à la propriété, environnent non seulement le plus petit enclos, mais encore les bois qui sont partagés entre plusieurs possesseurs : ces palissades sont construites avec beaucoup d'art et de soin; mais je pense qu'elles déparent le paysage; et quoique l'abondance des bois en ait consacré l'usage, des haies vives seraient, je crois, bien préférables; mais, en économie rurale, plus encore qu'en toute autre chose, l'empire de l'habitude ne perd jamais de ses droits.

Les routes dans toute la Suède sont partout fermées de distance en distance par des barrières, afin que les bestiaux ne puissent s'égarer. Lorsque la voiture arrive, le postillon descend pour ouvrir; mais ordinairement de petits enfans sont aux aguets dans le voisinage pour lui épargner cette peine, et l'on récompense cette attention par un ou deux skillings. Je voyais avec délices ces charmans enfans à la chevelure blonde, au teint frais et vermeil, à l'air aimable et doux, accourir avec empressement à la barrière pour l'ouvrir et recevoir la petite gratifica-

tion d'usage ; pas un seul ne manquait de témoigner sa reconnaissance par leur *jag tackar ædmiukast* (je vous remercie très humblement) qu'ils n'oubliaient jamais, tant les lois de la politesse sont inculquées de bonne heure à toutes les classes de la nation.

Nous arrivâmes à Vernamo; ce n'est qu'un simple relais de poste (gæstgifvaregord, prononcez yestchivargor), entouré de quelques maisons groupées au milieu d'un tapis de verdure bordé de forêts. Tous ces relais sont en même temps des auberges ; mais elles ne sont point aussi bien pourvues que celles de France, d'Allemagne ou d'Angleterre; il ne faut point songer à y faire un repas complet et servi selon nos usages : toutes les ressources de la table y sont réduites au strict nécessaire : du pain suédois, c'est à dire des galettes minces, plates et sèches comme du biscuit de mer; du beurre, du fromage, du jambon, du poisson frais et fumé, de la bière et de l'eau de vie, du café et du porter anglais : voilà tout ce que l'on peut vous y offrir. Mais si ces maisons sont dépourvues des choses qui pourraient flatter nos goûts et notre sensualité, du moins le ton affectueux des hôtes, leurs manières attentives et parfaitement convenables, quoique sans aucune affectation, peuvent vous dédommager de quelques

privations d'ailleurs très supportables ; ces soins sans prétention, ces égards, décèlent à chaque instant une bonté naturelle; car la bonté, la douceur et la politesse sont les caractères distinctifs de cette excellente population. Au surplus, il est très facile de se contenter des simples ressources qu'offrent ces auberges. A Elseneur, on avait eu l'attention de me faire fabriquer, d'après les instructions de M. Mure, un grand panier de biscuits de mer d'une blancheur éblouissante; c'était une précaution pour la route dont on m'avait dépeint les privations sous un aspect vraiment effrayant; je ne fus point obligé d'y avoir recours une seule fois, et j'arrivai à Stockholm sans y avoir touché, du moins pour mon usage.

A Vernamo je fis mon premier repas dans une auberge de campagne : l'on me servit, dans une espèce de petit salon, un déjeûner composé de café, de beurre et d'œufs frais; le plancher, récemment lavé, était jonché de fleurs et de petites branches de sapin. Ce luxe champêtre a quelque chose de touchant ; il reporte les souvenirs au berceau de cette nation, à ses mœurs agrestes et hospitalières. Cet usage remonte en effet à la plus haute antiquité : on le retrouve consacré dans plusieurs sagas, et il est resté établi dans toute la Suède ; depuis l'extrémité

de la Norland jusqu'au fond de la Scanie, le plus pauvre laboureur ne manque jamais de couvrir le sol de sa chaumière de verdure et de fleurs pendant toute la durée de la belle saison, et surtout les jours de fête. Il existait même autrefois jusque dans les palais des rois; maintenant il commence à s'effacer dans les villes, où les familles pauvres l'ont seules conservé.

En sortant de Vernamo, les montagnes se rapprochent, les pierres roulées paraissent plus fréquemment; le pays prend un aspect plus sombre, il se couvre de plus en plus de forêts de sapins; des sources, des ruisseaux d'eau vive jaillissent de toutes parts, et leurs bords se parent de prairies verdoyantes où l'on voit paître de nombreux troupeaux de bœufs; l'espèce en est petite, et l'on conçoit qu'ils ne puissent atteindre aux proportions colossales du nord de l'Allemagne, dans un pays où l'on ne fauche les prairies qu'une fois par an, et où la rigueur du climat force de nourrir les bestiaux à l'étable pendant six mois de l'année.

Je passai près d'une belle forge à quelque distance de la route et dans une situation charmante; j'aurais désiré la visiter, mais mon guide s'y opposa; nous n'avions pas un moment à perdre, et je dus y renoncer. Un peu plus loin, une belle nappe d'eau

qui semblait suspendue dans les airs s'élançait avec fracas au milieu d'un bois de pins.

La journée était magnifique; la route se dirigeait à travers des forêts silencieuses, lorsque, arrivé à peu de distance du relais de Skillingeryd (prononcez Schillingerud), je fus frappé du spectacle inattendu d'un camp et d'un régiment suédois sous les armes. Cette transition subite du calme le plus profond au tumulte des armes produisit un effet magique; enchanté à cette vue, je me hâtai de descendre de voiture pour jouir de ce coup-d'œil. Le camp était placé dans une lande entourée de bois épais de sapins; l'aspect en était admirable : la blancheur des tentes qui tranchait sur le vert foncé de la forêt, les troupes manœuvrant à la voix du chef dont l'écho répétait le commandement, l'éclat des armes, la musique du corps qui, dans les intervalles, exécutait des airs guerriers, les roulemens du tambour, les mouvemens d'une foule de curieux avides de jouir de cette vue ravissante, animaient cette solitude et lui donnaient l'aspect le plus extraordinaire.

Je fus bientôt entouré de quelques officiers qui m'abordèrent avec ces manières polies et distinguées qui leur sont si familières; ils virent sur-le-champ que j'étais Français; plusieurs d'entre eux parlaient cette langue et professaient la plus haute estime

pour notre nation. Je leur adressai mes complimens sur la belle tenue de leur régiment et sa belle composition. « Ce n'est pas mal, me dirent-ils; mais qu'est-ce que c'est que cela auprès de vos troupes? La France est la première nation guerrière de l'Europe; vos soldats sont incomparablement ceux qui ont le plus d'élan, d'intelligence et d'ardeur. » J'avoue que je ne m'attendais guère à ce langage : je me sentis flatté et honoré de cet éloge de mon pays dans la bouche d'étrangers, habiles appréciateurs du mérite militaire dont personne ne peut mieux juger qu'eux.

Ces messieurs m'apprirent que cette époque de l'année était celle de la réunion de l'armée *indelta;* c'est ainsi que l'on nomme les troupes qui forment la masse principale de l'armée suédoise. Ce sont de véritables soldats laboureurs; depuis le colonel jusqu'au simple soldat, chacun, selon son grade, possède un domaine plus ou moins étendu, qui leur est assigné pour le cultiver, fournir à leur entretien et leur tenir lieu de solde; nous donnerons plus loin quelques détails sur cette curieuse organisation.

Le corps que je voyais au camp était le régiment de Jœnkœping; c'était une fort belle troupe, exécutant ses mouvemens avec un aplomb et une précision admirables; l'uniforme consistait en un habit de

drap bleu foncé, paremens et collet rouges, pantalon blanc, schakot prussien; l'armement était parfaitement entretenu, mais les fusils me parurent un peu lourds.

Le village, ou pour mieux dire le hameau, où se trouvait le relais, touchait au camp. Deux factionnaires, placés à la porte d'une des maisons les plus apparentes, annonçaient le logement du colonel; un peu plus loin, une vaste grange avait été disposée avec beaucoup de soin pour servir d'hôpital pendant le temps des manœuvres. Ayant été admis sans difficulté à le visiter, je fus aussi charmé que surpris de l'admirable propreté qui régnait dans cet établissement; il contenait huit ou dix lits. Quelques officiers m'avaient accompagné; ils voulurent bien me témoigner le regret de ne pouvoir me retenir quelques heures; cela était impossible, et je quittai avec peine cette scène animée pour me retrouver en un instant au milieu du calme des forêts.

Dans quelques heures nous arrivâmes à la base de la chaîne de montagnes dont les cimes s'élevaient devant nous, et qui forment la ceinture du lac Vetter. Nous nous trouvâmes alors transportés dans des gorges incultes, bordées de précipices; les champs, les prairies, les habitations, toute trace de culture avaient disparu, pour faire place aux aspects les plus

arides et les plus sauvages ; nos chevaux gravissaient au grand trot, avec leur ardeur ordinaire, la route escarpée qui s'élevait par d'innombrables sinuosités jusqu'à la crête des montagnes; cette contrée isolée, solitaire, semblait être séparée du reste de la terre et de toute créature vivante; dans ces montagnes couvertes d'épaisses forêts, un silence solennel n'était interrompu que par le murmure des vents qui balançaient tristement les cimes des pins ; la voix plaintive de la forêt répandait dans l'ame une teinte mélancolique mais exaltée, et je me croyais transporté aux concerts des bardes de Fingal. À chaque pas, mon imagination se pénétrait de la poétique influence de ces scènes sublimes de la nature, je m'abandonnais à la foule de mes pensées vagabondes ; les heures silencieuses fuyaient ainsi devant moi, et cette douce rêverie, au milieu de ces solitudes, avait pour moi un charme ineffable.

Plus j'avançais, plus la scène devenait variée; je descendis le revers des montagnes que je venais de gravir; des ruisseaux tombaient en cascades argentées; des torrens fougueux roulaient avec fracas leurs eaux impétueuses sur un lit de granit, à travers des fragmens des roches brisées, et allaient se jeter dans le lac Vetter, dont j'apercevais devant moi les eaux paisibles et bleuâtres : bientôt je pus y distinguer

les navires qui y voguaient à pleines voiles. Alors tout changea d'aspect comme par enchantement, aux sombres forêts, aux montagnes escarpées, succéda tout à coup une petite plaine riante, fertile, couverte de champs, de prairies, de vergers, de maisons et de jardins jusqu'à l'entrée de la ville.

CHAPITRE IV.

—

Jœnkœping. — Le lac Vetter. — Phénomènes de ce lac. — Beauté de ses rives. — Grenna. — Tycho-Brahé. — Rochers. — Fleurs. — Maisons de paysans. — Osta. — Population des campagnes. — Camp de Bankeberg. — Linkœping.

Jœnkœping (1) est bâti à l'extrémité du lac Vetter. Il y a un port qui alors était rempli de grosses barques, pontées et gréées comme pour naviguer sur la grande mer. Le lac Vetter a trente lieues de long sur sept à huit de large; la navigation y est très active, mais les bâtimens y sont souvent assaillis par

(1) *Kœping*, prononcez *Tcheuping*, vient de *Kopa*, prononcez *Tcheupa*, qui signifie acheter; de là *Kœping*, place marchande, étymologie qui explique cette terminaison si fréquente dans les noms d'un grand nombre de villes de la Suède.

des tempêtes violentes, causées par les hautes montagnes qui l'entourent de toutes parts; les vents, en se précipitant impétueusement de leur sommet sur la surface des eaux, occasionent des grains plus subits et plus terribles qu'en pleine mer; les navires sombrent en un moment, et ces événemens sont malheureusement trop fréquens. Ce lac offre d'ailleurs des phénomènes remarquables : souvent, lorsque le ciel est pur et tranquille, les eaux croissent et décroissent avec une étonnante rapidité; des vents souterrains soulèvent tout à coup les flots avec violence, et en même temps ils forment des courans impétueux dont la direction, en changeant à chaque instant, ajoute aux dangers de cette navigation; en hiver même, lorsque la surface du lac est couverte de glaces, des vents souterrains les brisent avec un fracas qui va porter l'épouvante parmi les paisibles habitans de ses rives, car ce bruit sinistre est ordinairement l'indice de quelque funeste catastrophe. On m'a raconté qu'il y a quelques années, un grand nombre d'habitans des bords du lac, s'étant mis en route sur la glace, pour aller faire leurs dévotions dans une église de la rive opposée, furent surpris par une de ces tempêtes qui les engloutit tous. Aussi les légendes superstitieuses dans lesquelles le lac Vetter a acquis une triste célébrité se

perpétuent de génération en génération parmi les peuples de ces contrées.

Les eaux du lac Vetter sont plus élevées que celles de la Baltique vers laquelle elles se précipitent par la Motala; elles sont d'ailleurs d'une extrême limpidité, et l'on peut, à plus de cent pieds de profondeur, y distinguer le plus petit objet.

Jœnkœping, comme la plupart des villes de Suède, est parfaitement bien bâtie : ses rues, d'un aspect très gai, sont régulièrement percées et bordées de jolies maisons en bois, peintes extérieurement; on ne voit nulle part ces toits gothiques, ces bâtimens enfumés et sombres qui déparent la plupart des villes d'Allemagne. Mais si les villes de la Suède sont si agréables à la vue, elles achètent un peu cher cet avantage : elles en sont redevables aux fréquens incendies qui, à des époques presque périodiques, les réduisent en cendres, en partie et souvent en totalité.

Jœnkœping est le chef-lieu du gouvernement de ce nom, et le siége de la seconde cour supérieure de justice du royaume; sa population, de trois mille cinq cents habitans, se compose principalement de rentiers, de bourgeois; il y a peu de noblesse, peu d'industrie, le nombre des artisans y étant borné aux besoins locaux.

L'auberge où je fus logé était bien tenue, gaie et agréable. Le dîner, comme tous les dîners d'auberge en Suède, fut très succinct; mais il fut servi avec une extrême recherche de propreté. Ma chambre à coucher se faisait également remarquer par un air de fraîcheur et de coquetterie; des rideaux blancs et bien drapés, des meubles élégans, un tapis, c'était vraiment pour moi, pauvre voyageur nomade, un luxe de Sybarite. Malheureusement le lit, quoique fort propre, ne répondait pas au reste de l'ameublement. Les lits en Suède ne sont autre chose que des espèces de couchettes ou de canapés fort étroits, et par conséquent très incommodes; il est impossible que deux personnes puissent y coucher, et je ne sais trop comment des époux peuvent s'y arranger; mais j'imagine que dans le *sanctuaire* matrimonial il y a des lits d'une autre dimension.

Nous partîmes le lendemain assez tard de Jœnkœping; la route suivit pendant quelque temps les sinuosités du Vetter, ou du moins elle en offrait toujours la vue. A mesure que nous avancions, la campagne se déroulait devant nous avec toutes ses grâces; une végétation fraîche et brillante parait ces rives riantes, et la beauté de cette contrée surpassait tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Mes regards planaient avec délices sur les bords enchanteurs du lac,

ornés de prairies émaillées de fleurs, de champs couverts de moissons, de chaumières rustiques, de charmantes maisons de campagne entourées de jardins, ombragées de bouquets de chênes, de sapins, de saules, qui semblaient sortir du sein des ondes.

J'ai parcouru les bords du lac de Genève, ils offrent sans doute un plus grand luxe de végétation, plus de véritables richesses agricoles; ils sont ornés d'édifices plus somptueux, de villages plus opulens et plus nombreux : mais je doute que ses rives déploient des tableaux plus gracieux et plus magnifiques; et je suis convaincu que toutes les personnes qui partagent mon enthousiasme pour les beautés de la nature, et qui ont visité les lacs de la Suède, penseront qu'ils l'emportent sur ceux de la Suisse par leur caractère éminemment pittoresque.

Nous arrivâmes à Grenna : c'est une très petite ville, de cinq cents habitans, formant une seule rue, assez mal bâtie et en bois; elle se prolonge sur la rive du lac, voisin incommode dont les eaux pénètrent souvent dans les maisons et y occasionent de grands dégâts. Les comtes Brahé possédaient autrefois de vastes domaines dans cette contrée; on voit encore, sur la crête d'une hauteur escarpée, les ruines de l'ancien château de Brahéhus. La campagne autour de Grenna est couverte d'une multitude

d'arbres fruitiers, et surtout de cerisiers. L'île de Visingsœ, célèbre dans l'histoire de Suède, s'élève au milieu du lac, en face de Grenna : c'est là que les souverains du pays résidaient pendant la belle saison, aux douzième et treizième siècles; Charles VII, Éric X, Jean Ier, Birger-Jarl, Magnus-Ladulas l'ont habitée. Les comtes Brahé avaient fondé dans cette île un gymnase qui n'existe plus.

A quelque distance de Grenna, nous gravîmes la chaîne de montagnes qui entoure le lac. Je ne pouvais me lasser de contempler la beauté de ses rivages; je descendis de ma voiture pour dire un dernier adieu à cette admirable contrée. Mes yeux, de cette hauteur, plongeaient sur un magnifique panorama; les villages ne formaient plus qu'un point sur l'horizon : les eaux du lac, tantôt resserrées par des îles couronnées de verdure, tantôt sillonnées par des bâtimens à la voile ou par de légères nacelles de pêcheurs, me paraissaient unies comme une glace; ses bords ombragés et mêlés de cultures se dessinaient comme une carte, et les rivières qui lui portent le tribut de leurs eaux traçaient dans leurs nombreux méandres comme un filet d'argent sur l'émail des prairies. Il fallut cependant m'arracher à ce ravissant paysage, et quitter un spectacle admirable que

l'imagination peut comprendre, mais dont la description serait toujours froide et décolorée.

Parvenus au sommet des montagnes, nous retrouvâmes les forêts épaisses, les profondes vallées, les torrens, les rochers, et, quelques milles plus loin, nous rentrâmes dans un pays fertile et parfaitement cultivé. Je ne pourrais que me répéter si je voulais décrire les transitions continuelles de cette contrée. La Suède est le pays des contrastes, et cette variété en fait tout le charme. Les routes, tracées en serpentant à travers tous les accidens du terrain, ménagent à chaque pas des surprises agréables : tantôt d'immenses forêts de sapins, dont les enclos sont soigneusement entourés de palissades, répandent sur la terre leur ombrage sombre; quelquefois leurs branches serrées vous plongent dans une obscurité complète : vous gravissez péniblement une montagne escarpée, couverte de bois épais; soudain une percée à travers les arbres laisse apercevoir devant vous une immense vallée tapissée de verdure, au milieu de laquelle reposent les eaux paisibles d'un lac éclairé d'une lumière argentée.

Les rochers paraissent de toutes parts, ils se couvrent au printemps de fleurs charmantes qui croissent par familles de diverses couleurs; dans un endroit elles sont toutes roses, un peu plus loin bleues,

blanches ou violettes. Les paysans suédois aiment à construire leurs maisons sur ces rochers, sans doute par des motifs de salubrité. Dans la Scanie, les habitations des laboureurs sont en pierre, grandes et bien bâties; mais dès que l'on entre dans le Smoland et l'Ostrogothie jusqu'aux portes de Stockholm, elles sont en bois et dans les proportions les plus exiguës; toutes sont peintes en rouge foncé, et très souvent le toit est couvert de terre, sur laquelle on voit croître des mousses, du gazon et des fleurs.

Je remarquai, dans les plaines de quelques cantons que je traversai, des villages dont le singulier aspect attira mon attention; les petites maisonnettes qui les composaient étaient toutes entassées comme une ruche dans une enceinte fermée de barrières; le profil nu et isolé de ces villages, qui se dessinait tout à coup au milieu d'une plaine bien cultivée, mais dépouillée et sans ombrage, offrait un coup-d'œil bizarre. Cet usage de grouper ainsi les habitations semble annoncer que ces contrées n'ont pas toujours joui de la sécurité et du calme profond qui y règnent maintenant.

Je couchai à Osta : ce n'est qu'un petit village; je m'y arrêtai avec plaisir, charmé de passer quelque momens au milieu d'hommes simples et honnêtes.

L'auberge n'offrait assurément aucune recherche; ce n'était guère qu'un modeste cabaret de village, seulement remarquable par sa propreté. A peine étais-je installé que deux petits enfans charmans s'approchèrent de moi; je voulus d'abord m'impatroniser avec eux, et pour mieux faire agréer mes avances, je les fis précéder de quelques skillings; ils les acceptèrent sans trop se faire prier, mais aussi sans trop d'empressement, et aussitôt ils prirent ma main et la baisèrent : je ne m'attendais pas à cet innocent remercîment, qui me surprit cependant d'une manière agréable.

La cuisine de l'auberge était garnie d'ustensiles en cuivre, brillans et polis; l'on me servit à dîner dans une salle contiguë, et mon repas, assaisonné d'un vif appétit, me parut délicieux. Je voulus ensuite entamer la conversation avec mes hôtes; le chef vénérable de la famille savourait avec lenteur et gravité la fumée de sa pipe patriarcale. Deux ou trois jeunes et belles filles m'examinaient avec curiosité; quelques voisins avaient augmenté notre cercle, et je me préparais à une *conversazione*, dont je me promettais beaucoup de plaisir; mais malheureusement mon malencontreux truchement était si peu solide sur son anglais, qu'il ne put jamais parvenir qu'à me donner les premiers mots des phrases; je n'étais

pas moi-même très fort sur cette langue, de sorte qu'il nous était fort difficile de nous entendre; il fallut y renoncer, et après nous être mutuellement bien considérés à travers l'épaisse vapeur qui s'échappait de leurs pipes et de mes cigares, je vis bien que le parti le plus sage que j'avais à prendre était d'aller me coucher, et c'est ce que je fis.

Le lendemain était un dimanche; nous ne devions aller qu'à Linkœping, c'était une petite journée. Une foule de paysans qui se rendaient à l'église couvraient la route; les hommes proprement vêtus avaient de grandes redingotes bleues; du linge blanc, des chapeaux ronds, des bottes, complétaient leur costume; les femmes, dans leurs atours du dimanche, me parurent fort bien. Lorsque nous fûmes arrivés au relais, situé dans un village au milieu d'une jolie plaine, plus de deux cents personnes se trouvaient rassemblées dans l'auberge et sur la place voisine; je fus frappé du calme parfait avec lequel ces bons campagnards s'entretenaient entre eux.

Au delà de ce village, j'aperçus à ma gauche, et à quelque distance, sur la lande de Bankeberg, un second camp de manœuvres, occupé par les 1er et 2e régimens d'Ostergothland (Ostrogothie); mais comme il était placé à quelque distance de la route, et que la troupe n'était pas sous les armes, je me con-

tentai d'arrêter un moment pour y jeter un simple coup-d'œil.

Depuis quelque temps nous rencontrions fréquemment des équipages dont les maîtres allaient probablement passer la belle saison à la campagne; presque toutes ces voitures étaient des calèches et des landaus, dont la construction ne témoignait pas en faveur des progrès de l'art.

Nous arrivâmes à Linkœping de fort bonne heure, et, en descendant de voiture, je fus assez heureux pour trouver dans la salle de l'auberge quelques personnes qui parlaient assez bien français; la plupart étaient des gens de fort bonne compagnie, et je passai avec eux une soirée agréable. Lorsque l'on vint à parler du roi, j'entendis sortir de toutes les bouches un concert unanime d'éloges; leurs expressions vives, spontanées, témoignaient de l'affection sincère que leur inspirait leur souverain. J'eus depuis occasion de me trouver dans des réunions nombreuses et composées d'hommes distingués dont j'étais parfaitement inconnu, et il me fut facile de me convaincre que le roi, par la sagesse de son administration, a su se concilier l'affection du peuple.

Linkœping est une fort jolie petite ville dont la population n'excède pas quatre mille habitans: ce chef-lieu de la province d'Ostrogothie n'est guère

plus considérable que beaucoup de nos villages des environs de Paris, mais les maisons sont infiniment plus propres, plus élégantes, mieux groupées, les rues mieux alignées; c'est d'ailleurs une des plus antiques villes de la Suède. Les seuls objets dignes d'attention qu'elle renferme sont une belle église cathédrale, et son gymnase ou collége, qui passe pour le plus considérable de tout le royaume, si on en excepte ceux de Stockholm.

La situation de cette ville, au milieu d'un vallon champêtre, est délicieuse; ses environs abondent en sites charmans, parsemés de jolies maisons dont les propriétaires se réunissent souvent pour se livrer aux plaisirs que peut offrir la campagne : ces relations de voisinage, multipliées à chaque instant et à la moindre occasion, contribuent à entretenir une douce intimité entre les habitans, et à rendre la société et le séjour des environs de Linkœping extrêmement agréables.

CHAPITRE V.

—

Routes. — Manière de voyager. — Voitures. — Orgie de paysans suédois. — Charmante race de chevaux. — Norkœping.

Au premier relais, en sortant de Linkœping, je rencontrai trois gentlemen anglais qui allaient au Cap-Nord. On sait qu'au delà du cercle polaire le soleil paraît le 21 juin sans interruption sur l'horizon ; c'était le but de l'excursion de ces messieurs ; et s'ils arrivaient trop tard pour jouir de ce spectacle, ils comptaient se dédommager de ce désappointement par le plaisir de la chasse qu'ils croyaient libre dans toute la Suède, et ils étaient en conséquence pourvus de tout l'attirail nécessaire, de fusils et de

trois couples de chiens. Ces voyages au Cap-Nord commencent à devenir très à la mode en Angleterre, et l'établissement d'un paquebot régulier à voiles, de Harwich à Gothembourg, ainsi que la célérité des voyages par terre à travers la Suède jusqu'au Cap-Nord, permettent de satisfaire ce goût, qui n'entraîne pas d'ailleurs des dépenses trop considérables.

Nous croyons devoir placer ici quelques détails peu connus ou mal expliqués sur la manière de voyager en Suède.

J'ai déjà dit que, lors de mon passage à Helsingborg, il n'y avait encore aucune diligence établie; mais en 1832 on a formé un service régulier entre Stockholm et Gothembourg, et un autre entre Stockholm et Helsingborg, avec un embranchement sur Ystad.

Il n'existe point de roulage par terre pour les marchandises ; les moyens de transport par eau sont tellement multipliés, tellement faciles par la mer, les lacs, les canaux et les rivières, que toute autre voie est devenue presque inutile.

Tout le monde voyage en voiture ; il n'y a pas un habitant, à moins qu'il ne soit tout à fait misérable, qui ne possède un chariot et un cheval, et dans ma route d'Helsingborg à Stockholm (près de deux cents lieues), je n'ai rencontré que très peu d'hommes

voyageant à pied. Lorsqu'on arrive dans un village, si l'on se trouve obligé d'envoyer un commissionnaire à la plus petite distance, il attelle aussitôt son cheval à sa voiture ; jamais il ne part à pied.

Les chariots dont se servent les paysans suédois, soit pour les travaux agricoles, soit pour leurs voyages, ne ressemblent nullement à ces grossières charrettes qui circulent si lourdement sur nos routes ; ce sont des voitures légères, bien construites, propres et agréables à la vue. En Suède, l'on ne saurait se faire une idée bien exacte de nos voitures roulières.

Des relais de poste sont établis à quatre ou six lieues de distance sur toutes les routes. Il y a dans chaque relais un maître de poste (gestgifvare). Les chevaux sont fournis 1° par le maître de poste, qui doit en avoir un nombre fixé par les réglemens, nombre qui varie de deux à huit, selon que la route est plus ou moins fréquentée ; 2° par les laboureurs et propriétaires des environs (hollbonde) désignés à tour de rôle ; 3° par la réserve fournie par les paysans et cultivateurs les plus voisins du relais.

Les hollbonde doivent conduire chaque soir leurs chevaux au relais ; ils arrivent à six heures du soir pour stationner pendant vingt-quatre heures. Il y a ordinairement douze chevaux dans les principaux

relais ; lorsque ce nombre est épuisé, on a recours à la réserve, et ensuite aux chevaux du maître de poste.

Deux ou trois provinces de l'intérieur, à cause de leur situation hors des lignes de communication les plus fréquentées, ne sont point assujetties à ces dispositions ; les paysans n'y conduisent leurs chevaux aux relais que lorsqu'ils sont avertis du passage des voitures.

Dès qu'un voyageur se prépare à partir d'une ville, il se fait précéder quelques heures à l'avance par un *fœrbud* (*Jeurboud*), espèce de guide qui part en avant pour commander les chevaux sur toute la route, et indiquer l'heure à laquelle ils doivent se trouver aux relais ; il est muni de billets imprimés, qu'il vous fait signer avant son départ, après y avoir écrit vos noms et qualités et le nombre des chevaux nécessaires.

Dans chaque relais il y a un *hollkarl*, préposé ou commissionnaire, qui y réside pour commander le service des paysans. Le fœrbud, à son passage, lui remet le billet qui concerne sa station, afin qu'il donne immédiatement ses ordres.

Le paysan désigné pour conduire n'est obligé d'attendre le voyageur que pendant deux heures après celle qui est indiquée au billet ; passé ce délai, il peut retourner chez lui ; et comme les chevaux ont également été retirés, à cause du retard, sur toute la

ligne à parcourir, il en résulte que l'on est obligé de faire partir un nouveau fœrbud pour préparer d'autres relais ; le voyageur doit alors payer partout sur son passage double course, afin d'indemniser le paysan qui l'a inutilement attendu. Mais si ce dernier ne se trouvait pas à son poste à l'heure qui lui a été fixée par son billet, il doit à son tour dédommager le voyageur du préjudice que ce retard lui aurait occasioné, c'est à dire que le nouveau fœrbud et les nouveaux relais retombent entièrement à sa charge. Cependant il est rare que les Suédois se servent de ces *fœrbuds*, et ils n'en vont pas moins vite, surtout dans les provinces de Sudermanie, d'Ostrogothie et d'Upland. Les seigneurs, les personnes opulentes qui voyagent avec une suite nombreuse sont à peu près les seuls qui fassent préparer ainsi leurs relais. Les étrangers, par leur ignorance de la langue, sont obligés d'employer ce moyen ; mais j'ai vu depuis, par moi-même, qu'ils pourraient fort bien s'en dispenser.

Au surplus, cette manière de voyager est certainement très expéditive ; mais elle offre un grave inconvénient pour les personnes qui voyagent pour leur agrément : une fois l'itinéraire tracé, il faut le suivre ; un voyageur qui voudrait s'arrêter afin d'admirer un beau site, et qui s'oublierait un peu dans

cette contemplation, pourrait acheter un peu cher ce plaisir; il faut donc regarder et passer vite.

Il y a dans chaque relais un registre que le hollkarl ne manque jamais de vous présenter; vous devez y inscrire vos noms et qualités, et l'heure du départ : en cas de plaintes, il faut les mentionner. Des inspecteurs parcourent, à certaines époques de l'année, les divers relais dont ils ont la surveillance, et ils vérifient les registres, qu'ils envoient avec leur rapport au gouverneur de la province, qui ordonne les poursuites judiciaires contre les délinquans.

Les cultivateurs qui amènent leurs chevaux servent souvent eux-mêmes de postillons; il n'est pas rare de voir de riches paysans faire personnellement ce service.

Dans quelques provinces les chevaux sont amenés au relais de plus de dix lieues de distance. Le prix de la course est très modique; il n'est, pour chaque cheval, que de 16 skillings à la campagne, et 20 skillings aux relais qui partent des villes (70 et 87 cent. et demi), par mille, qui équivaut à près de trois lieues de France; l'on donne en outre volontairement au conducteur de 2 à 4 skillings. Il y a quelques années, le tarif n'accordait que 8 skillings par mille; le roi régnant a élevé, en 1818, le prix de la course au taux actuel de 16 skillings. Avant lui, le mille

(trois lieues) devait être franchi en trois quarts d'heure ou une heure au plus, ce qui occasionnait un grand préjudice à l'agriculture; maintenant il est accordé une heure et demie pour parcourir un mille, et les conducteurs ont en outre une place dans la voiture.

On avait formé le projet d'établir des relais de poste comme dans le reste de l'Europe; mais les débats qui ont eu lieu, à ce sujet, aux états-généraux, et en particulier dans l'ordre des paysans, ont suffisamment prouvé que la méthode établie n'était pas aussi onéreuse qu'on l'affirmait généralement, puisque les paysans en étaient satisfaits et s'y prêtaient même avec empressement; après cela il n'y avait plus rien à dire.

Les chevaux sont charmans, pleins de feu, petits, mais presque toujours remarquables par l'élégance de leurs formes : la race en est surtout sensiblement plus belle dans les provinces où sont établis les haras, réorganisés par le roi actuel.

Rien n'égale la célérité avec laquelle on voyage; les voitures filent comme l'éclair, les chevaux sont relayés en une minute : on arrive, on dételle, on attelle et l'on part, et pendant ces courts instans on n'oublie pas de verser le verre d'eau de vie au postillon; c'est un procédé délicat auquel il est ex-

trêmement sensible. Les chevaux partent au moindre signe, au grand trot ou au galop; les montagnes les plus escarpées ne les arrêtent pas; ils les franchissent en un instant, ce n'est qu'en approchant du sommet qu'on les met au pas; on les tient en main dans les premiers momens de la descente, mais bientôt on les lance au galop, et souvent sans enrayer, à moins que la pente ne soit presque perpendiculaire. J'avoue que, dans les commencemens, je n'étais pas absolument rassuré sur les suites de cette allure précipitée; mais je m'y habituai bientôt, et ce n'était pas sans plaisir que je voyais ces chevaux s'élancer avec impétuosité des hauteurs les plus escarpées. On conçoit que des animaux qui ont tant d'ardeur ont rarement besoin du fouet, aussi on ne les frappe presque jamais. La manière de les exciter diffère de la nôtre, le postillon frappe fortement ses lèvres l'une contre l'autre, comme un fumeur qui aspire sa pipe, et pour les arrêter on crie *prrr, prrr*; c'est, comme l'on voit, un dialecte à part.

La taille des chevaux suédois est ordinairement très peu élevée. Il en existe une race charmante et tout à fait lilliputienne : ces chevaux, nommés *œlenning*, de l'île d'Œland d'où ils viennent originairement, sont aussi remarquables par l'élégance de leurs formes que par l'exiguité de leur taille. Il y en a

qui n'ont pas plus de trois à quatre pieds de hauteur, mesurés sur le garrot; mais cette jolie race devient chaque jour plus rare. La robe de ces chevaux est ordinairement noire ou alezane; cependant j'en ai vu dans les écuries du prince royal un attelage entièrement blanc et d'une rare beauté.

Je remarquai sur mon passage les magnifiques travaux du canal de Gothie; ils ont le caractère imposant de grandeur des ouvrages des Romains.

A quelque distance de Linkœping, j'eus pour la première fois l'avantage d'être spectateur d'une orgie de paysans suédois; c'était, comme dirait madame de Sévigné, dans un petit chien de village où je fus obligé de m'arrêter quelque temps pour faire réparer une roue de ma voiture. Les chambres de l'auberge étaient envahies par une foule de paysans ivres, ou peu s'en fallait; les plus prudens restaient attablés avec leurs cruches de bière ou leurs verres d'eau de vie; les plus audacieux, debout ou à peu près, réunis par groupes, s'efforçaient de maintenir leur équilibre et leur raison, et l'on voyait tout le soin qu'ils prenaient pour se donner un air sérieux et posé, fort peu en harmonie avec leurs figures et leurs jambes avinées.

Leur tête est vacillante, et leur jambe avinée;
Ils trébuchent parfois et toujours sans danger :
Un Dieu les accompagne et doit les protéger.

Il y avait plus d'abandon dans ceux qui étaient restés à table. Pas de chants joyeux dans cette réunion, pas de cris, de tumulte, ni de ce charmant vacarme qui caractérise si bien nos fêtes de village et la pétulance de notre nation; c'était en un mot une ivresse grave, pleine de dignité, mais fort peu amusante pour un observateur désintéressé; aussi je les laissai continuer leur besogne, dont ils me parurent si profondément occupés, que je partis sans qu'ils m'eussent aperçu, quoique j'eusse deux ou trois fois traversé leur salle. Les Suédois sont maîtres passés dans l'art de vider les pots; mais le calme apparent avec lequel ils procèdent à cette importante affaire n'empêche pas que l'ivresse n'ait chez eux comme partout ailleurs des suites funestes, et la statistique criminelle de ce pays prouve que presque tous les délits sur les personnes sont le résultat de rixes de cabaret ou d'excès de boisson.

La Scanie est sans doute la province la plus riche et la plus fertile de la Suède; mais l'Ostrogothie que je traversai lui est bien supérieure par ses sites et son caractère pittoresque: c'est une suite continuelle de montagnes et de vallées, de collines et de plaines, de lacs, de jardins, de prairies, de bois, qui offrent à chaque pas de nouveaux et admirables aspects.

Les tableaux que j'esquisse dans ma course rapide

paraîtront peut-être un peu exagérés; mais je les crois fidèles, et ils ont été tracés sous l'influence des impressions du moment. La Suède porte tous les caractères d'une grandeur et d'une majesté qui lui sont propres; il y a de la poésie dans ses sites d'une ravissante variété; il faudrait être insensible aux charmes de la nature pour ne pas être séduit par les beautés sans cesse nouvelles qui s'offrent à chaque pas, et le talent de l'artiste serait impuissant pour peindre avec fidélité les teintes tour à tour douces et sauvages, agrestes et sublimes de cette contrée. Cependant, lorsque, des hauteurs d'une imagination exaltée par des beautés réelles, on descend au positif des choses, il peut y avoir quelques mécomptes, et je ne puis me rappeler sans peine l'observation pleine de malice d'un voyageur italien que je rencontrai depuis à Copenhague, et qui avait parcouru la Suède; il crut calmer mon enthousiasme en me répondant avec un sang-froid désolant : « C'est assurément un fort beau pays, mais il n'y a que de l'herbe. » Ce voyageur, plus ignorant encore que malin, ne soupçonnait sans doute guère alors les progrès de l'agriculture en Suède et ses exportations de blés.

Nous arrivâmes de bonne heure à Norkœping, où mes malles furent scrupuleusement visitées par la

douane. Cette ville, quoique peu compacte, est très grande eu égard à sa population qui ne s'élève qu'à dix ou douze mille habitans. La Motala, en la traversant pour aller se jeter dans la Baltique à deux milles plus loin, y forme de belles cascades qui contribuent à lui donner l'aspect le plus singulier; plusieurs jolis ponts en bois sont jetés sur la Motala; il en est un surtout d'où l'on aperçoit un moulin placé à la pointe d'une île où le fleuve, interrompu par une double chaîne de rochers, franchit cette barrière avec fracas, et offre dans sa chute une superbe nappe d'eau. Je pense que ce sujet n'aura point échappé aux peintres suédois.

Les villes de la Suède ont rarement des monumens durables; il ne faut point s'attendre à y rencontrer ces chefs-d'œuvre des arts qui décorent souvent nos grandes villes; les maisons, d'une construction légère et ordinairement en bois, ont partout le même aspect, un peu monotone, mais d'une charmante recherche d'élégance et de propreté.

Norkœping doit ses embellissemens à de fréquens incendies; celui de 1822, qui consuma plus de six cents maisons, a contribué à en faire une ville régulière et agréable; de jolies maisons en pierre ont été substituées aux anciennes baraques de bois; c'est maintenant une des plus jolies villes de la Suède.

J'étais logé dans une belle auberge, dont les fenêtres donnaient sur une vaste place carrée, décorée d'édifices élégans, du plus bel effet.

Cette ville était autrefois une place très forte, avec une citadelle qui s'élevait sur un rocher dans une île de la Motala. Les Danois, sous Eric XIV, en 1567, s'emparèrent de cette ville et la réduisirent en cendres. En 1719, elle fut de nouveau brûlée par les Russes, qui avaient opéré un débarquement sur les côtes voisines; l'incendie fut si complet qu'il ne resta pas une seule maison debout.

Les états de Suède ont plusieurs fois été tenus dans cette ville : la reine Marguerite les y réunit en 1404; mais la diète qui y fut convoquée, en 1604, par Charles, duc de Sudermanie, fils de Gustave-Vasa, est une époque importante dans l'histoire de Suède. Ce prince, qui depuis quatre ans gouvernait le royaume, sous le titre modeste d'administrateur, y fut proclamé roi, sous le nom de Charles IX à l'exclusion de son neveu Sigismond, roi de Pologne et de Suède, qui fut déclaré déchu du trône. Cette diète régla tout ce qui était relatif aux droits de la couronne.

La diète, que Gustave IV rassembla dans cette ville en 1800, est également remarquable. L'irritation et l'esprit d'opposition qui s'emparèrent de la ma-

jorité des membres de cette assemblée furent comme le présage des calamités qui devaient accompagner le règne de ce prince. Les habitans de Stockholm manifestèrent un mécontentement d'autant plus vif de voir convoquer la diète hors de leurs murs, qu'elle devait assister au couronnement du roi, prérogative revendiquée par cette ville et par Upsal. Les délibérations qui eurent pour objet l'état des finances furent des plus orageuses, et elles amenèrent une scission violente dans le corps de la noblesse. Le roi ouvrit des conférences avec les principaux chefs de l'opposition, pour calmer cette exaspération; il ne put y parvenir, et cette disposition des esprits se perpétua sourdement ou à découvert pendant toute la durée de ce malheureux règne.

Quoique Norkœping soit la première ville manufacturière du royaume, l'on se tromperait beaucoup si l'on s'attendait à y trouver l'agitation, la vie active, le mouvement qui animent nos grandes places de fabrique; les rues y sont presque aussi calmes, aussi désertes que dans les autres villes de Suède; seulement, à certaines heures, lorsque les ouvriers sortent de leurs ateliers, elles deviennent dans le voisinage des fabriques un peu plus animées. Il ne faut pas compter d'y rencontrer de ces grands et vastes établissemens qui ailleurs occupent des

centaines et des milliers d'ouvriers; la fabrication est généralement faite par des hommes qui ont des métiers chez eux et qui travaillent ordinairement pour le compte des manufacturiers. Le nombre des fabriques ne dépasse pas huit ou dix; les plus considérables n'occupent pas plus de trente à quarante individus, et toute l'industrie manufacturière de cette ville se compose de deux cent cinquante familles de fabricans, et de deux cent trente familles d'ouvriers. Il y a aussi à Norkœping un établissement très considérable pour la fonte du fer, et une forge du laiton.

Un bateau à vapeur est établi entre cette ville et Stockholm; il devait partir le lendemain : je me décidai à prendre cette voie, et j'arrêtai mon passage.

CHAPITRE VI.

Départ de Norkœping. — Bateau à vapeur. — Description du groupe d'îles devant l'entrée du port de Stockholm. — Vues pittoresques. — Arrivée à Stockholm.

Le bâtiment était encombré de passagers de toutes les conditions ; quant à moi, inconnu, isolé au milieu de cette nombreuse réunion dont j'ignorais la langue, j'étais assez embarrassé de ma personne ; à qui me serais-je adressé? j'étais d'ailleurs plus disposé, homme réservé et timide que je suis, à caresser paisiblement mes rêveries, qu'à dissiper dans de stériles causeries les courts loisirs de notre navigation, qui ne devait durer qu'un jour et une nuit. Je pris donc mon parti; retiré sur le pont, près du

timonier, tandis que le bâtiment voguait paisiblement au bruit monotone et cadencé de son mécanisme, je me livrais paisiblement à la contemplation des objets qui fuyaient rapidement devant moi.

Les passes qui précèdent l'entrée du port sont parsemées d'îles élevées ou resserrées entre des montagnes couronnées de forêts; l'on voit de distance en distance des maisons de campagne, d'où la vue domine sur la mer et sur les navires qui entrent dans le port.

Dès que nous eûmes atteint la haute mer, nous serrâmes continuellement de très près le rivage, dont nous suivions les sinuosités, souvent au milieu d'un dédale d'îles escarpées; toute la côte est bordée de montagnes qui, dans leurs intervalles, laissent apercevoir des vallées cultivées. Depuis le matin, je n'avais pas quitté le pont; il était deux heures; la cloche du dîner vint m'arracher à mes contemplations, et je dois, narrateur véridique, avouer franchement que je ne fus point fâché de ce signal; l'air vif de la mer commençait à donner une autre direction à mes idées, j'éprouvais de fortes distractions, et mon enthousiasme diminuait en proportion de l'accroissement de mon appétit.

Je descendis dans la salle : plusieurs personnes étaient déjà à table, j'y pris place au hasard. J'espé-

rais qu'elle serait servie en commun, ainsi que je l'avais vu pratiquer sur d'autres bâtimens à vapeur; j'étais dans l'erreur : l'on me présenta un mauvais morceau de papier sur lequel étaient écrits quelques mots; je vis parfaitement bien que c'était la carte, je n'avais qu'à choisir, mais le moyen d'y rien comprendre? et mon domestique, qui ordinairement se chargeait de ces détails, avait disparu dans la foule des passagers où il avait rencontré des connaissances. Heureusement ma bonne étoile voulut qu'un homme, rempli d'égards prévenans, se trouvât placé près de moi; il parlait français, et, voyant mon embarras, il daigna me servir d'interprète. La conversation s'établit bientôt entre nous et quelques convives, et leur société ne me laissa pas un moment regretter l'isolement sur lequel j'avais compté. Mon obligeant voisin était un homme très instruit, qui me parut surtout très familiarisé avec les plus hautes questions d'économie politique.

Vers le soir, nous arrivâmes devant cet immense archipel qui forme l'entrée du port de Stockholm; la mer y était parsemée d'une multitudes d'îles, dont on élève le nombre à plus de quatre mille; elles apparaissaient de toutes parts entassées, semées, dispersées autour de nous dans la plus étrange confu-

sion ; nous naviguions dans un labyrinthe qui me semblait inextricable.

Nous suivions un canal environné d'îles, les unes vertes et fleuries, les autres couvertes de bois épais ou dont la surface dépouillée n'offrait que le roc vif; tout à coup une chaîne de montagnes serrées nous entoura de toutes parts : je me crus transporté au milieu d'un lac paisible, tant les eaux claires et limpides de la Baltique ajoutaient à l'illusion. Une issue se présenta, à peine suffisait-elle pour donner passage au navire; nous pouvions presque toucher la terre des deux bords. Bientôt la passe s'élargit, et nous nous retrouvâmes au milieu de groupes d'îles bizarres et fantastiques ; tantôt une muraille de roches dentelées s'élève, et semble servir d'avancée à un antique château gothique dont vous croyez apercevoir les créneaux et les tourelles ; quelquefois une roche aiguë comme un obélisque de granit s'élève du sein des flots et s'élance dans les airs ; ou bien un malheureux îlot, triste, pelé jusqu'au vif, semble n'avoir été jeté là que pour servir d'asile aux oiseaux de mer qui viennent y faire leurs nids. A de rares intervalles, la vue se repose sur le gazon d'une île cultivée couverte de bouquets de bois, de prairies entremêlées de quelques fermes ou de quelques maisons de campagne,

que le caprice ou la nécessité a jetées dans cette solitude.

Tout est magique sur ces côtes bizarres; souvent les aspects de ces lieux extraordinaires se déploient avec une énergie sublime; là, le vaste escarpement d'une montagne dont une partie s'est écroulée laisse apercevoir comme un amphithéâtre où il ne manque que des gladiateurs et des spectateurs; plus loin, au milieu d'une multitude d'îles boisées, vous voyez apparaître une énorme montagne entièrement dépouillée de toute verdure, qui présente sa masse colossale dont le flanc, déchiré par un éboulement perpendiculaire, semble porter l'empreinte d'une profonde blessure; on dirait que le fantôme d'un des guerriers d'Odin a été placé dans ces lieux pour en défendre l'accès. Cette solitude s'agrandit et devient de plus en plus sublime; on se croit, en un mot, transporté loin de la civilisation, dans la contrée la plus sauvage, ou assister à un de ces spectacles magiques dont les rêves ont quelquefois étonné notre imagination.

On ne se douterait guère, en effet, au milieu de ce dédale d'îles, que l'on est dans le voisinage d'une grande et belle capitale; mais, à mesure que l'on s'en rapproche, on aperçoit, par intervalles, des maisons, des établissemens publics dispersés sur les

flancs et à la base des montagnes, ou sur la crête de roches grisâtres de granit; les bois et les rochers sont répandus partout avec profusion; les cultures sont rares, tout conserve un aspect âpre et sévère; l'art semble ici être impuissant pour seconder la nature, et elle seule, avec ses sauvages beautés, fait les honneurs et l'ornement de ces lieux.

Cette multitude d'îles, qui forme l'entrée du port de Stockholm, forme, pour cette capitale, un rempart naturel qu'aucune flotte n'aurait impunément la témérité de franchir. Les principales passes sont défendues par le fort de Vaxholm et par celui de Fredricsborg; le premier est situé dans une île en face du bourg de ce nom; le second en est à deux milles de distance.

Mon désir d'arriver augmentait à mesure que nous approchions de la ville, et mon impatience était sans bornes, lorsqu'au détour d'une pointe de terre mes regards furent tout à coup frappés de la magique apparition de Stockholm. Rien n'égale l'effet que produit la transition, presque subite, du silence profond des lieux déserts que je venais à peine de quitter, avec la pompe d'une cité splendide. Vue de l'entrée du port, l'aspect en est particulièrement admirable : des édifices élégans groupés ou dispersés autour de l'immense enceinte du port couvert

de navires, les uns flottant sur leurs ancres, les autres pressés le long des quais; de belles maisons, des rochers, des bois, des jardins, étaient jetés pêle-mêle au milieu de ce tableau, dominé par le château, dont la masse imposante couronnait cette scène admirable.

Nous entrâmes dans le port. J'allais me séparer de ce passager qui m'avait montré tant de bienveillance, je ne l'avais plus quitté pendant le reste de la traversée; mais j'ignorais entièrement qui il était. En prenant congé de lui, je lui demandai la permission d'aller lui présenter mes devoirs; j'appris alors seulement que j'avais eu l'avantage de faire la connaissance de M. Poppius, président du conseil de commerce (1), homme d'un mérite très remarquable : il me permit de venir le voir aussi souvent que je le voudrais, et je ne manquai pas de profiter de cette liberté pendant mon séjour à Stockholm.

En abordant au quai, notre bâtiment fut aussitôt envahi par un bruyant essaim d'hommes et de femmes, qui venaient nous offrir leurs services, les uns pour transporter nos bagages, les autres pour nous proposer des logemens; pressé de leurs sollicitations et n'ayant pas un mot à leur répondre, ils

(1) M. Poppius vient d'être nommé conseiller d'état, fonction très éminente en Suède.

venaient d'enlever mes malles et ma personne, lorsque mon domestique, qui allait bientôt terminer ses fonctions près de moi, mit fort heureusement un terme à ces importunités et à mon embarras; il fit charger mes effets, qui ne furent point visités par la douane, sans doute parce qu'ils l'avaient déjà été à Norkœping, et quelques momens après que je fus installé dans un logement modeste que je gardai provisoirement.

CHAPITRE VII.

—

Motifs de mon voyage en Suède. — Audience du roi. — Le roi. — La famille royale. — La reine. — Revues et manœuvres dans la plaine de Ladugordsgærdet. — Belles troupes. — Popularité du roi. — Le général Camps.

Je crois devoir maintenant expliquer en peu de mots les motifs qui me conduisirent en Suède. Né à Pau, compatriote du roi Charles-Jean, honoré dès ma première jeunesse de sa bienveillance, j'avais servi sous ses ordres, et des relations intimes avaient existé entre la plupart des membres de sa famille et mon père. Entraîné par ces souvenirs, je me persuadai qu'en me présentant à Sa Majesté, en lui rappelant ses anciennes bontés, je pourrais faire agréer

l'offre de mes services. On va voir quel fut le sort de ces espérances.

Dès le lendemain de mon arrivée à Stockholm, j'écrivis au roi pour solliciter une audience. Je me rendis aussitôt au château. Après avoir traversé la grande cour, j'arrivai au pied d'un magnifique escalier dont les marches de granit et les rampes de marbre poli étaient ornées de statues et de bas-reliefs; à chaque étage il y avait un factionnaire, deux étaient placés à l'entrée du vestibule. J'entrai sans la moindre difficulté; un huissier m'annonça, et un adjudant de Sa Majesté vint aussitôt prendre ma lettre; quelques minutes après, il m'avertit que le roi me recevrait dans une heure. Je pouvais à mon choix revenir ou attendre; ayant préféré rester, je fus introduit dans la salle des officiers de service, où je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais l'objet de quelque curiosité.

J'avoue que cette heure d'attente fut assez longue à s'écouler. Enfin, M. K....., chambellan, me conduisit dans une belle galerie qui précède le petit salon dans lequel Sa Majesté devait me recevoir, et dix minutes après j'étais en sa présence. Les officiers qui ont servi sous le général Bernadotte, ou le prince de Pontecorvo, doivent bien se rappeler les regards de feu, l'air imposant et terrible de cette tête d'aigle,

lorsque quelque orage était prêt à y éclater ; ce fut presque avec cette physionomie, ou du moins avec un air sévère et glacial tout aussi peu encourageant, que le roi me reçut, et cet accueil m'annonça clairement le naufrage de la frêle nacelle qui portait toutes mes espérances.

« Eh bien ! M. D..., me dit Sa Majesté, qui a pu vous déterminer à venir en Suède? qui vous amène dans ce pays? — Sire, j'ai été attiré en Suède par le souvenir des bontés dont Votre Majesté avait honoré ma jeunesse, et je m'étais flatté qu'elle daignerait me les continuer dans l'âge mûr. — Mais enfin qu'espérez-vous? — Sire, j'espérais pouvoir me rendre utile, et mon ambition était de consacrer le reste de ma vie au service de Votre Majesté. — Comment avez-vous pu imaginer que cela serait possible? vous êtes étranger, vous ne connaissez pas la langue du pays. Il fallait du moins écrire avant d'entreprendre ce voyage : vous auriez su à quoi vous en tenir. Enfin il est tout à fait inutile que vous songiez à être employé ici : vous n'êtes pas Suédois, et toutes les places, même celles qui touchent immédiatement à ma personne, doivent être réservées exclusivement aux nationaux.

« Je vois, Sire, que je dois renoncer à mes espérances ; il faut bien que j'en fasse le sacrifice ; il ne

me reste qu'à supplier Votre Majesté d'oublier une démarche que je regrette, puisqu'elle me paraît vous avoir été si peu agréable. »

La physionomie du roi s'était sensiblement adoucie; et lorsque j'eus achevé ces mots, elle reprit de suite cette expression de douceur et de bonté qui lui sied si bien, et il ne me parla plus qu'avec une extrême bienveillance. « C'est fort bien, me dit Sa Majesté; soyez cependant assuré que j'aurais été charmé de pouvoir agréer vos services; mais vous le voyez, c'est impossible.

» Et combien de temps comptez-vous rester ici? —Sire, pour peu que ma présence déplaise à Votre Majesté, je suis prêt à repartir sur-le-champ.—Non, non, il n'est pas question de cela; restez, mais ne vous méprenez pas sur ce que je vous ai dit : j'ai dû vous parler tout de suite avec franchise, afin que vous ne vous berciez point d'espérances chimériques. Je vous ai demandé si vous resteriez long-temps dans ce pays, parce que je regrette les dépenses dans lesquelles vous vous êtes laissé entraîner; et comme votre attente a été trompée, je désire vous indemniser des frais que votre voyage vous a occasionés. Quelle est la somme qui vous est nécessaire? — Sire, je n'ai pas oublié que, lorsque j'étais un jeune homme, j'eus plus d'une obligation de cette nature

à Votre Majesté; mais maintenant je la prie de me permettre de refuser respectueusement les offres qu'elle daigne me faire. »

Sa Majesté me parla alors de la France et de l'état des opinions politiques. Un grand débat allait se vider, les partis étaient en présence et prêts à en venir aux mains; l'Europe avait les yeux fixés sur nous avec anxiété. Je passerai rapidement sur les détails de cet entretien; seulement j'eus lieu d'éprouver quelque étonnement de l'extrême surprise que Sa Majesté me témoigna lorsque je lui dis qu'il existait en France un parti républicain. « Comment! me dit le roi, vous prétendez être républicains, et vous voulez jouir de toutes les délices d'une molle existence? — Sire, je sais que nos mœurs n'ont rien de républicain, et la masse de la nation ne partage nullement ces idées : elle veut une monarchie constitutionnelle. — Ah! à la bonne heure! La France, riche et puissante, ne peut point être constituée en république; c'est la plus folle de toutes les utopies. — Votre Majesté me permettra pourtant de lui faire observer que l'on peut fort bien être républicain sans être réduit au brouet noir des Spartiates; les États-Unis, dans les temps modernes, sont le pays le plus opulent de l'univers; Venise, Gênes, la Hollande, l'Angleterre, ont tenu tour à tour le sceptre du

commerce du monde, et dans les temps antiques Rome, Carthage, la Grèce et Tyr, étaient des républiques puissantes par leurs richesses.

» Ne jouons pas sur les mots, me dit le roi; croyez-vous donc que l'on serait très curieux en France de posséder des institutions comme celles de la république de Venise? L'Amérique du nord est un état nouveau, dans toute la ferveur d'un républicanisme naissant; mais lorsque la population et les richesses y auront pris tous leurs développemens, sa forme actuelle de gouvernement ne pourra plus lui convenir. Voyez ce qu'est devenu le républicanisme des Hollandais : Gênes et Venise n'étaient point des républiques comme on l'entend de nos jours, c'est à dire des gouvernemens fondés sur le principe démocratique; c'étaient des aristocraties des plus vigoureuses. Quant aux anciennes républiques, elles n'offrent à cet égard aucun point de comparaison. Qu'était, par exemple, Rome? un sénat de rois qui tenait le reste de l'univers sous un joug honteux; un peuple libre dont les deux tiers se composaient d'un vil ramas d'esclaves ou d'affranchis.

» La seule forme de gouvernement qui puisse convenir aux grandes sociétés modernes, la seule qui assure leur durée et leur conservation, la seule en harmonie avec l'état et le progrès des lumières et de

l'industrie humaine, c'est une monarchie constitutionnelle où la distinction des pouvoirs se trouve clairement établie; c'est là le gage le plus certain du bonheur des peuples et de la stabilité de leurs institutions. »

La Suède devint bientôt le sujet de la conversation; je fus frappé de surprise lorsque le roi développa, avec son expression énergique et rapide, tout ce qu'il comptait faire pour le pays qui lui avait confié ses destinées. Sa narration animée, familière et noble à la fois, annonçait un homme profondément pénétré des devoirs que lui imposait la couronne; jamais je n'entendis un langage aussi simple exprimer des pensées aussi élevées.

Le roi, en parlant, paraissait surtout s'attacher à éviter ces tournures de phrases inutiles et fastidieuses si communes à la cour; ses idées se portaient rapidement sur des faits d'un intérêt positif; il entra dans des détails statistiques qui annonçaient les connaissances les plus étendues de la situation de la Suède, et il exposa rapidement l'état de l'agriculture, de l'armée, des finances, du commerce, etc. « L'agriculture, me disait Sa Majesté, était à peu près dans l'enfance; je lui ai donné un grand essor. Avant moi, la Suède était obligée d'acheter une grande quantité de blés à l'étranger pour suppléer à l'insuf-

fisance de ses récoltes; maintenant elle en exporte chaque année plusieurs cargaisons; et les progrès soutenus de la culture, les défrichemens qui s'opèrent de toutes parts, annoncent que cette exportation s'accroîtra d'année en année. J'ai mis nos finances dans l'état le plus prospère; notre dette publique est presque nulle (1); l'impôt se perçoit presque sans frais; l'on notifie dans les églises l'époque où chacun doit payer sa taxe; le contribuable apporte lui-même son argent, et dans tous les pays de l'Europe c'est celui où le peuple paie le moins. C'est une nation essentiellement morale; il n'y en a point où les délits soient aussi rares, et l'on n'y connaît pas de gendarmes. Les canaux que j'ai fait terminer serviront à la fois aux progrès du commerce et à la défense du territoire; notre armée nationale de cent vingt mille hommes, avec son admirable organisation, est la moins onéreuse de toutes; et, quoique la Suède ne soit qu'une puissance du second ordre, je sais de quel poids elle serait dans la politique de l'Europe, si j'étais forcé de tirer l'épée pour défendre son honneur ou ses intérêts. »

Sa Majesté s'interrompant tout à coup et se tour-

(1) Sa Majesté, sans doute par un sentiment de délicatesse, ne me dit pas que sa fortune privée avait été consacrée à l'extinction de la dette nationale de la Suède.

nant vers moi : « Savez-vous si le peuple est content? Que pense-t-on de mon gouvernement? » Je m'empressai de lui faire connaître avec sincérité l'amour et la confiance que ses vertus et ses talens inspiraient aux Suédois; et, en effet, le langage unanime, dont j'avais partout recueilli l'expression, était toujours celui de l'affection et souvent celui de l'enthousiasme.

Mon audience se prolongea ainsi d'une manière bien plus agréable que ne me le promettait son début. Sa Majesté daigna s'exprimer sur mon compte en des termes trop flatteurs pour que je les répète ici, et elle porta la bonté jusqu'à daigner s'informer de ma famille et de ma position personnelle.

Le roi a maintenant soixante-neuf ans; il est né à Pau, le 26 janvier 1764. Les années n'ont presque point altéré cette constitution vigoureuse; une profusion de cheveux, encore d'un noir de jais, couvrent, sans le cacher, ce front élevé sur lequel les soucis du pouvoir ni la main du temps n'ont pu encore tracer un sillon : sa physionomie expressive s'anime en parlant, comme lorsqu'à trente-huit ans il me racontait quelques uns de ses exploits de l'armée d'Italie. Tous les muscles de cette tête énergique, où l'activité de la pensée et le génie des grandes choses se décèlent, sont alors en mouvement; ces yeux noirs,

vifs et pénétrans, qui l'animent, n'ont rien perdu de leur éclat : son corps n'a pris que fort peu d'embonpoint; sa taille est toujours noble et droite, mais naturellement moins élancée et moins svelte que dans sa jeunesse; c'est toujours la même recherche de propreté sur sa personne et la même élégance simple et sans affectation qui distinguait ses manières.

Il n'est point de souverain, sans en excepter le plus petit prince d'Allemagne, qu'il soit plus facile d'aborder, et il est beaucoup plus difficile d'obtenir une audience de beaucoup de fonctionnaires publics, en France, qu'il ne l'est en Suède d'être admis en présence du roi. Accessible à quiconque désire lui parler, les factionnaires que l'on rencontre aux portes du château et sur les degrés qui conduisent aux appartemens ne sont là que pour la représentation; et cette confiance, entre le souverain et ses sujets, a quelque chose de touchant et de remarquable chez un prince étranger, par sa naissance, à la nation qu'il a été appelé à gouverner. On voit que ce prince, né dans le peuple, a compris qu'il devait communiquer avec le peuple, et cette intimité de relations qui existe entre le souverain et le dernier de ses sujets, loin de nuire au respect qui doit entourer la majesté du trône, ne fait au contraire que l'ac-

croître. Cette facilité de communication avec le prince est une des choses dont les Suédois aiment à entretenir les étrangers.

Lorsque le roi sort pour aller à Rosendal, à Haga, ou à Drottningholm, il monte ordinairement, en été, dans une calèche découverte, précédée par un simple piqueur; quelques uns des principaux personnages de l'état ou des officiers de sa maison, qu'il désigne, prennent place auprès de lui, et l'on part sans suite et sans escorte. Si le roi n'entend point toujours autour de lui ces acclamations factices que l'on a soin de préparer d'avance sur le passage de quelques souverains, du moins il est assuré d'être accueilli par les signes les moins équivoques de l'affection et du respect : chacun s'empresse de se découvrir, et des figures épanouies annoncent assez la satisfaction publique. Sa Majesté ne manque jamais de répondre par un salut et quelquefois par un de ces sourires expressifs et bienveillans qui répandent tant de charme sur sa physionomie.

Le roi possède en effet, à un très haut degré, le grand art de gagner l'amour des peuples, et peut-être, au milieu des orages qui menacent l'Europe, son trône est-il un des plus solidement établis : il devient en effet de plus en plus évident que sa pru-

dence et sa popularité ajoutent chaque jour plus de stabilité à cette dynastie.

La santé du roi, quoique très robuste, a subi quelque altération dans les dernières années; je crois cependant qu'elle serait encore en état de soutenir les fatigues de la guerre si elle devenait indispensable. Quelques jours après mon arrivée à Stockholm, le roi devait passer une grande revue et faire manœuvrer les troupes réunies au camp d'exercices dans la plaine de Ladugordsgærdet. Dès huit heures du matin il était à cheval, et il y resta jusqu'à neuf heures du soir, sauf quelques momens qu'il passa à dîner au pavillon de Drottningberg, situé au milieu de la plaine sur une hauteur isolée, d'où la famille royale et une foule de curieux pouvaient jouir de l'ensemble des mouvemens des troupes. Une circonstance fort légère en elle-même me mit à portée de me convaincre de la dextérité, et en même temps de la bonté du prince. Un régiment de conscrits venait d'exécuter des feux de bataillon avec tant de malheur que sa maladresse avait excité les bruyans éclats de rire, les hourras, les applaudissemens dérisoires de la foule du peuple qui assistait aux manœuvres. Le roi, s'étant aperçu de cet accès de gaîté déplacée, s'empressa de s'approcher du régiment; il ordonna de recommencer les feux; mais ils furent seulement

un peu moins mal exécutés : aussitôt Sa Majesté témoigna une vive satisfaction, et s'empressa de crier plusieurs fois *Bra! mycke bra!* (bien! très bien!); il pressa la main du colonel, comme pour encourager les soldats, et les dédommager des sarcasmes qu'ils venaient d'essuyer. De nouveaux feux furent commandés et parfaitement exécutés. Cette fois, messieurs les rieurs n'eurent plus le mot à dire. Le roi ne parle pas suédois, mais il le comprend parfaitement.

L'emplacement où se passait cette revue est un des plus beaux que l'on puisse imaginer : c'est une vaste plaine d'une immense étendue, située aux portes de la ville, couverte d'une belle pelouse et semée de petits monticules où venaient se réfugier les nombreux spectateurs. Les troupes, au nombre de quinze à dix-huit mille hommes, étaient magnifiques; on distinguait particulièrement un régiment de dragons appartenant à l'armée *indelta* : sa belle composition en hommes et en chevaux, la précision de ses évolutions ne laissaient rien à désirer.

Je vis à cette revue le prince Oscar; je l'avais connu enfant. Ce jeune prince se distingue autant par ses avantages extérieurs que par son mérite et ses qualités personnelles; sa taille est noble et avan-

tageuse, ses manières élégantes, gracieuses et pleines de dignité. Il est très aimé des Suédois; ils en sont fiers : c'est notre enfant, disent-ils, c'est nous qui l'avons formé pour régner un jour sur la Suède. Et en effet, c'est un véritable Suédois; il parle leur langue, il a adopté entièrement leurs mœurs et tous leurs usages; sa table est servie à la suédoise, et l'on n'y parle que suédois, tandis que chez le roi on ne se sert que de notre langue. Le prince Oscar a reçu l'éducation la plus brillante sous la direction de M. Lemoine (1), ancien chef d'institution à Paris; les langues anciennes et modernes, l'histoire, la littérature de presque toutes les nations de l'Europe lui sont familières; il cultive avec succès les sciences, et avec prédilection les mathématiques et la chimie; il pratique les arts, il est peintre et surtout enthousiaste de la musique. Sa société habituelle est celle des savans et des gens de lettres; on le voit souvent monter le matin dans son droska pour aller passer des journées entières chez le célèbre chimiste Berzelius ou chez quelque autre savant. Ce prince a maintenant trente-quatre ans; il a heureusement franchi cet âge où les passions ont tant d'influence

(1) M. Lemoine s'occupe, depuis plusieurs années, d'une histoire de Suède dont les premiers volumes doivent, dit-on, paraître incessamment.

sur le reste de notre destinée; ses penchans, ses goûts simples et modestes lui ont attiré l'estime universelle, et tout semble faire présager qu'il consolidera une dynastie, la seule qui, sortie des orages de notre révolution, sera restée debout.

Le mariage du prince Oscar avec la fille d'Eugène Beauharnais, petite-fille du roi de Bavière, a cela de remarquable qu'il unit les enfans de deux hommes rivaux de gloire; c'est en effet un singulier caprice du sort qui place sur les degrés du trône de Suède le fils de Bernadotte et la fille du fils adoptif de Napoléon.

Le prince royal est grand-maître de l'artillerie, grand-amiral, chef de tous les corps de la maison militaire du roi et des forces militaires de la Scanie, chancelier des universités d'Upsal, de Lund et de Christiania. Le prince remplit très réellement et très exactement toutes ces fonctions; il assiste régulièrement au conseil des ministres, il suit assiduement les travaux du collége de la guerre et du collége administratif; et lorsque le roi l'envoie en Norwége, il en est vice-roi.

La princesse royale Joséphine-Eugénie n'a maintenant que vingt-cinq ans. Ornée de toutes les graces, douée des vertus les plus aimables, elle partage avec le prince Oscar l'affection des Suédois. Cinq en-

fans charmans, dont l'aîné, le duc de Scanie, est âgé de sept ans, sont les fruits de cette union. Lorsque la princesse royale se montre en public entourée de sa jeune et belle famille, le peuple s'empresse de lui prodiguer les témoignages les moins équivoques de son attachement.

La reine conserve presque la fraîcheur de la jeunesse; ses traits encore agréables expriment la bonté, qui est le trait dominant de son caractère. Elle vit assez retirée, et consacre son temps entre sa famille, un cercle de personnes choisies et des actes de bienfaisance dont la reconnaissance a décelé le mystère, et qui lui ont acquis l'estime universelle.

Toute cette famille semble s'être imposé pour règle invariable de conduite une circonspection et une prudence soutenues par les dehors les plus affables; elle s'attache sans cesse à mériter les suffrages de la nation, et elle est parvenue à les obtenir. J'ai vécu, pendant mon séjour en Suède, dans une assez grande intimité avec des personnes de toutes les conditions, dont la plupart ignoraient que je fusse connu du roi; elles n'avaient par conséquent aucun motif pour me déguiser leurs secrets sentimens, et je dois répéter ici qu'il ne m'est jamais arrivé d'entendre la moindre plainte, le moindre murmure.

Dans les audiences que Sa Majesté daigna m'accorder depuis, elle me montra les généreux sentimens qui l'animaient. « La seule chose qui puisse » encore m'attacher à la vie, me disait-elle, c'est » la conviction qu'elle est encore nécessaire au bon-» heur de la Suède; si le ciel m'accorde encore » quelques années, j'espère parvenir à y développer » tous les élémens de prospérité. » Nobles et belles paroles, dignes de Henri IV, prince qui, sous beaucoup de rapports, semble lui avoir servi de modèle, et avec lequel il a d'ailleurs d'autres points de ressemblance.

Bernadotte, en un mot, se montre digne sous tous les rapports de la haute position où la destinée l'a placé; il comprend toute l'étendue des devoirs qui lui sont imposés comme souverain, et le bonheur de sa patrie adoptive est l'objet constant de toutes ses pensées.

Ce prince a été mal jugé et mal compris en France, non par les hommes éclairés, mais par la masse vulgaire, encore toute imbue des préjugés et des souvenirs de 1814, qui le représentent comme un moderne Coriolan. Ces hommes ignorent complétement les faits et les circonstances pénibles dans lesquels le prince héréditaire de la couronne de Suède se trouvait alors placé; et tout en déplorant la part

qu'il fut réduit à prendre dans ces funestes événemens, personne n'ignore maintenant que la nécessité lui en fut impérieusement imposée par sa position entre des puissances menaçantes, et par une suite de violences et d'actes tyranniques de la part de l'empereur, violences q'une nation fière ne pouvait plus tolérer. Il en était le chef, et il devait venger ses injures. Mais lorsqu'il fut forcé de grossir cette croisade de rois et de peuples, il y mit une réserve dont l'histoire juste et impartiale lui tiendra compte; il ne consentit à prendre les armes qu'à la condition expresse que le sol de la patrie serait inviolablement respecté. Nous parlerons ailleurs de ces faits si importans, nous exposerons la conduite du prince dans ces graves circonstances, et nous espérons qu'il nous sera facile de réduire à leur juste valeur des préventions dont la raison fait chaque jour justice, et que le temps doit bientôt dissiper.

Le seul Français qui soit auprès du roi est le général Camps, l'un des premiers aides-de-camp de Sa Majesté. Je me présentai chez lui, et il m'accueillit avec toute la cordialité d'un compatriote. J'eus souvent l'occasion de le revoir depuis, et les témoignages de bonté et d'intérêt qu'il ne cessa de me prodiguer ne s'effaceront jamais de mon souvenir. Ce digne général est, je crois, chargé spécialement de

tous les détails intimes relatifs aux membres de la famille de Sa Majesté qui résident en France; c'est par son intermédiaire qu'elle répand sur eux ses bienfaits, mission honorable et parfaitement en harmonie avec l'élévation de son ame et la noblesse de son caractère.

CHAPITRE VIII.

—

Le château de Stockholm. — La ville. — Admirable situation. — Ses divisions. — Son origine. — Eaux du Mœlar et de la Baltique. — Maisons. — Rues. — Boutiques. — Pavé. — Quartiers divers. — Faubourgs. — Places. — Ponts. — Bateaux. — Pêche. — Édifices publics. — Promenades. — Environs de la ville. — Châteaux et résidences royales. — Rosendal. — Carlberg. — Drottningholm. — Ulrichsdal.

En arrivant à Stockholm, l'aspect imposant du château est ce qui frappe d'abord le voyageur ; c'est un édifice magnifique, mais il est le seul véritablement remarquable de la ville, ou du moins il les efface tous par ses proportions splendides. Le style de son architecture est grandiose ; l'édifice se compose d'un quadrilatère avec une cour intérieure, comme notre Louvre ; mais il est plus élevé, plus

vaste, et deux de ses ailes, en se prolongeant parallèlement, forment sur deux de ses faces, à l'ouest du côté de la mer, un jardin d'une fort médiocre étendue, et à l'est une entrée du genre le plus noble, qui offre l'aspect d'une véritable place d'armes : c'est là que sont établis les postes de la garde royale ; on y défile la parade, et quatre pièces de canon y sont placées en batterie : les approches de cette résidence royale annoncent d'abord qu'un roi élevé au milieu des camps règne sur une nation belliqueuse.

Ce palais est construit sur une hauteur, d'où sa masse domine la ville et le port ; il fut construit sous la direction du célèbre comte Tessin, surintendant général des bâtimens. L'édifice auquel il fut substitué avait été détruit dans un incendie sous le règne de Charles XI, et au moment où le corps de ce souverain, qui venait de décéder, était encore sur le catafalque ; on fut même obligé de le descendre par une des croisées des appartemens. Alors et en attendant la reconstruction du palais, la cour alla habiter l'ancien château nommé *Kungshus*, qui fut également incendié au commencement de notre siècle, sous le règne de Gustave IV.

Le roi actuel vient de faire remettre le château entièrement à neuf, et d'y ajouter, du côté du nord, une belle terrasse qui vient d'être terminée ; il

règne dans l'intérieur des appartemens un luxe, une recherche, une élégance peu communs; les frises, les bas-reliefs, les peintures, le marbre, le granit, le porphyre, les statues, y sont prodigués.

La situation de Stockholm est admirable. C'est avec Édimbourg, Constantinople, Lisbonne et Gênes, une des villes les plus pittoresques de l'Europe; rien n'égale l'aspect singulier de cette ville, où l'on voit se déployer à la fois la pompe des arts et la grace énergique et sauvage de la nature; c'est un mélange de palais, d'édifices, de rochers, de verdure, d'eaux transparentes, d'arbres, de bosquets, de jardins, de forêts, de navires, de barques, dont l'ensemble offre le coup-d'œil le plus enchanteur.

Ce que l'on nomme la ville proprement dite, Staden, n'est qu'une île d'une très médiocre étendue, et qui ne contient pas la vingtième partie de sa surface; elle forme seule l'ancienne Stockholm, dont on assigne la fondation à Birger-Jarl, vers le 12e siècle; ce fut dans l'origine une forteresse construite à l'entrée du Mœlar, pour protéger les approches d'Upsal, alors capitale du royaume. La circonférence de cette île n'est que d'environ trois mille mètres, et celle de la ville entière avec ses faubourgs peût être évaluée à vingt-deux mille mètres ou cinq lieues de poste. Quelques îles, plus petites

que celle qui forme l'ancienne cité, se groupent autour d'elle et en dépendent; ce sont les îles de l'Amirauté, de Kungsholn, des Chevaliers, de Saint-Blaise, d'Helge-And, de Castelholm, et le petit îlot de Strœmsborg, qui ne contient qu'une seule maison.

Les bouches du Mœlar, en se réunissant à la Baltique, autour de l'ancienne ville, la séparent des faubourgs ou des grands quartiers, à peu près comme la Seine à Paris sépare l'île de la Cité du reste de la ville; ces deux quartiers, infiniment plus étendus que la ville elle-même, sont désignés sous le nom de faubourg du Nord et faubourg du Sud; le premier appartient à la province d'Upland, et le second à celle de Sudermanie; mais cette division n'est que géographique, Stockholm et le territoire qui l'entoure formant une division administrative qui a son gouverneur.

Les eaux pénètrent dans la ville par des bras qui s'étendent dans toutes les directions; ce ne sont point des canaux creusés de main d'homme, mais des bras de mer ou du Mœlar : toutes ces eaux sont, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, extrêmement limpides, et l'on voit dans beaucoup d'endroits croître, sur le sable ou sur la vase qui en couvre le fond, de longues herbes qui souvent s'élè-

vent jusqu'à la surface des flots pour y faire briller leurs tiges fleuries.

Stockholm est une ville ouverte, elle n'a pas de murs d'enceinte; il y a seulement des barrières aux entrées pour la perception des droits de douane. Les rues sont parfaitement alignées et coupées à angle droit; les maisons, blanches, bien construites, ont ordinairement deux ou trois étages d'élévation. Depuis l'incendie de 1756, il a été défendu de construire en bois, de sorte que maintenant presque toute la ville est rebâtie en pierres.

Les maisons de Stockholm, comme celles de la plupart des villes de la Suède, ont même dans leur simplicité une sorte d'élégance, et elles offrent l'aspect le plus agréable; presque toutes sont peintes extérieurement de couleurs vives et gaies, mais le plus souvent en blanc; leurs façades sont ornées de belles croisées régulièrement percées et garnies de grands carreaux; ces fenêtres contribuent à la beauté du coup-d'œil des rues, parce qu'elles sont placées au niveau des murs, où elles remplacent nos volets et nos persiennes, que l'on ne voit nulle part: dans l'intérieur des appartemens, il y a un second rang de croisées destiné à les préserver des rigueurs de l'hiver. La plupart des maisons, qui appartiennent à des propriétaires aisés, ont, au lieu de rideaux

derrière les croisées, de ces stores peints dont l'usage commence à s'introduire chez nous, et qui forment une décoration charmante pour les appartemens; ces stores, en toile peinte et gommée, représentent divers sujets, selon le goût des particuliers qui peuvent les commander dans la fabrique d'après les dessins qu'ils fournissent ou les indications qu'ils donnent : les rideaux de l'un des salons du général Camps représentent des vues du château de Henri IV, à Pau.

Les maisons sont construites d'après de bons principes d'architecture; la distribution des appartemens annonce un goût parfait; les salons, les cabinets, les dégagemens et les diverses pièces sont ménagés avec beaucoup d'art et d'une manière aussi commode qu'agréable; les ameublemens sont très propres et de bon goût.

Les boutiques n'ont point de devanture; on ne voit nulle part ces élégans étalages qui sont l'ornement de nos belles rues; la rigueur du climat ne permet point d'adopter cet usage : des boutiques ouvertes comme les nôtres ne seraient point tenables l'hiver; ce sont des appartemens ordinaires, au rez-de-chaussée, avec des fenêtres et une porte sur la rue.

Le pavé n'est point le côté brillant de cette capi-

tale, il est formé de cailloux ronds que les rivages de la mer fournissent en abondance; les rues sont néanmoins fort propres, bien entretenues et parfaitement éclairées, mais l'usage du gaz pour l'éclairage n'est pas encore établi.

Il y a peu de mouvement dans la ville, surtout pendant l'été, époque où presque toutes les hautes classes, à l'exception de celles qui occupent des emplois, se retirent à la campagne, les rues sont alors peu animées; celles qui sont situées à l'extrémité des faubourgs sont particulièrement très peu fréquentées et souvent désertes.

C'est dans la ville proprement dite, dans les quartiers qui avoisinent le port, et surtout vers le beau quai où est la douane, nommé quai des Navires, *Skeps Bro*, que se trouve concentrée toute l'activité du commerce : les barriques de goudron, de potasse, les fers, les planches, les bois, sont entassés sur la grève, d'où l'on jouit de la vue de tout le port. L'île de l'Amirauté, *Skeps Holm*, est située en face; elle renferme des chantiers, des casernes, de vastes hangars parfaitement construits pour y mettre à couvert la flottille de chaloupes canonnières; une allée d'arbres touffus traverse toute l'île et contribue à l'embellir.

L'île de la Citadelle, *Castel Holm*, communique

par un petit pont à celle de l'Amirauté; sa masse entière est formée d'un énorme rocher de granit[1]; l'un des côtés est très escarpé et domine l'entrée du port, le terrain, ou pour mieux dire le roc, descend en pente douce vers le rivage de l'île, qui est couverte de mousses, de gazons, d'arbres, de rochers, au milieu desquels serpentent des allées, des sentiers bien entretenus, garnis de bancs entourés de bosquets. Ce coin solitaire était souvent le but de mes promenades, je me plaisais à venir m'asseoir sur la cime de ce rocher, d'où ma vue planait sur l'enceinte du port, la ville et la foule de maisons de campagne qui couvrent les flancs des montagnes ou couronnent leur sommet; une sorte d'attrait invincible y ramenait souvent mes pas : de ce coin isolé je contemplais avec délices les objets charmans qui m'environnaient; je voyais à mes pieds voguer à pleines voiles les navires qui arrivaient ou qui partaient, et une multitude de petites barques dans lesquelles les habitans de la ville viennent se livrer au plaisir de la pêche. C'est un spectacle curieux de contempler ces canots, la plupart élégans, peints de couleurs agréables, montés par un seul homme qui, debout dans sa nacelle, agite alternativement ses deux bras armés d'une courte ligne à laquelle est suspendu l'hameçon; cet exercice, car on peut

bien lui donner ce nom, quoique fatigant, paraît avoir beaucoup d'attraits pour les habitans; cette pêche est, d'ailleurs, abondante et parfaitement libre.

Le sol, sur lequel la ville et les faubourgs de Stockholm sont bâtis, est inégal, montueux et quelquefois escarpé ; l'on rencontre, dans leur enceinte, des rochers, des buttes, et jusqu'à des étangs. Le quartier le plus beau est, selon moi, la place *Slottsbacken*, bordée, d'un côté, par le château, et de l'autre, par un rang de belles maisons ; elle descend en amphithéâtre et en s'élargissant jusque vers le quai où s'élève la belle statue de bronze de Gustave III; le haut de la place est décoré par un obélisque en granit érigé, par les états de Suède, à la mémoire de ce souverain, et par la cathédrale, *Stor-kyrkan*, édifice d'un fort bel effet. L'ensemble de cette place et des édifices qui l'entourent et la disposition du terrain incliné sur lequel elle s'élève offrent une perspective tout à fait théâtrale.

La place de Gustave-Adolphe, *Gustave-Adolphs torg*, et la rue de la Reine, *Drottning-Gatan*, sont ensuite les plus beaux quartiers de la ville. Le palais de la princesse Sophie-Albertine, le Théâtre et d'autres élégans édifices entourent cette place qui est décorée de la statue de Gustave-Adolphe; elle communique avec le château par le beau

pont du Nord, bâti en granit et bordé de larges trottoirs. Ce pont, pendant les soirées d'été, est le rendez-vous des oisifs de la capitale qui viennent y recueillir les nouvelles et les cancans du jour.

Les beaux quais du port ont été tous construits en granit par le roi Charles-Jean ; ce prince a aussi créé, sur l'emplacement de l'ancien jardin royal, la magnifique place de Charles XIII, qu'il a décorée de la statue en bronze de ce souverain, son père adoptif.

Les autres belles rues de Stockholm sont celles de Regerings-Gatan, de Horn et des Goths ; toutes les autres sont d'ailleurs bien bâties, et l'on n'en voit aucune qui ressemble à ces détestables cloaques bordés de misérables échoppes, dont se composent un si grand nombre de rues de notre capitale boueuse qui s'enorgueillit d'être le centre des arts et de la civilisation.

Le faubourg du Nord est le plus grand et le mieux construit ; celui du Sud est presque entièrement entouré d'eaux ; il ne communique avec la campagne que par deux langues de terre très étroites, à Danvik et à la porte de Scanie nommée *Horns Tull.*

La multitude des bras de la Baltique qui pénètrent et entourent la ville exige, pour les communications, un grand nombre de ponts ; tous, excepté celui du Nord, sont en bois, et plusieurs ont une

longueur extrême : celui qui réunit le quartier de *Kongs-Holm* au faubourg du Nord est le plus long; mais il en est un, hors de l'enceinte de la ville et dans son voisinage, dont la longueur est excessive, c'est celui de Lidingœ, construit sur un bras de mer nommé *Lilla-Værtan;* il ne faut pas moins d'un quart d'heure de marche pour le traverser.

Quelque nombreux que soient les ponts à Stockholm, ils ne suffisent pas à la circulation sur plusieurs points où elle est très active, et en particulier entre le quai des Navires et l'île de l'Amirauté. On y a établi de nombreux bateaux ; ceux qui sont destinés à former des communications permanentes dans l'intérieur de la ville appartiennent à une corporation désignée sous le titre de *Roderkor* (batelières) ; quant aux embarcations, non moins nombreuses, qui font le service des environs de la capitale, elles sont la propriété de divers entrepreneurs également privilégiés. Ce sont ordinairement de jeunes et robustes dalécarliennes qui conduisent ces barques.

Les seuls édifices dignes de quelque attention, après le château, sont le palais de la princesse Sophie-Albertine, qui, depuis sa mort, est devenu la propriété du prince héréditaire ; le Théâtre, le Palais des Nobles sur la place des Chevaliers, la Douane, l'Hôtel-de-Ville, l'Hôtel des Monnaies. Il s'en faut

de beaucoup que ces édifices, à l'exception du Théâtre qui est d'une fort belle architecture, se distinguent comme monumens des arts; il y a même beaucoup de maisons appartenant à de simples particuliers qui les surpassent en magnificence.

On compte à Stockholm 12 à 14 églises; aucune d'elles n'est construite dans un grand style d'architecture; mais toutes sont extrêmement remarquables par l'élégante simplicité de leur construction et la propreté de leurs décorations intérieures. On voit dans l'église d'Adolphe-Frédéric le monument élevé à Descartes; celle des Chevaliers, dans l'île de ce nom, est remarquable par sa belle architecture gothique et par son aiguille, elle renferme la plupart des tombeaux des rois et des princes de la famille royale depuis Gustave-Vasa; c'est le Saint-Denis de la Suède. On y voit les tombeaux de Magnus Ladulas, de Charles VIII, de Gustave-Adolphe, de Charles X, de Charles XI, de Charles XII, d'Adolphe-Frédéric, de Charles XIII, de la reine Louise Ulrique, sœur du grand Frédéric, de la princesse Sophie-Albertine et du prince Christian d'Augustembourg.

Le cercueil du grand Gustave-Adolphe fut ouvert le 6 novembre 1832, à l'occasion de la solennité ordonnée par le roi pour célébrer l'anniversaire

bis-séculaire de la mort de ce héros. Le corps fut trouvé dans un état étonnant de conservation, et les traits du visage étaient parfaitement reconnaissables. L'intérieur de l'église des Chevaliers est tapissé d'une partie de nombreux trophées de la guerre de trente ans.

La ville renferme dans son enceinte deux promenades publiques qui m'ont toujours paru peu fréquentées; elles sont dans le quartier du Nord : l'une, située près du Théâtre, n'est autre chose qu'une belle et vaste place carrée (place Charles XIII), garnie d'un double rang d'allées latérales; l'autre, nommée *Humle-Gorden*, est un jardin charmant, assez étendu, planté de beaux arbres, de bosquets avec des allées et des ombrages délicieux; on avait le projet d'y établir un Tivoli d'été; mais le goût des habitans a paru peu favorable à cette entreprise qui a été abandonnée.

C'est vers Rosendal et la presqu'île de Djurgorden où se trouve situé le parc de Stockholm que se dirigent ordinairement les promeneurs. Ce lieu est ce qu'on peut en ce genre imaginer de plus attrayant; c'est un véritable jardin anglais dont la nature a fait tous les frais, il est plus étendu que le bois de Boulogne à Paris, ou le Prater à Vienne. Les accidens du terrain et la variété de sa riche végétation

produisent des effets de paysage charmans; des allées, des sentiers y serpentent à travers les bois, les prairies, les montagnes et les rochers; le sol, tantôt uni, tantôt montueux, offre à chaque pas de nouvelles expositions. La nature, si prodigue pour Stockholm de beautés pittoresques, semble les avoir multipliées à ses portes pour embellir cette délicieuse promenade : elle est contiguë à la ville, baignée à l'est par un golfe de la Baltique, au sud par la grande entrée du port du côté du Mœlar; des centaines de navires sous voile animent ce brillant tableau. Des troupeaux de cerfs, de daims et de chevreuils parcourent librement les parties boisées et les prairies. Les habitans riches de Stockholm possèdent dans l'intérieur du parc de nombreuses maisons de campagne. Des sources d'eaux minérales ont un établissement au fond d'un golfe du port qui pénètre dans le parc. Près de là s'élève le joli château de Rosendal bâti par le roi actuel; des masses d'arbres, des bosquets charmans, des bouquets de rosiers et de lilas l'environnent et semblent vouloir dérober à la vue cet édifice simple, mais élégant : aucune clôture ne l'entoure, aucune sentinelle ne le garde. La beauté de ce lieu y attire la foule, et il n'y a point d'exemple d'un dégât commis seulement dans les plates-bandes en fleurs qui bordent toutes

les avenues. Le roi affectionne particulièrement cette délicieuse retraite, il y dîne habituellement presque tous les jours pendant la durée de la belle saison. L'intérieur des appartemens est admirable par l'élégance exquise des ameublemens; ils font honneur au goût de Sa Majesté qui, m'a-t-on dit, a présidé elle-même à leur choix et à leur distribution. Le roi fait travailler sans relâche à l'embellissement du parc. Le grand gouverneur de Stockholm est autorisé à adresser à l'intendant chargé de ces travaux tous les ouvriers sans emploi dans la capitale; tous ceux qui se présentent, quel que soit leur nombre, sont payés par le roi au prix ordinaire des journées. C'est devant Rosendal qu'est placée la fameuse coupe de porphyre rose de la carrière d'Elfdal en Dalécarlie; elle est d'une seule pièce, et son diamètre est de onze pieds.

Il n'est pas étonnant que les promenades publiques soient peu fréquentées à Stockholm; la plupart des habitans, dès qu'ils jouissent de quelque aisance, s'empressent aussitôt d'acquérir, dans les environs, une propriété analogue à leur fortune où ils ne manquent pas d'aller passer le dimanche pendant la durée de la belle saison, souvent même ils vont y coucher tous les soirs, les bateaux qui partent à chaque instant offrant la plus grande

facilité pour se transporter partout à très peu de frais.

La contrée qui entoure la ville est éminemment pittoresque; elle offre tour à tour les aspects les plus champêtres et les plus sauvages; le sol y est partout entrecoupé de montagnes, de plaines, de vallons, de terres parfaitement cultivées et de landes stériles, de sombres forêts de sapins et de prairies fleuries, de maisons de campagne où brille le luxe des arts et de cabanes rustiques, de roches pelées ou couvertes de mousse, de lacs paisibles et d'eaux jaillissantes : tout cela est jeté sur cette scène, tantôt solitaire, tantôt animée avec un désordre et une confusion qui en fait le charme.

Le domaine de la couronne possède ou jouit de plusieurs beaux châteaux dont quelques uns des plus considérables sont situés autour de Stockholm : peu de jours après mon arrivée, je m'empressai d'aller les visiter.

Je commençai par Haga. En sortant de la longue et belle rue de la Reine, on arrive à la porte du Nord, d'où une route agréable vous conduit en quelques minutes à la grille du parc. Il est dessiné dans le goût moderne le plus gracieux; le *Brunswicken* le baigne dans toute son étendue, et les accidens du sol y sont si heureusement disposés qu'il a été facile

d'en faire un séjour délicieux. Des allées tortueuses serpentent entre les rives du lac et une chaîne de collines rocailleuses; tantôt le chemin est coupé par un ravin que l'on franchit sur un pont élégant, tantôt un sentier bordé de rosiers vous conduit vers un monument, tantôt il se fraie un passage entre des ronces sauvages qui cachent un hameau champêtre. Ce parc a quelque ressemblance avec celui du Raincy; mais les eaux vives y sont incomparablement plus abondantes, et la végétation plus vigoureuse. Le château n'était d'abord qu'un simple pavillon bâti par Gustave III: il a été augmenté depuis, et les bâtimens élevés au bord du lac, quoique fort simples et d'une médiocre étendue, ne sont pas dépourvus d'élégance. Les écuries du château, placées au milieu du parc, imitent une tente immense, et le genre de cette construction semble indiquer qu'elle appartient au règne de Gustave III.

Carlberg fut long-temps une résidence royale; c'est, depuis quarante ans, une école militaire. Le château est construit sur les bords d'un affluent du lac Mœlar, à demi-lieue de la ville. Le gouvernement y entretient deux cents élèves; quatre pièces de canon, destinées aux exercices, sont placées en batterie sur la façade du château qui borde le rivage. Les jardins sont tracés d'après l'ancien style : ce

sont des allées bien alignées, des arbres bien taillés, des statues; tout cela est vieux, triste, mais cependant parfaitement entretenu. Tout à Carlberg rappelle le siècle de Christine; ce fut le séjour de prédilection de cette reine. C'est sans doute sous l'ombrage de ces allées qu'elle trouvait tant de charmes à l'entretien des Saumaise, des Huet, des Bourdelot et des autres savans que le comte Lagardie, calviniste français réfugié à cette cour où il joua un si grand rôle, avait attirés en Suède avec Descartes que l'on doit distinguer dans cette nomenclature.

Drottningholm (île de la Reine), c'est le Versailles de la Suède. Bâti par Hedvige-Éléonore, veuve de Charles X, il fut commencé en 1661. Le château de Drottningholm est la plus magnifique résidence royale de la Suède : il est construit d'un style noble, mais dans des proportions qui sont fort loin de pouvoir être comparées à celles de Versailles. Drottningholm ressemble à Versailles à peu près comme Gustave III ressemble à Louis XIV, en petit. Les appartemens renferment une précieuse collection de tableaux des premiers maîtres, et une riche bibliothèque. Les jardins sont en très grande partie dessinés dans le goût moderne; ils sont remarquables par la vigueur extrême de la végétation, et les arbres

épais qui offrent des ombrages impénétrables aux rayons du soleil. On a soin de conduire les étrangers au quartier de Canton ; c'est un hameau composé d'un pavillon et de plusieurs petites maisons toutes construites dans le goût chinois. L'île de Lofœ sur laquelle ce château est bâti est partout riante, fertile, et le village qui est à ses portes en décore véritablement les approches par le charme de sa situation.

Le château d'Ulricsdal s'élève aux bords d'un petit lac qui communique avec la Baltique. C'est un bel édifice qui vient d'être consacré à l'établissement des invalides. On voit dans l'arsenal le chapeau dont Charles XII était couvert lorsqu'il fut tué dans la tranchée de Fredricshall, et l'épée sur laquelle il porta la main en se sentant frappé; elle est d'une extrême longueur et montée en cuivre sans aucun ornement. On y montre aussi la chemise sanglante du grand Gustave-Adolphe lorsqu'il fut tué dans les champs de Lutzen.

La couronne possède plusieurs autres domaines que je n'ai point visités. Le château de Rosersberg passe pour l'un des plus beaux de la Suède; celui de Strœmsholm est remarquable par le charme de sa situation; Svartsjœ par ses magnifiques jardins et par le séjour qu'y faisait la reine Louise-Ulrique,

illustrée par la constante protection qu'elle accorda aux arts et aux sciences; et enfin Gripsholm, si célèbre par les souvenirs historiques qui se rattachent à ce château où les Eric XIV, les Gustave IV furent renfermés après avoir été précipités du trône.

CHAPITRE IX.

Le lac Mœlar. — Sigtuna. — Upsal. — Le vieux Upsal. — Odin et mythologie scandinave.—Le château. — La cathédrale. — La bibliothèque. — L'Edda et ancienne littérature scandinave. — Le jardin botanique et Linné. — L'université, professeurs, régime, instruction, nombre d'étudians. — Rigsmal, Saga.

Je partis de Stockholm par le bateau à vapeur pour aller à Upsal, d'où je me proposais de faire quelques excursions dans les contrées voisines de l'Upland et de la Dalécarlie, et de visiter les mines fameuses de Falun et de Danemora. Je trouvai à bord une nombreuse société, et parmi les passagers je fis une connaissance plus particulière de M. R......, gérant d'une usine considérable, homme très versé dans tout ce qui a rapport à l'exploitation des mines, que j'avais déjà eu occasion de voir à Stockholm.

Les bords du lac Mœlar sont admirables, et ils offrent des sites qui égalent en magnificence tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Les campagnes qui bordent ces rives se ressentent évidemment du voisinage de la capitale : les villages y sont plus nombreux, les laboureurs passent pour y être généralement riches ou aisés; leurs maisons sont beaucoup mieux construites qu'ailleurs : leurs champs et leurs enclos plus soignés annoncent un accroissement notable de prospérité; les îles innombrables dont le lac est parsemé sont aussi presque toutes parfaitement cultivées; on voit quelquefois les maisons de leurs paisibles habitans s'avancer jusqu'au bord du rivage, entourées d'arbres touffus et de jardins cultivés avec le plus grand soin : tout, en un mot, dans cette contrée, respire l'aisance et le bonheur, fruits de l'ordre et du travail.

Le pays conserve les mêmes traits, le même caractère de grandeur sauvage, qui distinguent presque toute la Suède; mais aux approches d'Upsal, les montagnes s'éloignent, la campagne prend une teinte plus uniforme, et une belle et fertile plaine se déroule bientôt sous vos yeux : c'est la plaine d'Upland, renommée par sa fécondité et par les développemens de son agriculture qui passe pour avoir acquis de grands perfectionnemens; et cependant

les habitans de ce canton n'ont pas la réputation d'être les plus laborieux de la Suède.

Sur la rive droite du lac, j'aperçus les ruines de l'antique Sigtuna. La ville d'Odin a disparu; un misérable village de quatre cents habitans végète autour de ces ruines qui sont cependant encore les plus pittoresques et les mieux conservées de toute la Suède. Sigtuna conserve encore le titre et le droit de cité. C'est dans le voisinage de cette ville qu'est situé le château de Rosersberg, embelli par les soins du roi régnant, qui en a fait un des séjours les plus délicieux de la Suède; c'est dans ce château que l'on voit un groupe de marbre extrêmement remarquable qui représente Junon et Hercule; c'est l'ouvrage du célèbre sculpteur suédois Bystrœm, résidant actuellement à Rome. J'étais alors au centre de la contrée qui servit de berceau à la monarchie suédoise. Les terres que je voyais autour de moi avaient appartenu au royaume d'Upsal dont les souverains réunirent successivement à leurs domaines les autres parties de la Suède.

Ce fut sur les bords du Mœlar que je crus apercevoir les ruines de ces antiques châteaux qui font un effet si admirable dans un paysage; de vieux donjons, des tours, des tourelles me semblaient apparaître à travers les bouquets de sapins, de chênes, dont les

branches épaisses semblaient vouloir protéger leurs débris contre les atteintes du temps. Mais les voyageurs sont exposés à bien des mécomptes, et probablement à quelques mystifications. Lorsque je me livrais à ces contemplations, la terre était encore revêtue des légères vapeurs du matin qui prêtaient aux objets qui m'entouraient les formes les plus bizarres et les plus fantastiques; dans la sincérité de mon enthousiasme, je cherchais à le faire partager à mes indifférens et flegmatiques compagnons que j'aurais volontiers battus. L'illusion, car c'en était une, fut complète; j'étais pourtant bien loin des sables de l'Afrique pour subir la fascination de cette espèce de mirage; j'aurais juré avoir bien vu les objets qui excitaient mon admiration, et ce fut lorsqu'elle fut parvenue à son apogée que mes bons Suédois daignèrent m'informer avec un très grand sang-froid que ces tours, ces donjons, ces châteaux dont j'embellissais cette contrée n'existaient que dans mon imagination; je n'avais vu en un mot que les débris de quelque pauvre et vénérable église de campagne.

Lorsque les vapeurs du matin se furent entièrement dissipées, un paysage admirable se déroula à ma vue. Je remarquai dans la campagne un plus grand nombre de maisons de campagne; elles me

parurent plus vastes et beaucoup mieux bâties que toutes celles que j'avais rencontrées sur ma route : presque toutes les églises, ici comme dans le reste de la Suède, s'élevaient dans des situations isolées, loin des villages, sur des mamelons ombragés de beaux arbres dont la hauteur et l'épais feuillage annonçaient l'antiquité. La maison et l'enclos du presbytère ne sont presque jamais contigus à l'église ; on les voit à quelque distance et ordinairement dans d'heureuses positions.

Nous aperçûmes enfin Upsal. L'aspect de cette Athènes de la Suède n'a rien de bien imposant ; mais tout annonce un séjour agréable ; la contrée qui l'entoure est riche, féconde, et elle abonde en sites magnifiques.

Il était difficile de choisir une position plus avantageuse pour l'établissement d'une capitale ; le lac Mœlar, dont les sinuosités pénètrent fort avant dans les terres, peut d'un côté, par ses affluens et les lacs, ouvrir une communication facile et étendue avec l'intérieur du pays, et de l'autre il se réunit à la Baltique.

Upsal est bâti à deux lieues du Mœlar et à l'entrée de la plaine d'Upland, la plus belle et la plus vaste du centre de la Suède ; la ville est traversée par la petite rivière de Fyrison (Furison), dont les eaux

pures, après avoir parcouru la plaine, vont se jeter dans le lac à trois quarts de mille de distance : cette rivière, navigable dans presque toute l'étendue de son cours, a donné son nom à la plaine, célèbre dans l'histoire de Suède, même du temps d'Odin, sous le nom de Fyrisvald.

Les rues d'Upsal sont tracées sur un plan régulier ; les maisons, en bois ou en briques, peintes extérieurement, ont presque toutes des cours et des jardins, ce qui donne à l'enceinte de cette ville une plus grande étendue que ne le comporte sa population, qui n'excède pas quatre mille cinq cents habitans, sans y comprendre les étudians. L'ancienneté d'Upsal remonte à l'origine de la monarchie dont elle devint la capitale après Sigtuna, jusqu'à l'époque où les avantages de la position maritime de Stockholm et les grands accroissemens de cette ville déterminèrent les souverains à y transférer le siége du gouvernement.

La ville actuelle n'occupe pas l'emplacement de l'antique capitale, c'est dans la plaine, à une lieue de distance, que l'on en voit les vestiges connus sous le nom de Gamla Upsala, le vieux Upsal ; c'est là qu'existait ce temple célèbre du paganisme élevé par Yngwe-Frey fils et successeur d'Odin, il n'en reste plus que les fondemens, et la main du temps

effacera bientôt jusqu'à la trace de ces ruines. On rencontre dans l'enceinte de cette ancienne ville plusieurs tumulus, et ils sont aussi dispersés en grand nombre dans la plaine qui l'environne : ces monumens sauvages, d'une grandeur passée, recèlent les ossemens des héros scandinaves. La gloire devait immortaliser leurs noms, mais la poussière des siècles les a recouverts d'un voile impénétrable.

Les souvenirs mythologiques répandent le plus vif intérêt sur toute cette contrée; Sigtuna, Upsal, les rives du lac Mœlar furent le théâtre des événemens qui donnèrent naissance à la monarchie suédoise et à cette théogonie qui nous présente le spectacle pompeux et attrayant de cet olympe scandinave peuplé de dieux barbares, mais imposans et terribles comme les météores qu'ils habitent. Les récits de l'Edda nous ont révélé ce monde mystérieux où les faits de l'histoire se mêlent aux fictions allégoriques et aux dogmes religieux : mélange bizarre d'exploits héroïques et d'ignobles superstitions, d'erreurs grossières et de pensées sublimes, de tableaux gracieux et séduisans à côté d'images sévères et effrayantes.

Odin, le chef suprême de cette cosmogonie, paraît être un de ces héros que l'histoire a empruntés aux fictions de la mythologie; son existence problémati-

que est cependant présentée comme une réalité par plusieurs historiens du nord qui le placent au rang des grands conquérans et des législateurs des nations; mais leurs assertions ne sont guère appuyées que sur d'antiques légendes et des traditions populaires qui peut-être ont confondu et réuni sur la tête d'un même personnage les actions de plusieurs hommes célèbres : comment comprendre en effet qu'un peuple demi-sauvage, chez lequel la langue écrite était presque inconnue, reléguée dans des runes (1) informes, dont l'histoire ne consistait que dans des chants traditionnels, pût conserver une mémoire fidèle des grands événemens et des grandes actions?

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, voici ce que l'on rapporte de ce conquérant.

Odin était un des chefs de ces Gètes si renommés par la rudesse de leurs mœurs grossières, dont Ovide, qui passa plusieurs années d'exil parmi eux, nous a laissé des peintures si animées et si peu flatteuses. C'est cependant parmi ce peuple que naquirent Anacharsis et quelques autres philosophes célèbres de

(1) Les runes étaient des caractères tracés sur de minces planches de bois; cette espèce d'écriture fut introduite sous Odin; mais l'usage en était fort rare et presque secret : de là vient que l'on considérait ces caractères comme magiques.

l'antiquité. Odin est un surnom, le véritable nom de ce chef était Sigge; on le désigna sous le premier de ces noms à cause de ses grandes actions : Odin est en effet un nom arabe qui signifie divin, en slave Odiw indique un être d'une nature supérieure, et en russe Odin veut dire un ou le premier.

Les Gètes ou les Goths (1), car il paraît que c'est le même peuple, habitaient vers les rivages de la mer Noire et l'embouchure du Danube. Quelques siècles avant notre ère, lors de la grande irruption du genre humain qui, s'avançant de l'orient, se précipita sur l'Europe, Odin à la tête de ses Goths entreprit une grande migration, et tourna ses pas vers le nord; il envahit la Gardarique (Russie septentrionale), la Sarmatie, la Saxe ou Germanie du nord, d'où il pénétra dans la Scandinavie, laissant sur son passage ses institutions, ses lois, bâtissant des villes, et distribuant des couronnes à ses nombreux enfans dont on a soin de nous transmettre les noms.

Cette direction de l'invasion des Goths paraîtra bien extraordinaire, si l'on considère qu'en quittant les bords de la mer Noire, c'est à dire un des pays

(1) Jordanès et d'autres écrivains donnent aux Goths le nom de Gètes, et il paraît que les Romains désignaient ces peuples indistinctement par ces deux noms. Pline et Strabon les indiquent d'une manière très vague; ils les nomment Gutons, Goutons et Gètes.

les plus fertiles de l'univers, ils vont vers le nord s'ensevelir dans les steppes, les marais et les forêts de la Gardarique, au lieu de marcher vers les riantes et fécondes contrées du midi, but constant et uniforme de toutes les irruptions des hordes asiatiques et septentrionales.

Il paraît plus probable qu'Odin, chef de quelque tribu barbare de la Germanie, refoulé par d'autres tribus aussi barbares vers les côtes de la Baltique, se sera ouvert un passage en Danemark où, avant de pénétrer en Suède, il forma son premier établissement dans l'île de Funen (la Fionie) dont la capitale Odensée porte encore son nom. Après avoir occupé successivement l'île de Séland et celle de Gothland, il vint enfin s'établir sur les bords du lac Mœlar, où il fonda la ville de Sigtuna (Siggetuna, la ville de Sigge) dont il fit le siége de sa monarchie.

Odin avait un extérieur imposant, un génie vaste et ferme, une éloquence persuasive; enfin il possédait toutes les grandes qualités, toutes les perfections physiques et morales que l'on attribue aux héros: mais à ces moyens naturels ou acquis il en réunissait quelques autres dont il était redevable à son adresse, et ces moyens lui assuraient un empire absolu sur des esprits simples et grossiers. On ra-

conte que deux corbeaux apprivoisés lui servaient de messagers dans les relations qu'il prétendait avoir avec le ciel ; avant et pendant le combat on les voyait voltiger autour de sa tête, et il ne manquait pas d'apprendre à ses guerriers que les dieux lui faisaient annoncer la victoire. Une tête embaumée qu'il avait dans ses bagages le suivait dans toutes ses expéditions ; elle lui présageait l'avenir, et lui dévoilait, disait-il, les pensées les plus secrètes. Lorsqu'il donnait des ordres à un chef pour quelque expédition, il lui imposait les mains sur la tête, et le déclarait invincible et immortel : c'est ainsi qu'il créa un fanatisme guerrier, une obéissance aveugle qui assurèrent le succès de presque toutes ses entreprises et persuadèrent qu'il maîtrisait la victoire.

Le récit de ses conquêtes se propagea rapidement et établit sa renommée. Roi et pontife, le prestige de ses intelligences avec des divinités redoutables et mystérieuses subjugua l'opinion d'un peuple également ignorant de ses devoirs et de ses destinées ; il s'habitua à considérer Odin, même pendant sa vie, comme une puissance surnaturelle qui pouvait à son gré disposer de la vie et de la mort, des richesses et des misères, de la guerre et de la paix, arrêter les fléaux et commander aux élémens.

Odin mourut à Sigtuna, sa capitale. Il ordonna

qu'après sa mort son corps fût taillad́é avec la pointe du glaive, afin de se donner un aspect plus terrible et d'inspirer l'effroi et le respect même après le trépas. Il se voua les ames des hommes intrépides qui, en mourant les armes à la main, pour la gloire et pour la patrie, devaient aller le rejoindre dans des régions inconnues où un bonheur éternel les attendait. Après sa mort, Odin fut révéré comme un dieu tutélaire et en même temps comme le symbole imposant de la nation scandinave.

Toute cette antique mythologie recouverte d'un voile sombre nous retrace les mêmes allégories, les mêmes idées répandues chez la plupart des autres peuples.

On y retrouve d'abord une Genèse. Ask et Embla sont les pères du genre humain; ils donnent naissance à deux races distinctes; l'une méchante et désobéissant aux dieux descend de Ymer, l'autre soumise et vertueuse provient de Bore. Le sang du géant Ymer inonde la terre et occasione un déluge; Berg-Elmer, leur Noé ou Deucalion, se sauve dans un canot avec sa famille; l'âge d'or ou de l'innocence commence sous Balder le Bon: les hommes, d'après l'ordre des dieux, sont exempts de tous les maux; mais Loke, le principe du mal, vient détruire cette félicité; un arbre unique de son espèce

existait dans le monde, de son bois il fait une flèche avec laquelle il tue Balder; Thor va le chercher aux enfers et le ramène sur la terre. Ce Balder, principe du bien, est peut-être une allusion aux mines de la Suède. Thor, ce nouvel Orphée, est aussi le Vulcain de cette mythologie; il dirige l'éclair et la foudre. Ces allégories semblent annoncer des idées physiques fort extraordinaires pour ces temps d'ignorance.

La plupart des divinités doivent leur origine à des apothéoses; Odin, Thor et Freyer avaient régné sur la Suède. Odin est le dieu suprême, le Jupiter scandinave, le maître de la foudre et le dieu de la guerre. Freyer dirige le soleil et la pluie; il répand l'abondance et la disette. Njord ou Neptune règne sur la mer et dans les airs; il tient dans sa main le calme et les tempêtes. Brage ou Apollon est le père de l'éloquence et de la poésie. Freya est la déesse de la paix et de l'abondance; Skyma le dieu des forêts; Starkoter ou Hercule le dieu de la force. Heimdaler ou Mercure est le messager des dieux, chargé aussi de la garde du pont qui conduit au paradis, etc., etc.

Comme dans la mythologie grecque, il existe des divinités d'un ordre inférieur : le soleil, la lumière, la victoire, la terreur, la terre nourricière, ont leurs autels. Tout s'anime, tout s'embellit dans ces ingé-

nieuses fictions; la moindre fontaine a sa naïade; les arbres ont leur hamadryade; la plus pauvre cabane a aussi son lare protecteur.

Le dogme de l'immortalité de l'ame était reconnu: une seconde vie était la récompense ou la punition des bons et des méchans. Les guerriers tombant sur le champ de bataille voyaient l'espérance agiter son flambeau sur leurs têtes et leur montrer le Valhall; là Odin leur préparait une nouvelle existence embellie par les exercices et les chants guerriers, et des festins continuels où les Valkiriar, vierges ou houris de ce paradis, leur versaient à grands flots la bière et l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis.

Les lâches, les meurtriers, ceux qui avaient semé le trouble dans les familles étaient précipités dans le Hel (l'enfer) où régnait Loke, le Pluton de ce sombre asile; la misère pâle et livide devenait leur compagne, la faim venait s'asseoir à leur table; ils n'avaient que des larmes pour éteindre une soif brûlante; leurs serviteurs étaient la lenteur et la désobéissance; leurs pas n'étaient que des chutes, et leur sommeil un affreux cauchemar.

Une apocalypse termine ce tableau. Les derniers âges du genre humain seraient livrés aux vices et aux crimes les plus énormes, et le monde devait finir par le feu: alors arrivait le jugement dernier:

le Valhall et le Hel devaient être anéantis, les justes transportés au Gimle, séjour des dieux, et les méchans précipités dans le Narstrand pour y subir des tourmens éternels.

Odin avait construit le premier temple ou Blod-Hus (1) à Sigtuna; mais celui que son fils Yngwe-Frey éleva à Upsal acquit une plus grande célébrité. Odin introduisit en Suède les sacrifices sanglans; c'étaient ordinairement des bœufs et des chevaux, mais dans les grandes circonstances on immola aussi des victimes humaines.

Il y avait dans l'année trois grandes fêtes des sacrifices :

La première, nommée Jul, avait lieu à la fin de l'année et au commencement de l'hiver, pour remercier les dieux d'une récolte favorable; on y sacrifiait un taureau ou des bœufs. On désignait aussi cet holocauste sous le nom de Sonnablod, sacrifice au soleil. Le superflu des vivres et des boissons était ensuite consommé, et l'on se livrait dans ces occasions aux plus imprudentes prodigalités. Cette fête est maintenant celle de Noël, qui se célèbre en Suède avec beaucoup de zèle; à cette époque de l'année, la nappe est toujours mise chez le moindre paysan,

(1) Blod-Hus. C'est un ancien mot scandinave, qui signifiait *expiation*.

et ces festins se prolongent et se renouvellent, souvent pendant tout un mois.

La seconde fête avait lieu au mois de février, à Upsal ; elle était célébrée en l'honneur de la déesse Disa, la Cérès du nord ; on y sacrifiait un taureau et le julgalt, porc de Jul, parce que l'on croyait que cet animal, en creusant la terre pour y chercher sa nourriture, avait donné aux hommes la première idée de l'agriculture. A la même époque, on tenait à Upsal une diète connue sous le nom de Dissating ou Disting. Maintenant, au commencement du mois de février, on ouvre à Upsal une grande foire, très remarquable parce que son origine remonte à ces fêtes annuelles du paganisme, et elle est encore aujourd'hui connue sous le nom de Distingen : cette foire est particulièrement fréquentée par les habitans du nord de la Suède, qui y conduisent des bestiaux et y portent beaucoup de toiles, de lin, du beurre, des ustensiles, et une immense quantité de gibier, surtout des gélinottes et des coqs de bruyère.

La troisième et dernière fête avait lieu au commencement du printemps, en l'honneur d'Odin ou du dieu de la guerre, pour lui demander la victoire; on y sacrifiait ordinairement des chevaux. Cette fête existe encore : au mois de mai, dans les campagnes

comme dans les villes, l'on allume partout de grands feux de joie, autour desquels les habitans se rassemblent, et l'on fête le retour de la belle saison par des festins et d'abondantes libations.

Les Suédois du paganisme étaient renommés par leurs sentimens religieux, comme ils le sont aujourd'hui comme zélés luthériens ; cependant l'ardeur du prosélytisme ne les tourmenta jamais. Lorsque le christianisme fut prêché parmi eux, ils ne s'opposèrent point à son établissement, et c'est peut-être à cet esprit de tolérance qu'il dut la lenteur de ses progrès dans ce pays.

Je consacrai les jours suivans à visiter Upsal. Les monumens de cette ville n'ont rien de remarquable, mais elle renferme des établissemens dignes du plus haut intérêt.

Si l'antique Upsal fut la métropole du paganisme, la nouvelle ville a continué d'être la métropole de l'église luthérienne en Suède. La cathédrale est le plus beau et le plus ancien monument religieux du royaume ; elle fut bâtie au 13e siècle par un architecte français, qui prit pour modèle l'église de Notre-Dame de Paris : je n'ai vu entre les deux édifices d'autres rapports que dans le plan et l'ordonnance générale de l'architecture. La cathédrale d'Upsal est sans doute construite dans un goût noble et pur ;

mais il s'en faut de beaucoup qu'elle approche des proportions colossales de son modèle; elle est dans le genre gothique, et son intérieur est aussi remarquable par la hardiesse et l'élégance de ses voûtes et des cintres soutenus par des colonnes cannelées que par la noble simplicité des ornemens de l'autel. Le mausolée de Gustave-Vasa, en marbre blanc et entouré de pyramides à chacun de ses angles, est d'un très bel effet. Les souverains, même depuis qu'ils résident à Stockholm, sont quelquefois couronnés dans cette cathédrale; c'est là que Charles XII, au moment d'être couronné par l'archevêque, arracha la couronne de ses mains, et la plaça lui-même sur sa tête. « La multitude, dit Voltaire, à qui tout air » de grandeur impose toujours, applaudit à l'action » du roi; ceux-mêmes qui avaient le plus gémi sous » le despotisme du père se laissèrent entraîner à » louer dans le fils cette fierté qui était le gage de » leur servitude. »

On montre dans la sacristie un bloc de bois grossièrement sculpté, et imitant une tête d'homme; l'on prétend que c'est un débris de la statue de Thor. On me fit voir aussi une caisse d'argent qui renferme les ossemens du roi saint Éric, martyr.

Le château d'Upsal fut incendié en 1792, mais il a été réparé et sert de demeure au gouverneur de la

province. Il est construit sur une élévation d'où il domine la ville et les environs. Près du château, l'on voit les restes d'une antique forteresse, dont les débris couvrent le sol.

Le jardin botanique offre un double intérêt, à cause des richesses naturelles qu'il renferme, et parce que c'est une création de Linné; ce jardin, peu étendu, est entretenu avec le plus grand soin; les plantes qui ne peuvent point supporter la rigueur du climat y sont conservées dans des serres magnifiques, où l'on entretient le degré de chaleur convenable. Il existe en Suède un goût général pour les sciences naturelles, et surtout pour la botanique. Toutes les maisons riches, et même celles qui ne jouissent que d'une simple aisance, ont des jardins et des serres où l'on cultive les plantes et les fleurs les plus rares. Ce penchant pour l'horticulture, dans un pays où la nature est si peu prodigue de ses dons, doit produire des résultats avantageux; car tous ces essais, même les plus frivoles, peuvent être utiles à l'agriculture.

L'université d'Upsal a acquis une grande renommée dans toute l'Europe; c'est en effet la plus célèbre de tout le nord. Elle doit son origine à Sture l'Ancien, régent ou administrateur du royaume, qui la fonda en 1478; Gustave-Vasa, qui y reçut son

éducation, lui accorda des priviléges et des encouragemens de toute espèce; et Gustave-Adolphe la reconstitua et la dota de tous les biens patrimoniaux de la famille de Vasa : c'est surtout depuis cette époque qu'elle a jeté un si grand éclat dans le monde savant.

Un chancelier est à la tête de l'université; le prince royal est maintenant revêtu de cette éminente fonction, dont l'étendue de ses connaissances le rend parfaitement digne. La nomination du chancelier est faite par le roi. L'archevêque d'Upsal est de droit vice-chancelier.

L'enseignement se partage entre vingt-quatre professeurs, dont

Cinq pour la faculté de théologie;

Deux pour la jurisprudence; l'un pour la jurisprudence civile et commerciale, et l'autre pour le droit romain et national;

Cinq pour la médecine, dont trois pour la médecine théorique et pratique, un pour l'anatomie chirurgicale et un pour la botanique démonstrative;

Quatorze professeurs de la faculté de philosophie, savoir :

Eloquence, histoire, littérature, mathématiques, économie politique, chimie, physique, botanique,

logique, métaphysique, langue grecque et langues orientales.

Les honoraires des professeurs, quoique peu considérables en apparence, sont cependant fort avantageux; leurs traitemens fixes ne dépassent guère 3,000 francs; mais ils donnent des leçons particulières à la plupart de leurs élèves, et les rétributions qu'ils en reçoivent contribuent à leur assurer une existence très honorable. Le professeur d'économie politique Olof Kolmodin est le seul qui jouisse du logement gratuit; cette faveur lui est accordée à cause d'un legs institué par Skytte, sénateur et chancelier de l'université, que l'on suppose avoir été frère naturel de Gustave-Adolphe; il donna à l'université une maison pour être affectée à cette destination. Lorsque les professeurs ont exercé leurs fonctions pendant un certain nombre d'années, ils sont admis à jouir d'une pension de retraite qui, après trente ans d'exercice, est égale à leur traitement intégral.

Le nombre des élèves va sans cesse en s'accroissant : sous Gustave-Adolphe, leur nombre n'était que de cent cinquante, en 1780 de trois cents, en 1800 de cinq cents; maintenant il s'élève à huit ou neuf cents. Les étudians vivent séparément chez les habitans, où ils se mettent en pension, ou bien ils

prennent leurs repas à des espèces de tables d'hôte; le soir, ils se rassemblent dans des clubs composés généralement des étudians de la même province. C'est dans l'une de ces réunions que prit naissance, à l'époque de mon passage, le projet de la formation d'un journal spécial de littérature et des sciences qui devait être rédigé par des professeurs et des élèves. Cette idée, qui ne pouvait manquer d'offrir des gages de succès, a été réalisée depuis par la publication de *La Suède*; feuille très remarquable par le talent de sa rédaction.

La police des élèves appartient exclusivement à l'université, d'après ses antiques priviléges. Les professeurs réunis forment, dans l'occasion, une cour de justice, qui est alternativement présidée par chacun d'eux. Elle se divise en deux sections : d'instance et d'appel. Toutes les contestations qui s'élèvent entre les étudians et tous les petits délits qu'ils peuvent commettre sont du ressort de ce tribunal, qui prend le titre de consistoire.

La bibliothèque est placée dans un local convenable, et tenue avec le plus grand ordre et un soin extrême. Elle est en tout temps très fréquentée par les élèves; en hiver, elle est chauffée; mais on prend de grandes précautions contre les incendies. Elle renferme plus de soixante mille volumes et un

grand nombre de manuscrits, parmi lesquels il en est qui jouissent d'une grande renommée.

Le plus célèbre de tous est le *Codex argenteus*, ainsi nommé à cause de sa reliûre en argent massif. Il est soigneusement enveloppé dans les replis d'une étoffe de serge, et renfermé, je crois, dans un étui. C'est un volume in-4° de médiocre grandeur; les feuillets qui le composent sont de vélin ou de parchemin, et peints en lilas ou violet, dont la couleur commence à perdre son éclat. Les caractères sont en argent et les majuscules en or. Cet ouvrage est exécuté avec une délicatesse étonnante; mais la régularité, la proportion des caractères est partout si exactement uniforme, que plusieurs personnes ont pensé que cet ouvrage avait été exécuté par quelque procédé sténographique dont la trace se serait perdue, et je partage entièrement cette opinion. Le manuscrit ou le livre est rongé en plusieurs endroits, et il y a des pages où l'argent a percé et pénétré le parchemin. Le texte de ce volume contient les évangiles qu'Ulphilas, évêque des Goths, fit traduire au quatrième siècle en langue mésogothique, dialecte germain ou teuton. C'est par conséquent le plus ancien monument qui nous reste de cet idiome. La bibliothèque d'Upsal est redevable de ce précieux ouvrage à un homme qui

était Français d'origine. Le comte Magnus de Lagardie, aïeul du comte actuel, l'acheta de la succession de Vossius, bibliothécaire de la reine Christine, qui, après l'abdication de cette princesse, l'avait enlevé et emporté dans la Hollande sa patrie. Le comte de Lagardie le racheta pour six mille francs, et en fit don à l'université d'Upsal, qui lui est également redevable du manuscrit le plus complet qui existe de l'Edda ; il le fit acheter en Islande.

Il y a deux Edda : le premier fut composé au dixième siècle, l'autre vers le commencement du dix-huitième. Ils contiennent principalement d'anciens poëmes dont les idées gigantesques, souvent empruntées aux beautés de la nature, ont un caractère imposant de grandeur. Toute la mythologie scandinave se déroule dans ces ouvrages, qui étincellent de beautés.

Indépendamment de ces deux ouvrages, l'on connaît les *Nibelung*, poëmes du dix-huitième siècle, dont les héros appartiennent au christianisme, et les *Sagas*, compositions ordinairement mêlées de vers et de prose, et consacrées à retracer quelque épisode historique ou de simples détails de mœurs et de la vie privée.

La plupart des Sagas, et ils sont en grand nombre à la bibliothèque d'Upsal, datent des dixième, on-

zième et douzième siècles. On les doit aux Scaldes, poëtes scandinaves qui furent, pour cette contrée, ce que les troubadours étaient pour la France et le midi de l'Europe. Les chants de ces bardes du nord sont peut-être les premières étincelles de goût qui aient jailli du sein de la Barbarie. Quoique la Scandinavie soit le théâtre de ces traditions et celui où les Scaldes exercèrent long-temps leurs talens, il paraît que, lors de l'établissement du christianisme, vers le neuvième siècle, ces muses proscrites furent obligées d'aller chercher un asile en Islande.

Une colonie de Norwégiens, peut-être expatriés pour de semblables causes d'intolérance religieuses, établit dans ce même temps, sur les côtes d'Islande, une petite république qui acquit une grande célébrité dans l'histoire de cette époque. Cette colonie servit sans doute de refuge à des proscrits; ils y transportèrent l'ancien culte, les anciens usages et de vieilles mœurs qui s'y perpétuèrent encore pendant quelques siècles. Mais les chants des Scaldes, empreints d'une touchante mélancolie, expriment souvent le regret de l'absence et de la véritable patrie; et c'est sans doute à ces sentimens et au spectacle des sublimes horreurs que présente à chaque pas le sol bouleversé de cette île volcanique, qu'ils dûrent leurs admirables inspirations et l'éclat ex-

traordinaire que ces poëmes jetèrent alors dans le nord.

Cette littérature islandaise, si riche, si animée, peinture fidèle des mœurs du moyen âge et des grandes scènes de la nature, est un fait historique des plus remarquables; depuis long-temps il a fixé l'attention des savans, et l'un d'eux, M. Ampère, vient récemment, dans son brillant cours de littérature, de nous dévoiler cette source de richesses jusqu'alors inconnue.

Nous allons donner une de ces compositions, que nous trouvons dans l'ouvrage de M. Forsell.

RIGS-MAAL. — SAGA.

« On n'a conservé qu'un fragment de ce Saga; il contient une peinture fidèle et curieuse des habitudes et des usages de la vie privée, tels qu'ils existent encore parmi les paysans du nord de la Suède. Ce poëme se nomme *Rigs-Maal.* On y retrouve aussi, sous le voile de l'allégorie, l'origine des diverses classes de la société, ainsi qu'elle était constituée dans les temps les plus reculés du paganisme.

» Ces classes sont au nombre de trois : les esclaves (le peuple soumis et opprimé); les paysans (propriétaires libres et maîtres de leurs terres); et les jarls (seigneurs ou descendans des rois),

» Le dieu Heimdal (Mercure scandinave), sous le nom de Rig, les visite ; et il commence par la première classe, celle des esclaves. « C'est une race basanée, laide ; ils ont la peau ridée, le dos courbé ;
» et leurs talons larges et calleux annoncent qu'ils
» sont assujettis aux travaux les plus rudes et les
» plus abjects ; ils traînent les fardeaux, fument
» les terres, gardent les troupeaux, dessèchent les
» marais, etc. » Ce tableau semble indiquer que les aborigènes de la Scandinavie, de race finoise ou totisque, avaient été assujettis par les Goths qui vinrent s'établir dans leur pays.

» Rig arrive ensuite à l'habitation du paysan libre et propriétaire. Voici le sens de sa chanson.

Il arriva dans une maison.
La porte était entr'ouverte,
Le feu pétillait dans l'aire,
Et les gens qui y étaient rassemblés
S'occupaient de divers travaux.

L'homme façonnait du bois
Pour divers instrumens ;
Sa barbe était peignée,
Ses cheveux séparés sur le front ;
Une boucle agrafée à son cou
Fermait sa chemise serrée.

La femme assise près de lui
Faisait tourner son fuseau

Ou elle cousait des habits;
Des rubans paraient sa tête,
Sa poitrine était chargée d'ornemens,
Ses épaules de broderies,
Et un mouchoir couvrait son sein.

» On lui amène la nyckelbehœgnda (garnie de clefs). Ceci indique la maîtresse du logis; et dans les campagnes de la Suède elles portent encore le trousseau de clefs attaché à la ceinture, et font voir par là que les soins du ménage leur appartiennent.

Elle se nommait Snor (l'adroite).
Elle fut placée sous le pell[1];
Ils échangèrent des bagues,
S'établirent dans leur maison,
Et eurent des enfans.

Il fut d'abord ondoyé[2],
Ensuite emmaillotté
Dans la plus fine toile.
On lui donna le nom de Karl.

[1] *Pell*, ancien mot suédois qui signifie toile fine. C'est une allégorie de l'hymen. L'usage est encore conservé dans toutes les campagnes de Suède de placer le nouveau marié sous le poêle de toile fine orné de fleurs et de rubans : ce poêle est porté par les chevaliers et les demoiselles de la noce.

[2] Il y avait dans le paganisme une espèce de baptême. Lorsqu'on ondoyait l'enfant, une personne choisie lui donnait un nom et des cadeaux.

Il était vermeil et florissant,
Et ses yeux étaient brillans.

Il commença à grandir et à prospérer.
Il apprit à dompter les bœufs,
A faire des chariots,
A forger des clous,
A construire des maisons,
A conduire la charrue.

Voilà l'origine de toute la race des paysans libres.

Dans sa troisième tournée, Rig visite enfin la maison d'un jarl (seigneur).

La porte, placée du côté méridional,
Était entr'ouverte et ornée d'un anneau.
Il entra dans la salle:
Le plancher était parsemé de verdure et de fleurs;
Les habitans de la maison s'y trouvaient réunis,
S'y livrant à des occupations plus agréables que pénibles.

Le maître ployait des arcs, tordait des cordes, polissait des flèches.
La femme étendait du linge, empesait des manches et montait des coiffures,
Sa poitrine était couverte de bijoux;
Elle portait le jupon de soie et du linge passé au bleu;
Son cou était plus blanc, sa poitrine plus éclatante que la neige.

Elle couvrait la table d'une nappe fine marquée de son chiffre;
Elle y plaçait des pains de froment blancs et minces,
Des plats d'argent garnis d'oiseaux rôtis, de jambon et de fruits,

Des coupes d'argent et des pots remplis de vin et de bière.
Ce fils qu'elle mit au monde fut emmaillotté dans de la soie;
Il fut ondoyé et appelé Jarl.

Ses cheveux étaient blonds, ses joues rosées,
Et ses yeux perçans comme ceux de l'aigle.
Il grandissait, et soulevait le bouclier,
Tordait des cordes d'arc,
Polissait des flèches, montait à cheval,
Maniait l'épée et s'exerçait à nager.

Rig lui enseigna l'art de tracer des runes (écrire),
Et le reconnut pour son fils.
Il traversait les montagnes les plus hautes,
Arrivait dans de sombres contrées,
Faisait la guerre, gagnait des royaumes,
Distribuait des terres et des richesses.
Il eut pour épouse la blonde, svelte et joyeuse Erna (la Résolue),
Leur fils se nomma Konr (Roi)[1].

[1] Sous les successeurs d'Odin, il se forma en Suède une espèce de gouvernement féodal, ou plutôt ce pays fut livré à la plus complète anarchie; la plupart des seigneurs secouèrent le joug de l'autorité royale; on les désigne sous les noms divers de Fylke-Konung (petit-roi), Hærad-Konung (roi des châteaux), Vald-Konung (roi des forêts), Sjœ-Konung (roi de la mer).

Les Fylke-Konung, qui étaient les plus considérables, prétendaient descendre d'Odin et se firent abandonner des provinces que l'on nomma Fylkea; ils formaient des alliances, déclaraient la guerre à leurs voisins et appelaient leurs vassaux à l'armée: chacun avait sa diète et ses tribunaux. Ils reconnaissaient à la vérité la domination des rois d'Upsal, et leur réunion formait un état que l'on a désigné sous le titre de *systema civitatum*, ou une confédération peu différente

de celle de l'ancien empire germanique ; mais avec le temps ces petits rois se mirent en guerre ouverte avec leur suzerain.

Les Hærad-Konung, rois de châteaux, reconnaissaient ordinairement l'autorité des Fylke-Konung, à moins qu'ils ne jugeassent à propos de se mettre en hostilité avec eux.

On appelait Vald-Konung le seigneur d'un château dont les domaines consistaient en forêts. Quant aux Sjœ-Konung, rois des mers, le possesseur du moindre de ces nombreux bâtimens qui infestaient la Baltique et souvent les côtes de l'Océan se faisait donner par son équipage le titre de roi de la mer.

CHAPITRE X.

—

La Dalécarlie.

La Dalécarlie. — Mœurs et usages divers. — Jeux. — Danses. — Mariages. — Paroisses. — Caractère prononcé d'indépendance. — Morcellement du sol. — Attachement à la propriété. — Présence d'esprit et intelligence des habitans. — Activité remarquable de leur industrie. — Disettes, et pain d'écorce d'arbre. — Emigrations périodiques au printemps. — Sobriété, nourriture. — Hospitalité. — Costumes dalécarliens. — Une noce dalécarlienne.

La Dalécarlie est peu connue parmi nous, et la plupart des Suédois eux-mêmes n'ont qu'une idée imparfaite de cette province éloignée où des hommes simples conservent, au sein de leurs montagnes et de leur pauvreté, la pureté des mœurs antiques et toute l'énergie du plus ardent patriotisme.

Il est peu de contrées qui, par l'intérêt qui se rattache à la condition actuelle de ses habitans, soient plus dignes d'exciter l'attention; malheureusement mes excursions en Dalécarlie se sont bornées à quelques courses rapides à Falun et dans les environs de cette ville, dont je parlerai au chapitre des mines.

Pour suppléer à l'insuffisance de mes propres observations, j'ai emprunté quelques détails à l'ouvrage suédois publié par M. Forsell (1), en 1830, à Stockholm, sous le titre de *Un an en Suède*. C'est un voyage pittoresque dans les provinces les plus reculées du royaume; il est orné de gravures exécutées par l'auteur avec un talent supérieur et accompagnées d'un texte explicatif.

M. Forsell se propose, m'a-t-on assuré, de faire traduire et imprimer, en français, ce voyage, qui ne peut manquer d'être accueilli avec empressement par toutes les personnes qui réunissent au goût des arts le désir de s'instruire par une lecture agréable; ce sera l'ouvrage descriptif le plus complet et le plus remarquable qui aura, jusqu'à ce jour, paru sur la Suède. Les extraits dont nous allons donner la tra-

(1) M. Forsell est un graveur distingué et un homme de mérite comme littérateur; il a habité long-temps Paris où il a laissé d'honorables souvenirs : il ne faut point le confondre avec M. de Forsell, aide-de-camp du roi, dont nous aurons occasion de parler.

duction dans ce chapitre et le chapitre suivant suffiront pour donner une idée du mérite de cet ouvrage, et ils contribueront peut-être à hâter cette intéressante publication.

LA DALÉCARLIE.

« La province de Dalécarlie est formée des pays qui bordent les deux larges bras du Dalelf, qui prennent leur source dans les montagnes de la Norwége et séparent la Dalécarlie orientale de la Dalécarlie occidentale. La Dalécarlie orientale est une contrée composée de vastes plaines, au milieu desquelles on trouve les beaux lacs de Siljan et d'Orsa, remarquables par l'extrême transparence de leurs eaux et l'abondance de leurs truites. Cette partie de la Dalécarlie, quoique la plus rapprochée du nord, jouit d'un climat beaucoup plus doux que la Dalécarlie occidentale.

» La Dalécarlie occidentale, beaucoup plus élevée, composée de vallées étroites et plus voisines de la chaîne de montagnes qui sépare la Norwége de la Suède, éprouve une température excessivement rude; au printemps et en automne, les frimas d'une seule nuit détruisent souvent dans les champs du laboureur les fruits d'un pénible travail, cependant ses habitans sont d'un caractère bien plus gai et plus

liant que ceux de la Dalécarlie orientale. Leurs mœurs ont beaucoup de rapport avec celles des Norwégiens. Leurs jeux sont très animés; ils dansent, avec beaucoup de graces naturelles et une extrême souplesse, la jolie polonaise norwégienne nommée *Haling dansen*. Le Dalécarlien oriental, au contraire, est lourd et d'un caractère sérieux. La différence remarquable qui existe entre les habitans de paroisses limitrophes, soit relativement au costume, soit pour le moral et le physique, porterait à croire que la population de cette province a deux origines distinctes et bien séparées. L'usage du Dalécarlien de choisir sa compagne dans le village où il est né maintient les liens de famille qui perpétuent les races sans mélange. Les paroisses sont composées de plusieurs villages grands et bien peuplés; les jeunes gens d'un village ne permettent jamais qu'un jeune homme du village voisin vienne faire la cour à une de leurs jeunes filles, à moins que le prétendant n'ait, au préalable, rempli quelques petites formalités dont la plus importante est de leur offrir un bon repas; et, dans ces occasions, l'eau de vie doit circuler à pleins brocs.

» Le Dalécarlien réunit la franchise, la probité et l'intelligence à la gravité qui distingue l'homme indépendant; il est généralement fortement constitué.

Son front est élevé, son regard ouvert, et sa démarche ferme et assurée; ses réponses spirituelles contrastent souvent avec son extérieur rude. Content de ses propres droits, il n'envie jamais les priviléges d'autrui; il supporte plutôt l'insulte la plus vive que la froide moquerie. Le paysan est ordinairement le maître de la terre qu'il cultive, et quelque faible que soit cette propriété, elle suffit pour lui donner ce caractère fier et indépendant qui distingue toutes ses actions. A sa mort, son bien se partage entre ses enfans mâles; il en résulte souvent des lots si faibles, que le nouveau propriétaire, ne pouvant tirer son existence de l'agriculture, est obligé d'y ajouter quelque autre branche d'industrie; mais tel est son attachement pour le sol natal, qu'il n'en vendrait point la moindre partie. Le Dalécarlien tutoie tout le monde, et cependant il n'y a pas en Suède de contrée où les autorités soient plus respectées. Lorsque le gouverneur de la province ou le juge de l'arrondissement est attendu dans quelque village pour y exercer ses fonctions, et que la nuit le surprend en chemin, les habitans s'empressent de venir au devant de lui avec des torches de sapin pour éclairer la route. Cette marque d'empressement respectueux est offerte sans servilité et volontairement.

» Le Dalécarlien montre beaucoup de présence d'esprit dans les circonstances graves et imprévues : habitué à lutter contre les efforts d'un climat dur et d'un sol ingrat, il apprend de bonne heure à bien combiner les ressources de son activité. Il fabrique lui-même les ustensiles de son ménage et ceux de l'agriculture, non seulement pour son usage, mais pour les vendre, afin de suppléer par cette ressource à l'insuffisance des produits qu'il recueille d'un sol ingrat et stérile. A Mora et à Ornæs, les paysans fabriquent des pendules très proprement faites; les cadrans, peints en blanc, avec de jolis chiffres bien dessinés, sont l'ouvrage des jeunes filles. Dans d'autres villages, on façonne des armoires, des tonneaux, des rouets, des paniers, etc. Les paysans d'Hedemora forgent des faux, des grilles, des poêles de fer : ceux d'Elfdal sont surtout très habiles ; ils font des peignes à tisser très estimés en Suède et même à l'étranger; et les ouvriers attachés à la carrière de porphyre qui existe dans ce village ne sont, pour la plupart, que des paysans qui, dans les intervalles, cultivent leurs terres.

» Tous les paysans d'un village sont à la fois laboureurs, cordonniers, forgerons, charpentiers, menuisiers, tailleurs, maçons; c'est, en un mot, un peuple qui a su parfaitement compenser, par l'us-

tivité de son industrie, tous les inconvéniens de sa position; et la Dalécarlie jouirait d'une douce aisance, quoiqu'elle soit trop peuplée pour son sol aride, si trop souvent ses champs ensemencés ne restaient pas stériles. Alors plongés dans la plus affreuse disette, les Dalécarliens se fabriquent du pain avec de l'écorce d'arbre. Ordinairement le gouvernement vient à leur secours dans ces circonstances critiques en leur faisant vendre des grains à un prix inférieur; mais les Dalécarliens, avisés et économes autant que laborieux, ne profitent pas de ces offres séduisantes sans une extrême circonspection. C'est dans ces années de détresse qu'ils se répandent en grand nombre dans les provinces méridionales pour y chercher des travaux. Leurs émigrations périodiques se font ordinairement aux premiers jours du printemps; on laisse le soin de la terre au vieux père, à la femme ou à quelque voisin; en automne, ils retournent dans leurs foyers.

» Le Dalécarlien est extrêmement frugal : le pain et le gruau forment la base de sa nourriture; trois ou quatre sardines et quelques pommes de terre sont pour lui un repas somptueux. L'eau de vie et le beurre ne se trouvent guère que dans les maisons riches. En Dalécarlie, comme dans tout le nord de la Suède, on mange un pain façonné en grandes

galettes très minces passées au four; ce pain est fait d'avoine ou d'orge et quelquefois de farine de pois; mais les habitans des communes pauvres sont souvent obligés d'y mêler une partie de farine d'écorce d'arbre ou de l'écorce moulue.

» Le Dalécarlien observe encore l'ancienne hospitalité du nord; il partage de bon cœur ses minces provisions avec l'étranger; mais il faut bien se garder de lui demander son nom avant qu'il ait pris son repas, ce serait manquer à la civilité; on prétend que cet usage s'est conservé du temps où les lois de l'hospitalité prescrivaient de protéger tout individu qu'on recevait sous son toit, et, dans la crainte de reconna îre dans l'étranger une personne appartenant à une famille ennemie, on préférait ne pas lui demander son nom. Dans certains cantons l'hospitalité était naguère portée si loin que, lorsqu'un habitant quittait sa maison pour aller habiter, pendant l'été, des cabanes établies dans les forêts, il avait soin d'indiquer, sur une tablette suspendue à sa porte, l'endroit où il avait caché la clef du garde-manger, afin que le voyageur pût, pendant son absence, se procurer des rafraîchissemens et du repos. Ces braves gens sont, dit-on, maintenant plus prudens.

» La garde-robe d'un ménage dalécarlien est un

objet assez coûteux : elle compose une partie considérable de la valeur du mobilier, car les costumes changent non seulement dans chaque paroisse, mais encore selon les solennités, de sorte que l'on voit souvent les murs d'une chambre fort vaste couverts d'habits comme dans une grande friperie. Toutes les étoffes sont fabriquées par les paysannes elles-mêmes. Ces costumes varient par conséquent à l'infini, et ce ne serait pas chose facile que d'entreprendre cette description; nous nous bornerons à dire que la couleur dominante des habits est le blanc ou le noir, et dans les grandes occasions le bleu. Il y a dans certains cantons des costumes de femmes qui sont d'une grace et d'une élégance extrêmes, à cause de leur coupe et des ornemens de toute espèce qui y sont prodigués. Les femmes attachent souvent un couteau à leur ceinture; à la mort de leurs parens elles prennent le tablier jaune, et il est fort extraordinaire de retrouver ce signe de deuil des Chinois transporté dans la Dalécarlie. La coiffure des femmes est un bonnet plat et blanc qui ne couvre que la partie supérieure de la tête; il a quelque ressemblance avec celui des Hollandaises. Les jeunes filles portent des bonnets ouverts par derrière, et elles laissent flotter les belles tresses de leurs cheveux blonds; mais cette parure cesse dès

qu'elles se marient. Cet usage se trouve ailleurs ; et Walter-Scott, dans les notes de son poëme de la *Dame du Lac*, dit qu'en Écosse, lorsqu'une jeune fille se marie, elle supprime ses tresses de cheveux ornées de rubans. On retrouve dans la Dalécarlie beaucoup de traits des mœurs écossaises, dont ce célèbre écrivain nous a tracé de si vives peintures.

UNE NOCE DALÉCARLIENNE.

» C'était un samedi au soir, veille du jour de la cérémonie nuptiale. Les convives arrivèrent en foule ; leur nombre excédait plus de deux cents personnes ; elles furent reçues dans la maison de la fiancée, où elles déposèrent les jambons de porc et de renne, le beurre, le fromage, le gibier, la bière, l'eau de vie qu'elles avaient apportés dans leurs voitures pour contribuer au festin : après s'être entretenues un moment avec le maître de la maison et s'être rafraîchies, on les conduisit successivement chez les voisins où leur logement avait été préparé. Le soir, vers sept heures, la fiancée partit en voiture, accompagnée de son père et de quelques parens, pour se rendre dans la maison du vicaire où elle devait coucher pour être plus tôt prête le lendemain matin. Le futur, accompagné de sa famille et de la foule

des invités, se rendit, dès le matin, avec tout ce cortége, chez le vicaire : c'est là que se régla l'ordre de la cérémonie.

» Le bedeau, un fouet à la main pour écarter les bestiaux, ouvrait la marche; il était suivi de trois musiciens qui jouaient du violon dalécarlien (instrument grossier et informe, fabriqué par les paysans; il n'a que trois cordes et une poignée où sont adaptées des touches qui portent sur les cordes). La fiancée venait ensuite en grand costume, ayant à ses côtés un de ses parens les plus proches et le *rudiman* ou soldat du quartier. Les chevaliers de la noce, au nombre de huit ou dix (1), précédaient un nombre égal de demoiselles d'honneur. Elles étaient vêtues d'un jupon vert, d'une longue jaquette ou camisole noire; plusieurs rangs de perles de verre entouraient leur cou, et leurs doigts étaient ornés d'une profusion de bagues de vermeil enrichies de breloques; leurs longues tresses de cheveux étaient

(1) La Suède, pendant une partie du moyen âge, fut plongée dans un tel état de barbarie, que le rapt et le viol ne passaient point pour des crimes; l'on s'en glorifiait : une jeune fiancée ne pouvait être conduite avec sécurité à l'autel que sous une nombreuse escorte de *Paranymphus* chargés de protéger sa marche. On fut obligé de publier une paix des femmes, et de faire intervenir le ciel. Voilà l'origine de ces nombreux chevaliers d'honneur que l'on voit encore figurer dans les noces de campagne.

attachées au sommet de la tête où pendaient une innombrable quantité de rubans de toutes les couleurs dont les extrémités inférieures étaient brodées en argent ou en or. Enfin venait la fiancée conduite par sa tante, jeune et belle femme; sa robe était de soie noire, sa tête surmontée d'une couronne de vermeil ornée de breloques et d'ornemens du même métal; ses cheveux bouclés entremêlés de rubans flottaient sur son cou entouré, comme celui de ses compagnes, de plusieurs rangs de perles de verre et d'autres ornemens; des gants brodés avec un soin extrême et un fichu enrichi de tout ce que le caprice avait pu produire de plus brillant complétaient ce costume singulier, mais gracieux.

» On arriva à l'église où le prêtre donna immédiatement sa bénédiction aux deux jeunes époux. Après l'office divin, le cortége se rendit dans la maison du père de la fiancée, où la noce devait être célébrée; il fut reçu sur le perron par la mère et la cuisinière : la première introduisit les convives dans les salles destinées à les recevoir, la seconde s'empara de la future et la mena dans la cuisine, où elle lui fit goûter les mets qu'elle avait préparés; cet usage, dont on n'a pu expliquer les motifs, se rattache sans doute à d'anciennes superstitions.

» La jeune épouse fut placée à table entre son

mari et le curé, le rudiman sur un des côtés du milieu, en face du père. La table était couverte de linge d'une blancheur et d'une finesse remarquables; les assiettes et le service étaient de belle faïence bleue et blanche; les fourchettes et les couteaux de fer poli et brillant. Des bouquets des fleurs les plus éclatantes couvraient la table, le parquet était jonché de branches vertes de pin, de bouleau et de fleurs champêtres. Le repas fut très abondant, quoique sans recherche; l'appétit et la gaîté en firent les honneurs. Lorsqu'on fut prêt à lever la nappe, la jeune mariée se leva ainsi que le rudiman; les musiciens, qui avaient joué pendant tout le repas, se mirent à leur tête, et ce petit cortége fit le tour de la table. La jeune femme tenait une coupe d'argent qu'un domestique remplissait d'eau de vie, elle l'offrait tour à tour à chaque convive, qui la vidait: alors le rudiman présentait une assiette dans laquelle chacun plaçait une offrande ou promettait ce qu'il voulait donner pour aider l'établissement du jeune ménage : tous ces dons, au fur et à mesure qu'ils étaient offerts, étaient proclamés à haute voix par le rudiman et par les fanfares de la musique, qui joue toujours pendant cette cérémonie le même air, appelé *Skœnklœten* : des mots *Skœnk* cadeau, *lœten* chant (le chant du cadeau). La jeune femme, en

recevant chaque don, répondait à la santé qu'on lui portait : « Dieu vous conserve ! c'est ma santé et celle » de mon Danneman. » Ce mot danneman veut dire paysan libre et propriétaire du sol qu'il cultive.

» Pendant le dîner, le musicien joue le rôle de bouffon, et cherche à amuser la compagnie par toutes sortes de charges plus ou moins ridicules; il se déguise quelquefois pour produire plus d'effet.

» Enfin le bal commença; le curé l'ouvrit avec la jeune épouse; leur danse était une espèce de valse lente et grave; chaque couple tournait sur place en variant d'un pas grave à deux pas de sauteuse. Vers une heure, lorsque les danses commencèrent à s'animer, huit ou dix jeunes filles s'emparèrent de la mariée et la conduisirent à son époux.

» Je partis, mais je sus que ce festin devait se prolonger pendant plusieurs jours. On m'apprit que la jeune fille devait faire des cadeaux de rubans, de fil, de mitaines et d'autres bagatelles; que les jeunes gens allaient couper le sapin le plus fort de la forêt qu'ils plantaient dans la cour, et qu'à cette occasion le jeune marié les recevait à la porte du logis, où il leur présentait de l'eau de vie. Un des derniers soirs de la noce, il était enlevé à son tour par ses camarades et conduit à sa jeune épouse. Enfin, le dernier jour, le garçon de cuisine arrive avec un air piteux,

il montre d'une main une casserole vide et tient de l'autre un robinet ; chacun comprend ce langage, et voit clairement que la marmite est renversée : alors, et à regret, tous les convives prennent le parti de décamper. »

Quelques jours après mon retour, je fis une petite excursion à Mora, en Upland. Ce bourg, célèbre en Suède, est situé à environ trois lieues ou un mille de cette ville.

Aucun endroit de la Suède ne se rattache aussi intimement à l'histoire de cette contrée ; c'est dans la plaine de Mora que se faisait l'élection des rois de Suède ; on y voit encore la pierre (Mora Stenar) sur laquelle les rois étaient élevés, et d'où ils recevaient les hommages du peuple ; on gravait sur une autre pierre la date de l'avénement, et plusieurs de ces pierres, bien conservées, existent encore aujourd'hui.

La pierre qui servait de pavois aux anciens souverains était exposée dans la plaine aux injures du temps ; le roi régnant a fait construire un abri pour conserver ce monument que l'intempérie des saisons menaçait d'une rechute prochaine.

La plaine qui entoure Mora est couverte d'un grand nombre de tumulus.

CHAPITRE XI.

—

La Dalécarlie. — Gustave-Vasa.

Gustave-Vasa. — Ornæs. — Mora. — Rættvik. Différence caractéristique de physionomie, mœurs et costumes des habitans de cette paroisse. — Elfdal. Habitudes qui dénotent les races finoises. — — Belle carrière de porphyre. — Retour à Stockholm.

ORNÆS.

« Dans la partie méridionale de la Dalécarlie, au territoire de Thorsæng, sur les bords élevés du promontoire qui s'avance dans le lac Runn, est située la terre d'Ornæs, devenue célèbre par les événemens de la jeunesse de Gustave-Vasa.

» Un soir des premiers jours de novembre 1520,

le riche Arendt Pehrson, seigneur d'Ornæs, assis dans la pièce principale de la maison, au haut bout de la longue table de chêne, s'entretenait à voix basse avec sa femme Barbro Stigsdotter, à la clarté de la vive lumière qui se répandait du vaste foyer où se consumaient d'énormes troncs d'arbres. Des garçons de ferme vaquaient à des travaux divers; les uns tressaient des filets pour la pêche, d'autres façonnaient le chêne et le bouleau en outils nécessaires à la culture; plusieurs filles de service étaient occupées à filer ou à coudre; au dessus, sur les côtés de la porte, on voyait suspendus des arcs, des carquois, des piques, des massues, et, plus bas, des haches appuyées contre la cloison.

» Arendt confiait à sa femme les terribles nouvelles qu'il venait d'apprendre de Stockholm par Brun Bengtson, son neveu, intendant des mines en Dalécarlie. Arendt racontait que, sur l'accusation de l'archevêque Trolle, le roi Christiern venait, lors de son couronnement, de faire décapiter, sur la place de Stockholm, quatre-vingt-dix sénateurs, et que six cents nobles des premières familles avaient été immédiatement mis à mort; maintenant il faisait chercher partout les parens et les amis de Sture échappés à sa vengeance, et l'ordre était venu en Dalécarlie de chercher et d'arrêter le jeune Gustave-

Ericson, que l'on croyait s'y être réfugié depuis qu'il avait disparu de son domaine de Ræfnæs en Sudermanie; Christiern accordait une forte récompense à celui qui pourrait le découvrir ou le livrer mort ou vif.

» La femme d'Arendt, les mains jointes, le cœur palpitant de crainte, écoutait encore le récit que son mari venait de terminer, lorsque la porte de la chambre s'ouvre; un homme d'environ trente ans, la hache sur l'épaule, entre d'un pas ferme et assuré. Il était vêtu à la manière des journaliers de ces contrées : le chapeau rond, le justaucorps court, et les cheveux coupés en rond, autour du cou. Ce costume contrastait singulièrement avec le regard imposant et le maintien noble de l'inconnu. Arendt en fut frappé, et cherchait à se rappeler des traits qui lui semblaient connus, lorsque l'étranger, qui venait de poser sa hache à côté de la porte, s'approcha et lui demanda un entretien particulier. Arendt se leva aussitôt, et ils passèrent tous deux dans une pièce voisine. Là, l'étranger lui découvre qu'il est ce Gustave-Vasa que Christiern fait poursuivre; il lui rappelle les temps heureux qu'ils ont passés ensemble à l'académie d'Upsal, et leurs exploits communs sous les drapeaux de Sture le Jeune; maintenant il venait lui demander un asile, réclamer les

droits de l'amitié et de l'hospitalité, et l'exhorter à faire cause commune avec lui pour le salut de la patrie. Gustave ajouta que son père et son beau-frère étant tombés sous la hache du bourreau, il s'était vu forcé, malgré le sauf-conduit qu'il avait obtenu lors de la capitulation de Stockholm, de se cacher sous le déguisement qu'il portait.

» Arendt parut l'écouter avec intérêt; il le sonda sur ses desseins, feignit de les goûter, et lui promit toute l'assistance qu'il pourrait lui procurer : il lui fit ensuite traverser la cour, et le conduisit au bâtiment principal, où, après avoir monté l'escalier, il lui indiqua un appartement où il pourrait prendre un repos nécessaire pendant qu'il allait rassembler ses voisins.

» Arendt cependant était bien loin de vouloir servir Gustave : il avait d'autres projets. Le prix que Christiern avait mis à la tête du jeune prince donnait la mesure de l'étendue de la reconnaissance du roi pour celui qui le livrerait; son avarice et son ambition furent éveillées à la fois. Il se rendit d'abord chez son voisin Nilson; il lui révéla la proie précieuse que la fortune avait fait tomber entre ses mains, et l'usage qu'il comptait en faire; mais cet honnête homme lui exprima son horreur pour cette violation des lois sacrées de l'hospitalité, et il cher-

cha à le détourner de ce projet. Arendt le quitta mécontent, et se rendit près de son neveu Brun Bengtson, chez lequel il espérait plus de conformité avec ses vues.

» En effet, ce dernier se disposa à le suivre de suite avec des hommes armés pour arrêter Gustave; mais la sécurité qu'ils supposaient à leur victime, et leur joie anticipée de la récompense qu'ils allaient recueillir de leur trahison, leur firent passer le reste de la soirée et une partie de la nuit à table : ils ne se mirent en route que le lendemain matin.

» Entouré de trahisons, Gustave reposait alors sans inquiétude; mais l'ange tutélaire de la Suède veillait à ses côtés. La femme d'Arendt, quoique issue d'une famille entièrement dévouée à Christiern et au Danemark, prit pitié du malheur de Gustave. Voyant son mari mettre beaucoup d'empressement à son départ et connaissant son caractère, elle devina ses intentions. Aussitôt un domestique, sur la fidélité de qui elle pouvait compter, reçut l'ordre d'atteler un bon cheval à un traîneau, et de le tenir prêt de grand matin du côté extérieur de la maison où reposait l'étranger. Elle alla éveiller Gustave, lui déclara le danger qui le menaçait, le moyen de salut qu'elle lui avait préparé, et lui conseilla de se réfugier vers le nord à Svartsjœ, chez un prêtre

nommé Jon, homme connu par sa probité. Gustave, touché de tant de générosité, se prépara à fuir. Il restait encore la difficulté de descendre de l'étage supérieur; sa libératrice craignait pour lui qu'en sortant du côté de la cour où était l'escalier, il ne fût aperçu par quelqu'un de la maison. Enfin, à l'aide d'un long essuie-mains, semblable à ceux qui sont encore en usage dans le nord de la Suède, et dont l'extrême longueur est une espèce de luxe parmi les paysans, le jeune Gustave parvint à se glisser en bas, où le traîneau l'attendait.

» A peine fut-il en sûreté, qu'Arendt et l'intendant royal, son neveu, se précipitèrent dans la cour, accompagnés de vingt hommes armés. Lorsqu'ils apprirent que leur proie leur était échappée, la rage et le désespoir s'emparèrent d'eux. Barbro les assura que depuis la veille on n'avait plus vu l'étranger, et qu'elle ignorait ce qu'il était devenu. La tradition rapporte que, depuis ce moment, Arendt ne vécut plus avec sa femme.

» La maison d'Ornæs a été conservée avec soin jusqu'à nos jours. Ce n'est qu'un édifice rustique : un air d'aisance mêlé à la vétusté annonce un antique manoir historique qu'un sentiment religieux cherche à dérober à la main inexorable du temps. Le bâtiment a un étage; sa situation est admirable.

L'étage supérieur dépasse le rez-de-chaussée dans tout le pourtour de l'édifice : ce genre de construction était en usage, parce qu'il facilitait la défense à une époque où chaque particulier ne devait compter que sur lui-même pour repousser les agressions privées. Un escalier élevé conduit à un passage qui longe le côté extérieur de l'étage supérieur ; à son extrémité est située la chambre nommée *fatburn*, où Gustave passa la nuit. Le *fatburn* était et est encore, dans toutes les maisons de campagne de la Suède, la chambre d'honneur destinée à la réception des étrangers ; c'est là aussi que l'argenterie, le linge, les vêtemens sont conservés dans des armoires peintes de couleurs tranchantes.

» On voit encore le lit dans lequel Gustave reposa. Les propriétaires d'Ornæs ont ensuite réuni dans cette chambre tous les souvenirs qu'ils ont pu recueillir du séjour de Gustave en Dalécarlie. Dans un des angles se trouve placée, sous un dais, la statue en bois de ce grand homme. Il est représenté une main placée sur la première Bible qui fut publiée par ses soins, en Suède, en 1541. Cette statue est entourée de plusieurs objets qui avaient appartenu à ce souverain : une montre en laiton, un fusil à roue marqué G. S. G. R., des gantelets, des armes, et des vases dont on se servait alors pour boire. Le

voyageur y voit aussi avec plaisir le portrait de la libératrice de Gustave. Près de la porte sont plusieurs statues en bois grossièrement sculptées, mais revêtues du costume et des armes de cette époque; elles représentent des Dalécarliens, qui prirent une part si active aux destinées de Gustave. Ces espèces de gardes-du-corps, symboles de la fidélité que les Suédois ont toujours vouée à leurs rois, semblent vouloir indiquer les faibles moyens nécessaires, à des cœurs restés libres au milieu de l'esclavage, pour secouer le joug de la tyrannie.

» Parmi ces statues se trouve celle d'Engelbrect de Mora, qui fut envoyé à Gustave par les Dalécarliens lorsque le refus des secours qu'il leur avait demandés, lui ayant fait perdre l'espoir de sauver sa patrie, l'avait décidé à la quitter. Déjà il était arrivé à Lima, sur la frontière de Norwége, et il se disposait à se réfugier dans ce royaume, lorsque Engelbrect, monté sur de longs patins lapons, l'atteignit, lui annonça les regrets des Dalécarliens, et le ramena au milieu d'eux. Il se distingua ensuite par une bravoure et une fidélité à toute épreuve, et il faisait partie des seize Dalécarliens que Gustave choisit pour former ses gardes. »

MORA (1).

« Gustave arriva à Mora quelque temps avant les fêtes de Noël de 1520; poursuivi par les émissaires de Christiern, il fut accueilli au presbytère par le curé Pehrson, qui, n'osant pas le garder chez lui, le conduisit à Utméland, village voisin, où le prince resta caché dans la cave d'un paysan nommé Tomt-Mats Larson. Cette maison existe encore sous le nom de Tomt-Garden. On montre la cave où le roi trouva un asile. Les Danois vinrent bientôt le chercher dans ces cantons. La femme de Tomt était occupée à brasser la bière de Noël près de la cave, lorsqu'elle aperçut les soldats de Christiern; aussitôt elle poussa un cuvier sur la trappe qui fermait l'entrée de la cave, et rendit ainsi inutiles toutes leurs recherches. Le jeune Vasa resta caché jusqu'aux fêtes de Noël. Alors il se présenta sur la place devant l'église pour haranguer les habitans rassemblés à l'issue du service divin. Sa voix élevée et sonore retentissait fortement, et le vent du nord (2) portait au loin ses

(1) Il ne faut pas confondre ce bourg avec celui du même nom qui est situé aux environs d'Upsal. L'un est Mora en Upland, et celui dont il est question ici est Mora en Dalécarlie.

(2) Le vent du nord est considéré comme un présage favorable à toutes les entreprises.

paroles énergiques. Il dépeignit à ces hommes courageux les malheurs de la patrie asservie sous le joug d'un tyran sanguinaire; il leur rappela les exploits de leurs ancêtres; il les exhorta à se joindre à lui pour sauver la Suède, et termina son discours par ces paroles sublimes : « Le courage de mes ancêtres, » mon épée et mon sang, seuls biens que le tyran » m'ait laissés, appartiennent à la patrie, et sa cause » est la mienne. »

» Ce discours ne produisit pas de suite tout l'effet dont Gustave s'était flatté; cependant il lui concilia plusieurs partisans secrets. La disposition des esprits se développa bientôt. Un paysan de Mora tua, quelque temps après, un intendant danois envoyé pour arrêter Gustave. Plus tard, les paysans, rassemblés sur la place de l'église, virent un jour une centaine de cavaliers passer sur la glace du lac Siljan, et se diriger vers le rivage; ils coururent sonner le tocsin; le vent en porta le son lugubre aux villages voisins, et l'on vit accourir du haut des montagnes des bandes de paysans armés. Le presbytère où les Danois s'étaient réfugiés fut assailli; on en brisa les portes, et ils n'échappèrent à la mort qu'en jurant de ne rien entreprendre contre Gustave. Cependant le prince, désespérant de sa cause, venait de partir pour se réfugier en Norwége, comme nous l'avons

dit; on expédia après lui des patineurs, qui le joignirent et le ramenèrent.

» Il trouva les communes assemblées au presbytère de Mora : ce fut dans la plaine voisine qu'il reçut, en qualité de *capitaine du royaume*, leur serment de fidélité, et qu'il distribua des armes aux trois cents braves qui, sous sa conduite, devaient sauver la patrie. Ce fut contre Christiern, souverain de trois royaumes, et allié des plus grands princes de l'Europe, contre ce roi dont la puissance était appuyée par des armées nombreuses et bien exercées, par des flottes et des citadelles, que s'avançait, dès plaines de Mora, cette petite troupe de paysans indisciplinés, qui allaient bientôt donner au monde un nouvel exemple de ce que peut un peuple lorsque, excité par l'amour de la patrie et de la liberté, il se lève pour secouer un joug tyrannique et recouvrer ses droits méconnus (1). On ne sait pas précisément l'endroit où Gustave adressa la parole aux communes; on présume que ce fut sur une petite

(1) L'évêque danois, Jons Baldenacké, à la tête d'un corps de six mille hommes, rencontra les Dalécarliens au passage de Brunbäcké. On lui dit qu'au besoin ce peuple pouvait vivre de pain d'écorce d'arbre et d'eau; saisi d'étonnement, il s'écria : « Retirons-nous, mes amis : le diable ne soumettrait pas des hommes qui ne vivent que d'écorce et qui ne boivent que de l'eau. »

éminence près de l'église. Vers le rivage est l'emplacement où Gustave III, en 1788, harangua les Dalécarliens; il est masqué par une élévation entourée d'arbres et d'une balustrade. Ce fut encore près de l'église de Mora que le roi actuel, Charles XIV Jean, reçut les acclamations des paroisses réunies de la Dalécarlie.

» Ce n'est pas seulement par ses souvenirs historiques, c'est aussi par ses beautés naturelles que cette contrée mérite d'être remarquée : elle est une des plus belles de la Suède. Les vastes plaines qui environnent l'église, bornées au nord par une rivière impétueuse, et au midi par les eaux claires du lac Siljan, sont couvertes de champs fertiles, de bocages charmans, qui offrent de toutes parts les sites les plus délicieux. Dans le lointain on aperçoit l'église de Sollerœ, qui semble sortir du sein des eaux; les cimes des montagnes bleues terminent l'horizon de ce tableau vraiment enchanteur.

» C'est à Mora et dans les plaines voisines d'Elfdal et d'Orsa, que les qualités estimables des Dalécarliens sont le plus caractéristiques; il est vrai que les émigrations annuelles, nécessitées par la surabondance de la population disséminée sur un sol aride, exercent quelquefois une funeste influence lorsqu'ils rentrent dans leur pays; cependant on

retrouve chez la plupart des habitans de cette contrée la loyauté et les vertus des temps antiques. Il y a 7,070 habitans dans la paroisse de Mora, et il en sort annuellement 2,000 pour aller chercher du travail dans les provinces méridionales.

» Les habitans de Mora conservent dans leurs mœurs beaucoup de simplicité; le commerce des deux sexes y est entièrement libre, et il est cependant rare que les mœurs souffrent de cette intimité; et quoique les nuits d'honneur soient encore en usage dans ces contrées, on n'a pas encore entendu parler d'un ménage dalécarlien corrompu par quelque déréglement de mœurs. A Mora et dans quelques paroisses des environs, les garçons et les filles se réunissent le soir, deux fois par semaine, pendant l'hiver, sans que les parens assistent à ces sortes de soirées; ces réunions se tiennent ordinairement dans une grange, et se prolongent souvent bien avant dans la nuit; ce salon rustique est éclairé par des lattes de sapin allumées sur un tronc d'arbre; les filles s'occupent à tricoter, à tisser des cordons pour leurs admirateurs, qui, en revanche, cherchent à les amuser par leur babil et leur gaîté.

» Les paysans de Mora ont leurs vacheries dans les immenses forêts qui entourent leurs plaines cultivées; au commencement de l'été, ils abandonnent

leurs villages pour se retirer avec leurs troupeaux dans des cabanes qu'ils y ont construites, et qui répondent aux châlets de la Suisse. Ils préfèrent les endroits les plus isolés des forêts pour ces établissemens, que l'on trouve ordinairement entourés de pièces de terre labourées et de prairies, qu'ils n'entretiennent que par les plus pénibles travaux. La garde des troupeaux est confiée aux jeunes filles, qui parcourent cette contrée montagneuse et déserte en modulant sur leurs trompes ces mélodies simples et mélancoliques que les Dalécarliens ont conservées de l'antique chant du nord. Ces trompes sont une simple corne de bœuf où l'on a pratiqué quatre ou cinq trous pour moduler les tons. On voit souvent sur ces cornets des lettres entaillées, que l'on croit d'abord être le nom de la jeune fille à qui ils appartiennent; mais c'est celui de quelque amie de l'enfance, dont elle a voulu se rappeler constamment le souvenir.

» Les caractères runiques sont généralement connus dans cette contrée. Les monogrammes, que l'on voit entaillés sur les instrumens d'agriculture et sur les ustensiles de ménage, sont, pour la plupart, tracés en caractères runiques; le bâton runique leur sert encore de calendrier perpétuel; leur langue particulière à beaucoup de rapport avec la langue

norruna; jadis celle de tous les peuples scandinaves; néanmoins le suédois est la langue usuelle. »

RÆTTVIK.

« La paroisse de Rættvik embrasse une grande baie, bordée de champs bien cultivés, de charmans bosquets et de rians coteaux. La plupart des villages dont se compose cette paroisse sont pittoresquement répandus sur les rivages d'un golfe; le sol, mélangé de matières calcaires, offre plus de fertilité que celui de toute autre partie de la Dalécarlie, et son agriculture y est plus florissante.

» Une différence très marquée dans le costume, la taille et le caractère, distingue les habitans de Rættvik de leurs voisins et surtout de ceux de Mora : le teint le plus foncé, la figure plus large des paysans de Rættvik ne laissent pas de doute qu'ils ne tirent leur origine d'une autre race : ils sont maigres, noueux et généralement d'une taille plus élevée que la plupart des autres Dalécarliens. Leur costume, absolument différent de celui de tous les autres villages qui l'environnent, est extrêmement pittoresque; il semble indiquer une autre origine et atteste une haute antiquité. Les paysans ont conservé les bas larges et retombant un peu sur les souliers;

trait caractéristique des anciens Goths tels qu'ils sont représentés sur la colonne Trajane, à Rome; l'habit ordinaire des hommes est noir, celui des jours solennels est bleu; une large ceinture en cuir fait partie de leur vêtement de travail. Les femmes portent un bonnet de drap noir bordé de rouge; celui des jours de fêtes est en soie.

» Les paysans de Rættvik, quoique d'une taille élancée, ont rarement de beaux traits. Les femmes, au contraire, se distinguent par leurs agrémens extérieurs; elles sont presque toutes d'une beauté remarquable, et, sous ce rapport, infiniment au dessus des autres Dalécarliennes dont les charmes sont en général peu séduisans. »

ELFDAL.

« Elfdal est à quatre milles de Mora; cette paroisse est entourée et coupée de hautes montagnes; les habitans ressemblent beaucoup à ceux de Mora, et cependant certaines habitudes locales font présumer qu'anciennement ils se sont mêlés à des colonies finoises, dont il existe quelques familles dans les vastes forêts de Mora; et il y a dans l'église de Mora une chapelle que l'on appelle encore aujourd'hui la chapelle des Finois. Naguère les habi-

tans portaient le bonnet finois, qui distingue ordinairement le chasseur de l'habitant cultivateur, qui préfère le chapeau à larges bords, pour se garantir du soleil : ils portent aussi, comme les Finois, des bottines qui se froncent autour de la jambe.

» Autrefois leur industrie se bornait à la chasse, à la pêche, au soin des troupeaux, à la fabrication de quelques ouvrages de manufactures et à l'exploitation du fer qu'ils tiraient d'un marais du voisinage. De nos jours ils ont commencé à s'occuper plus sérieusement de l'agriculture; mais leur sol est si pauvre, leurs nuits si froides, qu'ils obtiennent rarement des récoltes satisfaisantes; et l'excessif morcellement des propriétés, qui réduit le laboureur à substituer la bêche à la charrue, met de nouveaux obstacles aux développemens agricoles. Il ne se passe pas d'année qu'ils ne soient obligés de faire du pain d'écorce; et lorsque le voyageur, étonné de voir sur le bord de sa route de longues files de jeunes pins dépouillés de leur écorce, en demande la raison, il n'entend pas sans frémir cette réponse : « C'est pour en faire du pain pour nous et pour nos enfans. »

» Heureusement les habitans d'Elfdal ont trouvé, dans une mine de porphyre, une ressource contre la famine. Découverte en 1715, ce ne fut qu'en

1788 qu'elle fut exploitée; elle appartient maintenant au roi, et les produits en sont magnifiques. Les procédés du travail sont d'une extrême simplicité; toutes les machines ont été composées sur les lieux mêmes; le mécanisme, inventé par M. Hagstrœm, ancien et habile directeur de cet établissement, mérite surtout d'être observé. Il n'est pas non plus rare de voir les paysans employés à l'exploitation inventer eux-mêmes des machines pour faciliter le travail. »

Nous ajouterons que la belle manufacture de porphyre d'Elfdal, soutenue par la munificence du Roi, assure l'existence de plusieurs centaines de familles d'ouvriers ou d'employés.

Cette manufacture a envoyé pendant plusieurs années à son dépôt de Paris (1) des articles très variés. On fait avec ce porphyre une infinité de meubles élégans et précieux, tels que coupes de grandes et petites dimensions, vases, dont quelques uns sont d'un grand prix, colonnes, dessus de tables ronds et carrés, pendules, cartels, corniches de cheminées, encriers, presse-papiers, beurrières, salières, manches de couteaux, des dalles à broyer avec mo-

(1) Ce dépôt est établi chez M. Galle, fabricant de bronzes, rue de Richelieu, n° 89. Il se charge de transmettre toutes les demandes qui pourraient lui être faites.

lettes, mortiers avec pilons; ces derniers articles manquent généralement à Paris, et l'emploi qui en serait fait par les pharmaciens, les fabricans de couleurs, etc., pourrait seul constituer un produit assez étendu, en combinant la fabrication, relativement aux dimensions et à l'épaisseur, avec les besoins de l'industrie.

Ces ustensiles, ces meubles, ces ornemens à la fois si utiles et si admirables, n'ont pas été assez appréciés ou assez connus dans notre capitale, particulièrement les dessus de tables et de cheminées, à cause de la propriété du porphyre de ne pas se laisser altérer par l'action des acides, qui lui donnent des avantages incontestables sur le marbre et sur toute autre matière que le luxe et les arts emploient dans la décoration des appartemens.

Parmi les vases envoyés à Paris en très grand nombre, ceux qui ont les plus grandes dimensions se font particulièrement remarquer par l'élégance et la perfection de leurs formes, et tous les produits de cette belle manufacture sont exécutés avec un soin infini; les *vives-arêtes* et le poli ne laissent rien à désirer.

Les porphyres d'Elfdal se divisent en plusieurs variétés; celles qui sont désignées sous le nom de kitt et de renœs sont des plus agréables à l'œil; elles

paraissent être les plus rares, et réussissent surtout dans la fabrication des ustensiles les plus délicats.

Les granitelles de Suède offrent aussi un grand nombre de variétés : celles à petits points noirs et grisâtres sont les moins communes. Ces granitelles offrent les mêmes avantages, pour le poli, que les porphyres. Il a été envoyé à Paris de fort beaux vases et de belles colonnes de cette matière, ainsi que des dessus de tables.

L'emploi du porphyre conviendrait parfaitement pour les laiteries : l'on sait que le lait mine et corrode promptement le marbre ordinaire ; il est sans action sur le porphyre. Il pourrait également être appliqué avec avantage à la fabrication des cadrans de nuit pour les horloges des villes, comme celui que l'on voit à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

On voit à Rosendal une coupe magnifique de porphyre de onze pieds de diamètre et d'une seule pierre. L'élégance et la pureté des formes antiques de ces ouvrages élégans et gracieux, l'exactitude des arêtes, le poli et la perfection de ce travail admirable frappent de surprise, surtout lorsque l'on apprend qu'il a été exécuté par de simples paysans dalécarliens.

En Suède, l'usage de ces ouvrages est général, et il forme, pour l'intérieur des appartemens, des jar-

dins et des monumens, des ornemens dont rien ne peut égaler l'élégance et la grace. Il y en a un grand dépôt à Stockholm, et l'exportation pour l'étranger augmente d'année en année et commence à devenir considérable.

J'avais consacré près d'un mois à visiter Upsal et les environs; je repartis pour revenir à Stockholm dans les premiers jours d'août, et ce court trajet ne m'offrit aucun nouvel objet digne de l'attention du lecteur.

CHAPITRE XII.

Mœurs et usages.

Police. — Passe-ports. — Douane. — Douceur du peuple. — Son goût pour les plaisirs bruyans. — Politesse, ses exigences. — Intelligence, lenteur, juremens populaires. — Fêtes de corporations. — Sympathies et antipathies nationales. — Baptêmes, mariages, funérailles, cimetières. — Société, le mariage, passion du jeu. — Les dames. — Modes. — Toilettes. — Beauté remarquable des femmes. — Relâchement des mœurs dans les basses classes. — Incendies. — Équipages. — Cafés. — Poste et petite poste. — Hospices et établissemens de bienfaisance.

A mon entrée en Suède, quoique pourvu d'un excellent passe-port français, je fus obligé d'en prendre un autre en suédois, sans doute pour la commodité de messieurs les baillis qui auraient eu la fantaisie de me le demander, et ce nouveau passeport me coûta environ vingt francs.

Dès qu'un étranger arrive à Stockholm, la police lui fait demander son passe-port, et un ou deux jours après il voit arriver un de ses préposés qui lui présente un papier imprimé sur lequel sont diverses questions rédigées en français, en anglais, en allemand et en russe; il faut y répondre par écrit sur les marges ménagées à côté du texte; voici quelques-unes de ces questions : Quel est l'objet de votre voyage? Quelles sont les personnes dont vous êtes connu? A qui êtes-vous recommandé? Quelle est la durée présumée de votre séjour? etc., etc. Les étrangers sont l'objet d'une attention toute particulière, et si leur présence donne le moindre ombrage, leurs actions sont soigneusement surveillées; cependant, il faut le dire, dans tous les cas ils jouissent de la plus complète liberté : il n'en est pas moins très désagréable d'être exposé à toutes ces investigations.

La police est une invention tout à fait moderne, comme administration distincte et séparée de la justice, à qui elle appartenait auparavant chez tous les peuples de l'Europe; dans tout le nord elle est très formaliste; il faut bien qu'elle s'occupe de quelque chose pour remplir l'objet de son institution.

La police et la douane ont quelques traits de ressemblance : la première est une administration politique établie pour protéger les personnes et surtout

pour les surveiller ; la seconde est une institution fiscale chargée de protéger les intérêts industriels et de remplir les coffres du gouvernement.

La douane, en Suède, est au moins aussi rigide que la police ; cela ne saurait guère être autrement avec un tarif encore rempli de prohibitions qui offrent un appât perpétuel et séduisant à la fraude : les malles, les colis, les hardes, tout est visité, fouillé, examiné avec une exactitude désespérante pour un pauvre voyageur qui, après avoir bien artistement, bien péniblement arrangé son bagage dans sa malle, voit jeter pêle-mêle à ses pieds tout ce qu'elle contenait ; on demande jusqu'à la clef du nécessaire. Un prudent voyageur anglais arriva à Helsingborg en même temps que moi ; il s'était muni de cet instrument qui joue un si grand rôle dans *Pourceaugnac ;* je suppose que ce meuble était peu connu de MM. les préposés, car à son aspect ils me parûrent tout à fait interloqués, et il s'éleva entre eux un grave débat pour savoir si c'était un instrument de physique ou de chimie. Sur la route d'Helsingborg à Stockholm, l'on est encore visité une seconde fois à Norkœping ; mais l'on ne fouille nulle part sur les personnes, et sous ce rapport les douaniers suédois sont beaucoup plus modestes que ceux de quelques autres pays.

Plusieurs maisons de commerce de Stockholm se livrent presque exclusivement à la contrebande; ces spéculations, quoique sujettes à beaucoup de chances et d'inconvéniens, que les entrepreneurs ont sans doute soin de mettre d'avance sur leur budget, conduisent assez rapidement à la fortune.

Malgré toute la sévérité des douaniers, il paraît qu'ils ne sont pas aussi intraitables qu'ils voudraient le faire accroire; il y a quelques moyens de les apprivoiser, et je suis persuadé que les fraudeurs pensent comme moi. Pendant mon séjour à Stockholm, je fus invité à un dîner dont les convives semblaient appartenir à deux élémens opposés : il y avait d'un côté quelques chefs, sans doute subalternes de la douane, et de l'autre trois négocians; c'étaient les amphitrions : j'ignore s'il s'agissait d'obtenir quelque faveur ou de remercier de celles que l'on avait précédemment obtenues : quoi qu'il en soit, ces terribles adversaires ne me parurent pas du tout surpris de se trouver réunis à la même table; cependant un certain air de mauvaise honte et de mystère perçait dans les manières et la contenance de nos honnêtes douaniers; mais insensiblement ils finirent par déposer au fond des bouteilles leur air grave, austère et embarrassé; la gaieté succéda à la réserve, et la plus parfaite intelligence me parut régner entre ces antagonistes,

qui devaient bientôt reprendre en public leurs allures hostiles, du moins en apparence.

Malgré toutes les petites tribulations que l'on est exposé à éprouver de la part des douanes et de la police, l'étranger, en arrivant en Suède, ne peut échapper à une flatteuse prévention pour un peuple doux, humain, paisible, hospitalier, et il s'aperçoit bientôt de la supériorité de sa civilisation. Les délits qui troublent la société, les crimes qui y portent l'effroi et la désolation, y sont presque inconnus; il n'y a presque pas d'exemples de vols et d'assassinats sur les grandes routes; on peut les parcourir de jour et de nuit dans la plus parfaite sécurité. Les précautions que l'on prend ailleurs, pour se défendre contre une attaque imprévue, sont ici parfaitement superflues et tout à fait inusitées. Je me rappelle à ce sujet avec quelle surprise les habitans d'une petite auberge de village, où je devais passer la nuit, me virent déposer sur la table de ma chambre à coucher une paire de pistolets et un de ces poignards de marine dont je m'étais muni à tout hasard; les hommes ouvraient de grands yeux où se peignait l'étonnement beaucoup plus que la terreur; quant aux femmes, elles avaient un air tout effaré, et je suis maintenant convaincu que je passai dans leur esprit pour quelque Fra Diavolo, quelque bandit échappé du fond de la

Calabre pour venir en Suède dérober sa tête au gibet. Cette désagréable expérience me suffit, et depuis ce moment j'eus grand soin de cacher au fond d'une malle ces armes si inutiles.

Néanmoins, avec le caractère de douceur et de bonté qui distingue cette nation, il n'y en a point qui déploie plus d'énergie; et les pages de son histoire attestent la persévérance et le courage avec lesquels elle a soutenu les luttes les plus héroïques pour la défense de ses droits et de son indépendance.

La vie isolée que beaucoup de Suédois mènent au milieu des bois et des montagnes contribue à leur donner un caractère méditatif et observateur, et cette disposition tend au développement de leurs facultés intellectuelles; mais sous cette enveloppe calme et réfléchie ils cachent une ame ardente et capable des plus grandes entreprises.

On accuse les Suédois d'être envieux, rancuneux, et d'avoir un penchant prononcé pour la chicane et les procès. La pauvreté générale du pays donne plus de prix à la propriété; l'on ne souffre pas qu'il lui soit porté la moindre atteinte, et la plus frivole circonstance donne matière à un procès.

La politesse est un des traits distinctifs de la nation; elle est un indice de l'aménité de son caractère et de sa haute civilisation.

Les Anglais sont, comme chacun sait, excessivement économes de toute démonstration extérieure de civilité; ce serait déroger à leur dignité d'hommes libres; ils se sont mis tout à fait à leur aise avec des usages incommodes ou puérils, imposés par les caprices de la société; et ces marques d'une assommante politesse, que les plus misérables hères se prodiguent à l'envi dans d'autres pays, leur inspirent un souverain mépris. L'élévation des pensées et la générosité des procédés, voilà, disent-ils, ce qui doit caractériser la véritable politesse. Mais les Anglais sont de mauvais coucheurs, et ces beaux sentimens pourraient bien ne pas être sans mélange d'un peu d'orgueil britannique.

Ces usages qui, en France, commencent à s'infiltrer dans nos mœurs, n'ont pas encore pénétré en Suède; on se découvre en compagnie, devant les supérieurs, et en parlant aux dames; mais, pour tout le reste, il faut convenir que l'épine dorsale des Suédois est infiniment moins flexible que celle des Danois, des Allemands et des Italiens; leurs manières, au contraire, décèlent à chaque instant un peuple fier de ses souvenirs et des hommes pénétrés du sentiment de leur propre dignité.

Il ne serait point cependant extraordinaire que cette fierté nationale, portée à l'extrême chez quel-

ques individus, les rendit ombrageux, susceptibles et exigeans en fait de politesse. Je crois devoir, en véridique narrateur, citer à l'appui de cette opinion une petite aventure qui m'arriva à Upsal.

Pendant mon séjour dans cette ville, après une longue course à la campagne, dans laquelle M. R..., qui parlait très bien français, avait bien voulu m'accompagner, nous entrâmes, à notre retour de cette excursion, dans une espèce de café; nous demandâmes de la limonade, il n'y en avait pas; il fallut se contenter du modeste svagdricka : c'est une petite bière légère, agréable et très rafraîchissante. J'eus bientôt occasion de savoir à quoi m'en tenir sur l'extrême susceptibilité des Suédois en matière de politesse. Il y avait du monde dans ce café, et en entrant je ne manquai pas de me découvrir; mais comme j'avais très chaud, je crus pouvoir remettre mon chapeau. Deux personnes dont la tenue et les manières annonçaient cependant des hommes bien élevés s'aperçurent de cet oubli, qui, d'après leurs idées, blessait les convenances, et jetant sur moi des regards irrités, elles murmurèrent quelques paroles de mécontentement. J'ignorais la cause de cette humeur, et j'étais loin de me douter que ces messieurs eussent dans ce moment la bonté de s'occuper de moi; mais mon obligeant compagnon s'empressa de

m'avertir en souriant de mon irrévérence, et il me conseilla d'ôter mon chapeau pour éviter toute fâcheuse altercation. L'avis était sans doute très prudent, c'était peut-être ce que j'avais de mieux à faire ; mais je ne crus pas devoir y déférer. Je devais sans doute respecter les usages ; mais en cédant, je craignais de faire un acte de pusillanimité. Je pensais aussi que l'on devait quelques ménagemens à ma qualité d'étranger ; j'avoue d'ailleurs que j'étais parfaitement rassuré et, si je ne me trompe, un peu encouragé par les regards bienveillans, les sourires approbateurs de plusieurs aimables jeunes gens qui se trouvaient réunis dans le même lieu, et dont l'intérêt m'était évidemment acquis : je soutins donc bravement l'honneur de mon pavillon.

Les murmures cependant allaient leur train, je ne m'en inquiétais guère. Enfin nos revêches commensaux prirent un parti décisif : ils appelèrent le garçon d'une voix éclatante, demandèrent leurs chapeaux, qu'ils pouvaient fort bien prendre, puisqu'ils les avaient sous la main ; ils les placèrent sur leur tête avec beaucoup de dignité, et, pour me faire bien comprendre le but de cette pantomime, ils s'approchent de moi en me regardant avec le plus grand sérieux : je ne pus conserver le mien, mon compagnon m'imita ; les jeunes gens qui avaient été

convoi; plus il est nombreux, plus il honore la famille. L'enterrement n'a jamais lieu que trois jours après le décès, et quelquefois plus tard, surtout pendant l'hiver. Les cérémonies funéraires occasionnent souvent des frais considérables; il n'est pas rare de les voir s'élever à deux et trois mille francs. Cette dépense est inévitable : elle est prise sur le plus liquide de la succession, et s'il y a des créanciers, elle est supportée par la masse.

Les cimetières sont entretenus avec un soin admirable, qui honore les sentimens pieux de cet excellent peuple; dans le moindre village, ils sont ornés d'arbres et de gazon; des fleurs cultivées avec un soin religieux ornent la plus modeste sépulture, et l'on voit très souvent de nombreuses familles venir y déposer leurs regrets. Dans les villes, le même respect pour la cendre des morts, indice de la moralité de la nation, se fait remarquer avec plus d'éclat : les monumens de granit et de marbre, mêlés aux fleurs et aux arbres de deuil, répandent dans ces lieux consacrés à la douleur les teintes d'une douce mélancolie.

L'intelligence chez les gens du peuple manque souvent de vivacité, il faut qu'elle soit développée par la réflexion; ils ne comprennent qu'avec peine le langage des signes les plus démonstratifs; l'on voit

bien qu'on est loin de l'Italie. J'ai été fort souvent à portée de faire cette expérience; mon ignorance complète de la langue me forçait à chaque instant d'avoir recours aux signes; ils étaient, je crois, très expressifs, et l'on ne pouvait s'y méprendre; cependant j'en étais presque toujours pour mes frais, ils ne me comprenaient pas.

Leur lenteur est presque désespérante, du moins pour nous autres Français; il faut pourtant s'y habituer, car ils procèdent à tout ce qu'ils font avec un calme et un sang-froid imperturbables: mais cette lenteur est bien compensée par une extrême ponctualité; les ordres que l'on donne à un domestique, s'ils ne sont pas exécutés avec toute la célérité que comporte la vivacité de notre caractère, le sont du moins avec une exactitude scrupuleuse.

Une circonstance fort légère en elle-même, mais qui m'a paru caractéristique, peut être placée au nombre des indices de la douceur des mœurs nationales. On connaît la sale énergie des juremens des peuples méridionaux et celle des Russes plus infâme encore. En Suède, les juremens ont comparativement presque de la chasteté. *Tusandjeftan* (prononcez *toussaniehle*), cent mille diables, est la plus grande imprécation; ce serait, chez nous, un juron à l'eau de rose.

Chaque peuple a ses antipathies et ses affections nationales dont l'origine remonte aux rivalités, aux alliances et aux relations commerciales ou à d'autres circonstances qui ont relâché ou resserré les liens qui les unissaient. Les étrangers qui jouissent de la plus haute faveur, en Suède, sont les Allemands, à cause sans doute de la communauté d'origine; les Français viennent immédiatement après eux et peuvent presque être placés sur la même ligne; les Anglais sont recherchés, mais peu aimés. Les peuples qui inspirent le moins de sympathie sont les Russes, et autrefois les Danois; mais l'antique animosité contre cette nation a fait place à la plus cordiale sympathie. Plusieurs chants populaires semblent être consacrés à perpétuer le souvenir de ces haines héréditaires; l'on y célèbre, comme de raison, le triomphe des Suédois et les défaites de leurs ennemis.

Le peuple est essentiellement bon, honnête et obligeant, il est naturellement humain et doux; cependant les pages de son histoire attestent assez son énergie, et chaque jour les tribulations des employés de la douane, des agens de police, des factionnaires et des autres préposés de l'ordre public, prouvent suffisamment que les basses classes sont aussi turbulentes qu'ailleurs.

Il existe un penchant prononcé pour les plaisirs

bruyans ; à Stockholm, il éclate dans les fêtes de certains clubs consacrés aux divertissemens, et qui ont quelque analogie avec le Yacht-club anglais. Ces fêtes se célèbrent avec apparat, c'est à dire que l'on y tire beaucoup de coups de canon, et que l'on y vide beaucoup de bouteilles. On voit, dans ces occasions, quatre, cinq ou six chaloupes chargées de monde, mettre à la voile et sortir du port dès le matin ; le bruit du canon qu'elles ont à bord annonce le départ ; le lieu de l'assemblée est quelque auberge de campagne ou quelqu'une des nombreuses îles des environs de la ville. Toute la journée, on ne cesse de tirer, d'intervalle en intervalle, surtout pendant le dîner et au moment des toasts, accompagnement indispensable de ces sortes de repas. Le soir, on revient au bruit des fanfares, de la musique, du canon et des chants de la bande joyeuse. Le goût pour les plaisirs bruyans, chez des hommes livrés à des occupations tranquilles, à des habitudes laborieuses, annonce les inclinations guerrières de la nation.

La société est nettement tranchée ; il y a peu de mélange dans les réunions de la noblesse et de la bourgeoisie, ce qui n'empêche pas qu'il n'existe une extrême cordialité dans les relations journalières de ces deux classes. Dans un cercle de la noblesse en

rencontre cependant toujours un certain nombre de bourgeois, et la noblesse se trouve dans la même proportion dans les réunions de la bourgeoisie; mais les banquiers, les armateurs, les riches négocians, les capitalistes, les maîtres de forges, qui forment la haute bourgeoisie, vivent avec la noblesse intermédiaire sur le pied d'une parfaite égalité, et ils sont accueillis par la plus haute noblesse.

Le mariage, dans les hautes classes de la noblesse et de la bourgeoisie, est un lien ordinairement heureux. Les passions ont peu d'empire sur ces caractères froids et paisibles. Les familles sont moins que partout ailleurs, peut-être, troublées par les intrigues de la galanterie; l'on reçoit peu, et les femmes vivant dans l'isolement de leurs ménages, occupées de soins intérieurs, sont rarement exposées à ces séductions qui viennent si souvent détruire toutes nos illusions de bonheur domestique.

La fureur du jeu s'est répandue, ici comme dans le reste de l'Europe, chez quelques individus de la société : ils jouent ordinairement très gros jeu. Je ne me suis trouvé dans presque aucune de ces réunions sans y rencontrer des tables de wisk, de piquet ou de boston; les tapis se couvrent de billets de banque avec une extrême rapidité, à peine vous donne-t-on le temps de rem-

plir les plus indispensables formules de politesse, tant on est empressé de vous offrir des cartes.

Cette triste passion n'a pas heureusement encore, comme chez nous, gagné les dames. Combien de fois ne voit-on pas en France de jeunes femmes, parées de toutes les graces de leur âge, abandonner un cercle, dont elles étaient l'ornement, pour aller prendre place autour du maussade tapis vert! Lorsque l'on voit ces têtes charmantes concentrer toute leur attention sur les figures grotesques de David, d'Hector ou de la reine Judith, l'on se rappelle l'idée originale de je ne sais quel auteur, qui engageait très sérieusement les maris à se dépêcher d'ouvrir une souscription pour faire peindre, par d'habiles artistes, des figures plus gracieuses sur les cartes, afin que la génération future ne courût pas le risque de naître avec le nez comme l'as de trèfle, ou l'encolure du valet de carreau.

A Stockholm, il n'existe pas une seule jeune personne, un peu connue dans la société, qui sache jouer un jeu quelconque; et, parmi les vieilles femmes, il en est fort peu qui fassent leur partie le soir. S'il y a à ce sujet quelques rares exceptions, ce n'est que dans la très petite bourgeoisie, et encore les enjeux ne sont alors que des skillings.

Les dames ne paraissent pas être trop mal avec

cette capricieuse déesse qui leur tourne la tête à Stockholm comme à Paris : le *Journal des Modes* y parvient régulièrement; il est lu avec ferveur, médité avec soin, et ses costumes sont aussitôt exactement imités; elles ne négligent rien pour se tenir au courant de ce chapitre important. Lorsque l'une d'elles part pour la France, les commissions d'emplettes ne lui manquent pas; avec ces précautions, il n'est pas étonnant que les toilettes, particulièrement dans la haute société, soient au niveau de celles de Paris; en un mot, les dames se mettent avec beaucoup de goût, et une élégance qui n'a de limites que celles qu'y apportent d'intraitables maris, petits législateurs qui s'avisent d'établir des lois somptuaires dans leurs ménages.

Les dames de la bourgeoisie sont également bien mises, et les voyageurs qui viennent de traverser l'Allemagne sont frappés de la parfaite convenance des parures; il est infiniment rare de rencontrer, comme dans cette contrée, des toilettes exagérées et par conséquent ridicules, et il est des quartiers de Paris où les caricatures de la mode sont plus nombreuses qu'à Stockholm : parmi les femmes de toutes les classes, on remarque surtout une extrême propreté et une décence de tenue préférables à toute la toilette et rehaussant son prix.

On porte beaucoup d'étoffes anglaises pour robes : nos jolies toiles peintes de Mulhouse, bien supérieures pour l'élégance des dessins, n'ont pas pénétré en Suède. Les manteaux écossais sont d'un usage général ; les dames à la ville ou à la campagne s'en séparent rarement, c'est une précaution que les subites variations de l'atmosphère rendent indispensable.

Les femmes de la Suède sont renommées par leurs attraits et les graces de leurs personnes, et elles sont dignes de leur célébrité ; rien n'égale l'élégance naturelle de leur tournure ; l'éclat de leur teint, la beauté de leur chevelure et l'expression de leurs physionomies si douces et si animées à la fois. Dans les autres contrées du Nord, le beau sexe se fait remarquer par des proportions un peu massives, la grosseur des pieds et des mains, et l'abondance du sein ; les Suédoises sont, au contraire, des modèles d'une admirable harmonie de formes gracieuses et sveltes ; leur démarche est remplie d'aisance, leur taille ravissante ; il y a dans leur maintien de l'abandon et souvent de la dignité : en un mot, il est fort peu de pays où les femmes soient aussi favorisées de la nature, et l'on dirait qu'elle s'est plu à répandre ses dons avec encore plus de profusion sur celles d'une condition inférieure. Rien n'est aussi gracieux

qu'une grisette de Stockholm avec sa robe d'une jolie étoffe anglaise qui dessine ordinairement des formes charmantes, et son mouchoir de soie damassé, nuancé de couleurs agréables, jeté négligemment sur sa tête et noué sous le menton; elles sont d'ailleurs bien chaussées, leur linge est toujours blanc, et aucune servante ne sort jamais sans gants.

En France et dans tout le reste de l'Europe, les jolies femmes sont rares, car il en est de la beauté comme des diamans. Chez nous, sur cent jeunes femmes il est rare d'en rencontrer plus de huit ou dix de jolies; en Suède, c'est un calcul dans le sens inverse, elles sont presque toutes pourvues de plus ou moins d'agrémens. Il n'y a point d'exagération dans ce que j'affirme. J'ai vu les beautés de Stockholm, je l'avoue, en admirateur, mais avec le calme philosophique d'un observateur tout à fait désintéressé : je puis donc, sans peur et sans reproche, leur rendre à la fois cet hommage et cette justice.

Les dames des hautes classes et des classes moyennes possèdent les vertus qui sont le véritable ornement de leur sexe, douces et laborieuses, bonnes mères, épouses fidèles, du moins je le suppose, vives et modestes, aimables sans effort et sans prétention; elles n'ont ni la pruderie des Anglaises, ni

l'apathie des Hollandaises, ni, je crois, la coquetterie de nos Françaises, et elles sont surtout plus réservées. Dans les réunions, on les voit beaucoup moins empressées à se confondre dans la foule; rassemblées en groupes charmans, elles ne sortent de ce cercle que lorsque la convenance l'exige, pour se réunir entre elles aussitôt, et toutes leurs habitudes décèlent des vertus modestes et touchantes.

Les hommes sont généralement peu prodigues, auprès d'elles, de ces soins empressés, de ce culte presque exclusif dont les dames sont l'objet parmi nous; mais si elles ne sont pas entourées des mêmes hommages qu'en France, du moins elles ne sont pas exposées, comme en Angleterre, aux superbes dédains de leurs seigneurs et maîtres qui semblent n'avoir pris une femme que pour leur faire du thé et des enfans.

En rendant hommage au mérite des dames suédoises, nous avons rempli une tâche douce et facile; mais il nous reste à parler des femmes des dernières classes du peuple, et, il faut bien le dire, ce n'est point par l'austérité de leurs mœurs qu'elles se recommandent le plus; la polygamie (1) était autrefois en usage en Suède, il paraît que ces dames pren-

(1) Voyez l'*Histoire de Suède* de Bottin.

nent maintenant leur revanche. La démoralisation a pénétré jusque dans les campagnes, où l'on voit chaque jour de jeunes et innocentes filles écouter de trompeuses promesses et s'abandonner à la séduction des plaisirs, au moment où elles étaient l'orgueil et l'ornement du hameau. Celles qui ont été ainsi entraînées par de funestes penchans vont ordinairement en Russie, là elles trouvent un asile assuré contre la honte et surtout contre la misère; c'est un véritable El Dorado où elles font de leurs charmes des spéculations plus ou moins lucratives; presque toutes les femmes entretenues de Saint-Pétersbourg sont de jolies suédoises; les plus à plaindre de ces malheureuses filles, celles dont les calculs ont été trompés, sont réduites à aller peupler les harems de cette capitale. Cet exutoire, ouvert à la partie la plus corrompue de la nation, a-t-il une influence favorable sur ses mœurs ou n'offre-t-il qu'un appât au vice, c'est une question que l'état des mœurs du peuple peut facilement aider à résoudre.

Dans une ville où se trouve agglomérée une population de plus de cent mille habitans en y comprenant la garnison et les équipages des navires, il n'existe pas une seule de ces maisons où les marins et les étrangers vont dépenser leur argent et leur

santé : au premier coup-d'œil on serait tenté de tirer de cette circonstance des inductions très favorables aux mœurs populaires, il n'en est rien et il ne faut pas un grand effort d'imagination pour deviner le mot de cette facile énigme : presque toutes les servantes et les filles du bas-peuple ne sont guère avares de leurs faveurs, et, chose singulière, on assure que ni les sens ni l'intérêt n'ont aucune part à ces dangereuses prodigalités ; elles sont, dit-on, complétement désintéressées ; jamais elles n'en réclament le salaire, et ce n'est que lorsque ces relations se sont un peu prolongées que leurs admirateurs honnêtes et délicats viennent déposer à leurs pieds le prix de leur amour.

Les femmes du peuple sont d'ailleurs employées à une foule de soins dont elles sont dispensées ailleurs et qui peuvent contribuer à leur dégradation. On les occupe presque exclusivement dans les auberges ; quelquefois et lorsque, par extraordinaire, les hommes sont occupés des travaux des champs, les femmes font alors sur les routes le service du transport des dépêches de la poste aux lettres. Dans le nord, à partir du Gefle, elles conduisent presque toujours les voitures comme postillons ; lorsque vous arrivez au relais où cet usage commence à s'établir, vous êtes tout surpris en

voyant une jeune fille monter en voiture, s'établir à vos côtés, prendre les rênes et partir pour s'enfoncer avec vous dans les forêts les plus solitaires. En été, le costume de ces demoiselles est des plus exigus. Elles se présentent :

> . . . . Dans le simple appareil .
> D'un *postillon* qu'on vient d'arracher au sommeil ;

une chemise, un jupon peut-être, et le fichu de la modestie, composent toute leur parure.

Dans les maisons de bains, le service se fait par de jeunes filles souvent fort jolies : le jour de mon arrivée à Stockholm, ayant demandé à prendre un bain, on m'indiqua un de ces établissemens dans l'île de Riddarholm. Une fille prépara mon bain dans une chambre où il y avait quatre baignoires séparées par de simples rideaux de serge verte. Elle montrait beaucoup d'empressement à faire son service; mais ces démonstrations de zèle étaient tempérées ou neutralisées par un air complétement indifférent et des manières tout à fait dégagées; il était facile de voir, par le peu de mystère et d'importance qu'elle mettait à ses actions, qu'elle ne remplissait qu'un devoir vulgaire; jusque-là il n'y avait rien que de très naturel; mais je fus bien sur-

pris lorsqu'ayant demandé du linge pour sortir du bain, je vis mon odalisque faire, avec beaucoup de calme et de sang-froid, ses dispositions pour m'essuyer : déjà elle me présentait le peignoir bien chaud pour m'en couvrir, mais j'eus la modestie de la remercier de ses services, et elle trouva mon refus tout aussi simple que si je les eusse acceptés. Ces demoiselles doivent avoir vu bien des choses dans leur vie. J'avoue, que dès mon début, je commençais à trouver les usages de la Suède fort originaux.

Le costume des femmes de la campagne de quelques cantons, en particulier dans le Blecking, la Dalécarlie et dans les paroisses de Wingaker et Ostanaker en Sudermanie, est extrêmement pittoresque et surchargé d'ornemens et de broderies du goût le plus pur et le plus gracieux; mais dans la plupart des provinces il ne se distingue que par sa simplicité et sa propreté.

Les hommes, à Stockholm, s'habillent comme partout ailleurs ; il n'y a presque aucune différence dans la coupe des vêtemens et la forme des chapeaux entre Londres, Madrid, Saint-Pétersbourg, Naples, Hambourg, Paris et Stockholm, ou du moins les nuances en sont peu sensibles. Les personnes qui se piquent de quelque élégance s'efforcent, dans toutes les villes de l'Europe, de se maintenir à la

hauteur des fashionables de Paris et de Londres; et Staub, ce grand régulateur des modes, a soin de les tenir au courant de ses vicissitudes. Il y a à Stockholm des hommes qui se distinguent par la recherche de leur toilette; mais je crois que la race des petits-maîtres et des véritables dandys y a pullulé beaucoup moins que partout ailleurs; les élégans se mettent avec un goût parfait, mais sans prétention; le sens droit des jeunes gens les préserve du ridicule qui s'attache à ces caricatures de la mode. Il en est une qui depuis vingt ans, et peut-être depuis beaucoup plus long-temps, s'est, pour d'excellentes raisons, perpétuée sans aucune altération, celle des talons ferrés : elleest générale, et son utilité ne peut être révoquée en doute dans une ville dont le pavé aigu brise promptement les chaussures. L'hiver et dans les temps humides, on porte pardessus les bottes des espèces de socques, que l'on nomme en suédois *galoches;* on les quitte à la porte des appartemens.

Les gens du peuple sont généralement mieux vêtus qu'en France; on ne voit presque jamais de ces misérables haillons, de ces habits rapiécés de diverses étoffes que l'on remarque trop souvent parmi nos classes pauvres.

Les incendies ont été si fréquens, que l'on prend

des précautions infinies pour les prévenir. Des surveillans sont placés sur toutes les tours et les clochers des églises de la ville, pour donner l'alarme en sonnant le tocsin en cas de feu. On les entend pendant la nuit crier l'heure à travers un cornet à bouquin, et ce son, porté au loin à travers le calme et le silence de la nuit, a quelque chose de lugubre et de solennel.

Il est défendu, sous peine d'une amende assez forte, de fumer dans les rues, etc.; malgré ces précautions, il ne se passe guère d'hiver sans qu'il n'éclate un ou plusieurs incendies; mais les mesures sont si bien prises, les secours sont si prompts et si efficaces, que ces accidens ont rarement des suites fâcheuses. La compagnie d'assurance de la ville de Stockholm est fort riche par ses propres capitaux et par l'étendue de ses opérations, presque toutes les maisons sont engagées dans l'assurance. Il y a une seconde compagnie qui comprend dans son privilége toutes les provinces du royaume, et enfin la compagnie du Phénix de Londres fait aussi quelques assurances.

La police des rues est faite, pendant la nuit, par la brand-vakt, dont les fonctions sont absolument les mêmes que celles des watchmen à Londres, et par des espèces de patrouilles grises qui dans les incendies portent un fanal au bout d'une perche. Les

brand-vakt parcourent les rues armés d'un long bâton, au bout duquel est également suspendu un falot; ce bâton est terminé par une espèce de pince ou d'écrou en fer qui, par un mécanisme particulier, facilite les moyens de saisir les perturbateurs nocturnes de la tranquillité publique. Les gardes de la brand-vakt sont fort adroits à se servir de ce singulier instrument, avec lequel ils saisissent par le cou le malfaiteur qu'ils poursuivent, et l'ayant ainsi emboîté dans cette cravate de fer, ils le font marcher devant eux jusqu'au prochain corps-de-garde.

Les équipages sont généralement mesquins et peu élégans; leur nombre, en été, est peu considérable, parce que les personnes opulentes sont à la campagne. Il y a des fiacres; mais ils ne stationnent pas sur les places : il faut les aller chercher ou les commander chez les entrepreneurs. Ils marchent au jour ou à la course d'après un tarif qui en fixe le prix : celui de la course est d'un rixdale rixgelt (trente sous). Quant aux cabriolets, on en trouve toute la journée stationnés sur diverses places de la ville.

Il n'y a guère de cafés, du moins d'après l'idée que nous nous faisons de ces maisons et selon nos usages. Les plus fréquentés sont tenus par des Italiens ou des Juifs. On y sert du chocolat, du café,

des glaces et des liqueurs. Le nombre des maisons où l'on ne vend que de la bière, du punch et de l'eau de vie est très considérable; on y donne souvent à manger. Ces établissemens sont mal décorés, mal tenus, et ne ressemblent nullement à nos élégans cafés, à nos somptueux restaurans. On y fume, et l'usage de la pipe est général, même parmi les personnes de la plus haute société.

Le tabac est préparé sans doute d'une manière analogue au goût des habitans; il m'a paru très doux et sans saveur. On recherche beaucoup les tabacs à fumer d'Angleterre, de Hollande et de la Havane, et le tabac en poudre de France.

Le service de la poste aux lettres est fait avec beaucoup d'ordre et de régularité. En été, l'on reçoit en douze jours les lettres de Paris; mais, en hiver, leur arrivée est souvent interrompue par les glaces ou d'autres circonstances. En hiver, les courriers passent par Helsingborg, Copenhague et Hambourg; en été, ils sont dirigés sur Ystad, petit port de la Scanie; un bateau à vapeur traverse la Baltique et les débarque à Griefswald, d'où ils continuent leur route par Berlin.

La liste des personnes auxquelles les lettres sont adressées à Stockholm est affichée dans l'intérieur de l'hôtel des Postes, afin que chacun puisse recon-

naître celles qu'il attend. Il y a une liste séparée par ville de départ.

Le transport des dépêches se fait, pour le compte du gouvernement, par des paysans possesseurs de terres affectées au service de la poste; la jouissance de ces terres leur est allouée pour leur tenir lieu de traitement. Ces paysans ne transportent point les paquets des dépêches à cheval ; ils font ce service dans leurs chariots.

M. Motoni, Italien, ancien officier supérieur au régiment de royal-suédois; avait, en 1832, proposé au gouvernement l'établissement d'une petite poste aux lettres pour Stockholm; sa qualité d'étranger ne fut point favorable au succès de cette entreprise, qui vient cependant d'être réalisée, et dont la direction en a été confiée à M. Rosenkwist, Suédois.

Chez un peuple qui se distingue si éminemment par la douceur de ses mœurs, les établissemens consacrés à la bienfaisance doivent être dans une situation prospère, et ils le sont en effet. Ils sont nombreux dans la capitale et dans les autres villes de la Suède. L'état s'associe à ces œuvres d'humanité; il consacre tous les ans pour cette dépense plus d'un million, et cette somme est très considérable, eu égard aux revenus du pays; la charité publique fait le reste; et il n'y a pas d'infortune qui ne soit secou-

rue. L'hôpital des fous de Danviken est un établissement dont les nations les plus riches pourraient s'enorgueillir.

L'hôpital bourgeois a été augmenté du double sous le règne du roi actuel. Stockholm possède deux hôpitaux consacrés aux orphelins et aux enfans trouvés, qui entretiennent plusieurs centaines d'enfans et en placent encore un bien plus grand nombre en province, chez des cultivateurs.

Il y a deux hôpitaux d'accouchemens gratuits, pour les personnes peu aisées et pour celles qui désirent rester inconnues. Chacun de ces établissemens a une école de sages-femmes.

Un des établissemens de bienfaisance de Stockholm, nommé Frimurare-Barnhuset, et consacré à des enfans orphelins, a cela de remarquable qu'il est entretenu et dirigé par les francs-maçons. Tous les ans, le vendredi-saint, l'on donne, au profit de cette institution, un grand concert à l'hôtel des Nobles.

CHAPITRE XIII.

—

Moeurs et Usages.

Auberges. — Nourriture. — Vins de France. — Table. — Cuisine. — Profusion dans les dîners d'apparat. — Café. — Toasts.

Les auberges de la Suède, sans en excepter celles des villages les plus isolés, sont toujours propres et bien tenues; on est sûr d'y rencontrer un accueil honnête, des attentions et du désintéressement, ce sont là les premiers indices du caractère bienveillant de ce peuple : mais nous plaignons le voyageur qui, habitué à l'abondance des auberges de France

et d'Allemagne, croit trouver les mêmes ressources en Suède; s'il y compte, s'il tient beaucoup aux jouissances de la table, il doit s'attendre à un complet désappointement, car il sera véritablement campé au milieu de toutes les privations; mais s'il peut se contenter d'une nourriture fort simple à la vérité, mais suffisante, il trouvera qu'il n'y a pas trop de quoi se désoler.

Il n'est pas, au surplus, bien étonnant que les auberges de la campagne soient mal pourvues : la manière dont on voyage en Suède avec des forbuds, qui commandent d'avance les relais, et qu'il faut nécessairement suivre; la célérité de ces courses sans pouvoir s'arrêter à volonté une fois que l'itinéraire est tracé, ne permettent pas aux voyageurs de consacrer le moindre loisir à la table : ils ne font que de courtes stations et très peu de dépense dans les auberges. Les Suédois ont d'ailleurs toujours soin, dans leurs voyages, de garnir leurs voitures de quelques provisions de vivres, c'est à dire de jambons et de viandes fumées, de pain et d'eau de vie; ils ne prennent dans les auberges que ce qui leur manque strictement, et il est rare, sous ce rapport, de les trouver au dépourvu. Ces précautions sont indispensables à des gens qui ont contracté de bonne

heure l'habitude de faire un repas de trois en trois heures.

Je n'ai vu nulle part de tables d'hôte dans les auberges; jamais on n'y trouve un repas servi régulièrement. La nappe est toujours mise dans une salle commune, et les voyageurs, qui viennent successivement s'y placer, choisissent sur la carte ce qu'ils désirent. On peut aussi se faire servir dans son appartement; mais de toute manière, les tables de ces auberges seraient une triste et pauvre ressource pour un homme qui aurait la moindre velléité gastronomique.

Les voyageurs ne sauraient trop se précautionner contre les vins qui leur sont offerts dans les auberges des routes de l'intérieur : c'est un véritable guet-apens, un piége affreux que l'on tend à leur crédulité. Vaut mieux mille fois s'abreuver d'oel, de svagdricka (deux sortes de bière), ou même de l'eau limpide des sources, que d'avoir recours à ces perfides breuvages. Ces vins proviennent ordinairement des vignobles de Lubeck; c'est un grand art de les bien confectionner, et il conduit à une fortune beaucoup plus rapide que celle à laquelle nos vignerons pourraient jamais prétendre. Lubeck abreuve de vins de France de sa fabrique un grand nombre de villes de l'intérieur de la Suède, de la Russie, de la Po-

logne : quelques autres villes du nord de l'Allemagne commencent à partager cette lucrative industrie. Au surplus, il n'est pas plus extraordinaire de voir fabriquer des vins de France à Lubeck que des vins de Madère à Paris et à Cette. Dans les villes maritimes, les vins de Bordeaux sont d'une excellente qualité et à bon marché : de 2 à 6 francs la bouteille.

Les auberges de Stockholm sont naturellement mieux pourvues et sur un meilleur pied que celles des provinces; on y vit à très bon compte, et l'on m'a assuré que l'on pouvait y dîner d'une manière très confortable pour un franc. Les restaurans du cercle de la noblesse et celui du commerce, que je fréquentais, sont les mieux montés; l'on y dîne fort bien pour un rixdale banco (2 francs).

Il y a du pain de plusieurs espèces : vous avez d'abord du pain français; il est blanc et assez bien fabriqué, du pain noir ou bis, du pain de seigle; des galettes un peu plus épaisses qu'une pièce de cinq francs, il y en a de brunes, il y en a de blanches; vous avez du pain anisé, du pain dans lequel on a mêlé de l'écorce de citron; enfin c'est un véritable luxe. Jamais, dans les auberges, on ne sert un pain entier aux convives; on le présente toujours dans des paniers, coupé en tranches minces; et le café se

sert sucré. Ces mesures de prévoyance signifieraient-elles que la réserve et la discrétion ne sont pas les vertus les plus familières aux habitués de ces maisons ?

Les servantes de ces auberges sont très généralement de fort belles filles, très affables et surtout très communicatives. Elles n'ont pas de gages, et jamais, en payant la carte, on ne laisse quelque chose pour elles, par la raison péremptoire que ce n'est pas l'usage. Elles sont d'ailleurs mises avec une recherche de propreté et de coquetterie incomparablement supérieure à celle des cordons bleus les plus huppés de Paris. Comment donç font ces pauvres filles pour subvenir aux frais de leur élégante toilette, puisqu'elles n'ont ni gages ni étrennes ? Voilà une question ardue à laquelle nous ne saurions répondre, et que nous abandonnons à la perspicacité des lecteurs. Tout se passe d'ailleurs dans ces auberges avec une réserve et une décence parfaites, à l'exception pourtant de quelques gestes qui paraissent aussi tout à fait autorisés par l'usage, mais qui mettraient en révolte ouverte la dernière servante de France et surtout d'Angleterre. Cependant ces bonnes filles paraissent fort sensibles à ces politesses, qui attirent tous leurs soins et toutes leurs prévenances.

Dans les auberges comme dans les maisons particulières, l'on dîne généralement à deux heures ; il n'y a que la haute société qui dîne à 6 ou 7 heures.

Le service de la table, dans les familles qui jouissent d'un peu d'aisance, est ordinairement fait avec beaucoup de décence et une propreté remarquable, et il règne presque toujours un certain air d'apparat qui compense, à quelques égards, l'innocente simplicité des mets.

Avant de se mettre à table, l'on prend debout au buffet, nommé *brænvinsbord*, une espèce de petit repas préliminaire ; il précède le dîner comme la préface d'un livre. Le buffet est couvert de linge blanc ; l'eau de vie de Suède, le cognac, le rhum y brillent dans des carafes de cristal, et pour se préparer au dîner, l'on peut choisir entre plusieurs hors-d'œuvre, tels que le beurre, les radis, les anchois, les jambons, le caviar, les harengs, le fromage, etc. Ce petit repas, nommé *sup* (prononcez *soup*), signifie littéralement un verre d'eau de vie. Néanmoins, parmi les personnes d'un ordre un peu élevé, l'on se borne à prendre, comme en Russie, un verre d'eau de vie avant de se mettre à table; mais en revanche, le verre de liqueur après le dîner, d'un usage si général en France, n'est offert en Suède que dans un très petit nombre de maisons.

Le sucrier est la parure d'une table suédoise : il y tient la place d'honneur au milieu du couvert, d'où il semble dominer avec ostentation sur tout le reste du service. Il est toujours en plaqué, et souvent en argent. C'est une pièce d'autant plus importante et indispensable que l'on met du sucre partout. Il se mêle souvent aux sauces les plus épicées. On en met dans la salade, dans les choux-fleurs, dans la bière; je crois même que les potages n'en sont pas à l'abri. Ces potages n'ont aucune affinité avec nos juliennes, nos substantiels consommés : c'est tout simplement de l'eau chaude dans laquelle les viandes ont bouilli pendant quelque temps, une heure peut-être; on les retire ensuite pour les faire rôtir. Ces potages, appelés *bulliongs*, se servent au milieu du repas; ils sont assaisonnés de quelques feuilles de fenouil, et l'on y voit souvent nager des raisins de Corinthe qui semblent tout à fait dépaysés dans ce singulier élément. En général, la cuisine est détestable, du moins chez les traiteurs, qui servent fort mal à la carte; quant aux repas commandés, ils savent, dit-on, les servir excellens, mais ils sont horriblement chers.

Il y a des mets fort extraordinaires, et que l'on vante pourtant beaucoup. En voici un qui jouit d'une grande réputation : on prend une truite sor-

tant de l'eau, on l'ouvre aussitôt, on la couvre de poivre et de sel, on l'arrose de vinaigre; on la laisse ainsi mariner pendant deux ou trois jours, et on la sert comme un mets des plus délicats. Le saumon et quelques autres poissons sont préparés de la même manière. Où êtes-vous, d'Aigrefeuille, Grimaud de La Reinière, Brillat-Savarin, illustres professeurs de gastronomie, maîtres passés experts dans l'art culinaire? C'est ici que vous auriez dû venir, si vous aviez été animés de quelque généreuse ambition; c'est ici qu'une gloire immortelle vous attendait : vous seriez devenus les réformateurs d'une cuisine barbare, et les couronnes de lauriers qui ornent vos fronts auraient passé feuille à feuille dans les casseroles suédoises!

Si l'art de la gastronomie, que Rabelais désigne par une épithète moins savante et plus caractéristique, n'a pas fait de très grands progrès en Suède, le nombre des repas forme une sorte de compensation : l'on va en juger par le relevé du menu d'un bon bourgeois.

Le matin, dès son réveil, l'on dresse près de son lit une petite table couverte d'un plateau, sur lequel se trouvent tous les ustensiles nécessaires pour prendre du café : les tasses sont très petites; le lait, le sucre, le beurre ordinairement d'une qualité supé-

rieure. A dix ou onze heures, déjeûner avec des tartines de beurre, du jambon, du poisson salé ou fumé et de l'eau de vie. Le dîner est servi à deux heures. Ce repas se compose presque uniformément d'une forte pièce de veau que l'on a fait cuire le dimanche pour paraître sur la table pendant toute la semaine : on y ajoute du poisson et un plat de pommes de terre ; et pour boisson de la bière et de l'eau de vie, et quelquefois à la fin du repas un verre de Porto. A quatre heures, le café; à six heures, nouveau repas, que l'on nomme *aftonvard* : c'est une sorte de collation composée de pain, de fromage et de beurre. A neuf heures, l'on soupe avec deux plats; c'est ordinairement du gruau et du lait ; souvent l'on sert aussi, comme un mets très délicat, une soupe faite avec du lait, de la bière et du sirop. On voit que nos bons Suédois ne perdent pas trop leur temps.

La noblesse n'a pas de luxe de table ; elle vit, quel que soit son rang, à peu de chose près, comme la bonne bourgeoisie; mais, le soir, on sert le thé; on soupe à neuf ou dix, et en général il règne une extrême simplicité dans les repas ordinaires.

Il n'y a pas à Stockholm une seule maison qui tienne ce que nous appelons table ouverte, c'est à dire chez laquelle on mette chaque jour un nombre

déterminé de couverts; mais pendant l'hiver il n'y a aucune famille, même peu aisée, qui ne donne au moins deux ou trois grands dîners. Les tables sont alors garnies avec profusion de rôtis, de gibier; on sert des poudings, des crêmes, de la pâtisserie, et il y a au dessert abondance de sucreries, de dragées et de confitures.

Dans ces grandes occasions, les toasts commencent avant le dessert. Si l'un des convives commence à boire à votre santé, vous ne pouvez vous dispenser d'y répondre, c'est à dire de vider votre verre, sous peine de passer pour un homme fort mal élevé; et si les trente personnes qui vous entourent s'avisent de vous adresser la même politesse, il est assez probable que toutes les santés qui vous auront été portées auront un effet diamétralement opposé à leurs bonnes intentions; mais l'on a quelque indulgence pour les étrangers. Dans ces repas d'apparat, les vins de Bordeaux, de Champagne et du Rhin circulent avec une merveilleuse rapidité. On sert avant le café deux énormes bols de punch; l'un au vin rouge, l'autre au vin blanc; et souvent ils contiennent chacun vingt à trente bouteilles, selon le nombre des convives.

Dans les repas de la bourgeoisie où les vieilles traditions se sont encore conservées, l'usage exige

qu'à la fin du dîner, lorsqu'on s'est levé de table, chacun se présente successivement devant la maîtresse du logis et lui baise la main, en la remerciant de son bon accueil. Il est d'ailleurs d'un usage général, en Suède, de baiser la main des dames en les abordant, même lorsqu'on les voit pour la première fois : c'est le salut reçu. Néanmoins, dans la haute société cet usage est tombé en désuétude; l'on sait, au surplus, qu'il est généralement répandu dans tout le nord. En Russie, lorsque l'on est présenté à une dame, la politesse exige qu'on l'embrasse sur la joue.

Les dîners de vingt à trente personnes sont très ordinaires, et l'usage exige que chacun des convives rende cette invitation; de sorte qu'il résulte de cet échange de civilités une série interminable de repas qui, s'ils peuvent déranger les santés trop fragiles pour suivre ce régime, aident du moins à faire passer gaiement la saison rigoureuse. Ces usages, qui nous paraissent si extraordinaires, sont inhérens au climat; ils sont indispensables dans une contrée couverte de frimas pendant six mois de l'année : ils servent surtout à abréger les longues soirées d'hiver, et faire oublier les rigueurs d'un climat de vingt-cinq degrés.

La nourriture du pauvre est plus substantielle et

moins végétale qu'en France, l'habitant des campagnes, comme celui des villes, consomme plus de viande : le bœuf et le poisson fumé ou salé, le porc, forment, avec le fromage, l'eau de vie, le biscuit et les pommes de terre, la base de sa nourriture. Dans les villages, le moindre journalier tue et sale, à la Noël, un jeune bœuf et deux moutons pour sa provision de l'année. Dans les villes, les bouchers ne détaillent que le bœuf : si l'on veut se procurer du veau ou du mouton, il faut en prendre la moitié ou le quart, preuve évidente d'une consommation considérable. Un Anglais consomme par an deux cent dix livres de viande ; un Français, vingt-quatre livres seulement : il est probable que cette consommation pour chaque Suédois s'élève à trente ou trente-six livres.

CHAPITRE XIV.

—

Géodésie.

Aspect général du pays. — Configuration géodésique du sol, montagnes, lacs, rivières.

On dirait que la nature a créé les montagnes pour étaler avec plus d'orgueil sa pompe et ses richesses. Les montagnes de la Suède offrent de toutes parts des sites ravissans, qui frappent le voyageur d'admiration et de surprise; il est peu de contrées aussi pittoresques, et la Suisse peut à peine lui être comparée. Son sol, coupé de montagnes, de vallées et de plaines, de lacs et d'eaux vives, est couvert de

forêts épaisses, de prairies verdoyantes et fleuries, de landes arides et de champs couverts de moissons. Les jolies maisons rouges des paysans suédois, répandues et isolées dans les campagnes, les héritages parfaitement enclos offrent, dans l'espace de quelques milles, les tableaux les plus attrayans.

La Suède peut être considérée comme entièrement formée d'un immense rocher granitique, recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de terre végétale : le roc perce le sol de toutes parts ; et sur les côtes, parsemées d'une multitude innombrable d'îles, on voit fréquemment des rochers nus et pelés surgir du sein des flots. Les campagnes offrent les mêmes aspects : des roches bizarrement entassées s'offrent de toutes parts ; souvent, au milieu d'une plaine unie et couverte de moissons et de pâturages, on est frappé de surprise en voyant des blocs gigantesques sans adhérence avec le sol, et qui semblent y avoir été jetés par la main puissante de quelque génie. C'est sans doute dans ces admirables scènes de la nature que la mythologie scandinave puisa ses sublimes et brillantes fictions.

Les paysans suédois choisissent de préférence un rocher pour y construire leurs habitations ; et il n'est pas rare de trouver, au centre même de Stockholm, des maisons bâties sur un roc dont les flancs

noircis et escarpés bordent les rues : quelquefois un rocher s'élève au milieu d'une cour bordée de bâtimens élégans. Les contrastes que ces rochers forment avec les objets qui les entourent donnent à la plupart des villes un coup-d'œil éminemment théâtral.

Dans les campagnes, ce mélange de rochers et de cultures, de bois et de prairies répand sur cette contrée des teintes d'une admirable harmonie et un charme que l'on ne retrouve nulle part. C'est en Suède que les peintres et les poëtes devraient venir chercher des inspirations.

Les rochers sont la parure de la Suède; ils sont rarement entièrement nus; ils se revêtent de mousses vertes, et la moindre fissure qui renferme un peu d'humidité et de terre végétale donne naissance à une multitude de fleurs charmantes, qui, aux approches du printemps et pendant toute la durée de l'été, couvrent ces rochers des couleurs les plus brillantes.

Mais ces rochers, dispersés ou réunis en masse compacte, ou qui surgissent tout à coup du sein de la terre et des flots, ces blocs immenses jetés au hasard au milieu des champs ou sur la cime des montagnes, annoncent aussi que cette contrée a été le théâtre d'un grand cataclysme; ils dévoilent une

époque reculée de destruction, où une action subite et violente a bouleversé la surface du globe.

On trouve fréquemment, dans le nord de la Suède, des lignites ou forêts souterraines ensevelies au sein de la terre; elles s'y sont conservées intactes depuis des siècles, sous une couche plus ou moins épaisse. Tous ces arbres, généralement bien conservés, brisés par une force irrésistible, sont renversés dans la même direction et présentent toujours leurs cimes penchées vers le sud; ils sont couchés sur le sol même où ils ont végété, à l'exception des chênes, dont plusieurs semblent avoir été arrachés avec leurs racines; et cependant le chêne ne croît plus sous les hautes latitudes où on a découvert ces forêts.

Le sol de la péninsule scandinave s'élève de toutes parts graduellement au dessus du niveau de la mer.

Toutes les côtes de la Suède, qui forment le littoral de la Baltique jusqu'à environ douze ou quinze lieues dans les terres, ont trois cents pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer.

Les contrées qui suivent immédiatement, en s'enfonçant dans l'intérieur du pays, s'élèvent de trois à huit cents pieds jusqu'à la chaîne des montagnes qui s'étend le long des frontières de la Norwége,

dont la hauteur ordinaire est de huit cents à deux mille pieds.

Un groupe de montagnes détachées, au sud du lac Vetter, celles que j'ai traversées et dont j'ai parlé au chapitre III, forment une exception à cette règle générale, et leur élévation ordinaire est de onze à douze cents pieds.

Le point culminant de la chaîne des montagnes qui séparent la Suède de la Norwége est placé vers les limites de la Dalécarlie : leur versant oriental descend, par des pentes rapides et très escarpées, vers la Norwége; le versant occidental s'étend, par une multitude infinie de ramifications, sur toute la surface de la Suède.

La partie de cette chaîne, qui se dirige vers le nord à travers le Norland et la Laponie, est la plus élevée : sa hauteur moyenne est de cinq mille pieds; la partie qui s'étend vers le sud va se perdre le long des côtes de l'Océan, aux environs de Marstrand, où ses formes bizarres et fantastiques, les masses et les fragmens de rochers entassés et nus qui couvrent le sol de toutes parts, offrent l'image du chaos.

Les chaînes principales de ces montagnes couvertes de neiges éternelles, et les innombrables contre-forts qui s'en détachent et se prolongent jus-

qu'aux rivages de la Baltique, en coupant le sol dans tous les sens, donnent naissance à une admirable variété de sites et d'aspects. La masse de ces montagnes est du granit; il se montre partout, il y en a de deux sortes : le rouge et le gris. Ce dernier est supérieur, et dure plus long-temps; aussi on remarque que cette espèce de granit a été exclusivement employée à la construction des anciens monumens runiques.

La Scanie seule a une physionomie particulière, parce que les montagnes abruptes ne s'étendent point jusque sur sa surface; celles qu'on y rencontre semblent détachées des chaînes voisines.

Cette configuration du sol de la Suède paraît se prolonger jusqu'au sein même des mers qui baignent les côtes orientales; l'inégalité des sondes et la direction des courans indiquent les mêmes accidens dans la disposition sous-marine du sol. Les eaux de la Baltique, comme celles de toutes les mers intérieures, ont infiniment moins de profondeur que celles de l'Océan; elles varient de vingt à soixante brasses, et il est rare que la sonde en donne cent : rien n'y est si ordinaire que le passage subit de quatre brasses à soixante.

Les côtes de la Baltique offrent des contours d'autant plus agréables que leurs eaux calmes et limpi-

des baignent la base des montagnes, ou les limites des champs, des forêts et des cultures de ses rives. Il n'y a que peu ou point de marées, et on n'aperçoit nulle part ni à aucune époque ces immenses plages nues, sablonneuses, ou couvertes de galets, qui, dans les basses eaux, donnent un aspect si triste et si désolé aux côtes de l'Océan.

CHAPITRE XV.

Population.

Considérations générales sur la population. — Origine de la population de la Suède. — Races gothiques et races finoises. — Nombre d'habitans. — Accroissement et distribution de la population. — Division du territoire. — Population urbaine et rurale. — Noblesse des villes et des campagnes. — Naissances, décès, durée de la vie humaine. — Enfans illégitimes. — Proportion de la mortalité entre les deux sexes. — Population des principales villes de Suède.

La population tend sans cesse à s'accroître; tous les êtres créés ont une propension à se développer et à se fortifier contre une destruction plus ou moins prochaine, mais imminente : de là cette tendance perpétuelle vers les progrès et la reproduction, qui

sont inhérens non seulement à l'intelligence animée, mais encore à la matière inerte et brute; car ce principe conservateur est une condition de leur existence. Mais en répandant les germes de la vie sur toute la nature, la Providence s'est montrée économe d'espace et d'alimens; sans cette sage réserve, la surface de la terre eût été insuffisante pour nourrir ses innombrables habitans; ils auraient pullulé avec une rapidité funeste et contraire à ses voies naturelles, qui ont pour but la conservation; on eût vu alors les vices les plus infâmes énerver l'espèce, et abréger la durée de la vie; les crimes les plus révoltans eussent été érigés en vertus; on aurait tenu des marchés de chair humaine; et ces races d'anthropophages, subissant les lois éternelles de la désorganisation des êtres, auraient bientôt disparu de la surface du monde.

Abandonnée à elle-même, la population, libre de tout obstacle, s'accroît de période en période dans une progression d'autant plus effrayante, qu'elle peut être prévue et calculée d'avance par des règles géométriques; mais une puissance sage et prévoyante a posé des bornes à cette exubérance.

Le défaut de place et de subsistance détruit tout ce qui naît au delà de chaque espèce; et cette règle s'applique non seulement aux hommes, mais encore

aux plantes et aux animaux; de plus, ces derniers se dévorent entre eux, et l'antipathie des races chez les animaux a le même but que les antipathies nationales parmi les hommes : l'espèce humaine trouve, en outre, à sa propagation d'autres obstacles qu'elle ne saurait franchir.

Les races sauvages, obligées de vivre du produit de la chasse, ont besoin, pour assurer leur subsistance, d'un espace immense de territoire; et cette seule nécessité suffit pour arrêter leur accroissement.

La propagation des races civilisées est, par d'autres moyens, circonscrite dans de justes limites. Les vices des grandes villes, l'excès du travail et de la misère, et surtout les passions, sans lesquelles l'homme serait ravalé au niveau de la brute, ces passions qui, en développant le génie et les talens, sont aussi le mobile des crimes, des excès dans tous les genres qui tarissent dans leur source les principes de la vie; les maladies épidémiques, dont la nature semble avoir établi d'avance trois vastes réservoirs, où elle tient continuellement en dépôt les germes de la destruction, savoir : le bassin du Nil, d'où la peste se répand chaque année sur tous les points du littoral de la Méditerranée, où elle peut pénétrer; le bassin du Mississipi, d'où la fièvre jaune va porter ses

miasmes contagieux sur toutes les côtes du golfe du Mexique et de l'Amérique ; le bassin du Gange, berceau et foyer permanent de ce choléra, moins circonscrit dans ses limites, plus redoutable dans ses terribles irruptions.

Des héros, des conquérans viennent tour à tour, et à des époques presque périodiques, depuis Hercule et Sésostris jusqu'à Charles XII et Napoléon, éblouir le monde de l'éclat de leurs trophées, et ils ne laissent après eux, au milieu des peuples épouvantés, que la trace sanglante de leur passage à côté des souvenirs d'une gloire immortelle. Les révolutions politiques, les guerres civiles, semblables à l'ange des ténèbres de Milton, lorsque, agitant ses ailes funèbres et s'appuyant sur les fantômes de la nuit, il prend son vol vers le chaos, viennent compléter cette œuvre de destruction, et engloutir à la fois les institutions et les fortunes, les monumens et les hommes.

La même intelligence suprême qui ordonne ces bouleversemens règle la course silencieuse des astres, comme elle préside à la vie des empires et à celle des individus ; elle inspire le génie des hommes et l'instinct des animaux ; elle distribue les richesses et les misères : c'est elle qui crée l'opinion, cette reine devant laquelle le monde se prosterne ; c'est elle qui

répand ces préjugés flétris par la philosophie, et sans lesquels l'ordre social ne saurait pourtant exister. Ce n'est point, n'en doutons pas, par l'effet d'un aveugle hasard qu'un fils prodigue succède à un père avare ; ce n'est point par des causes fortuites que les fortunes les plus paisiblement amassées et les plus solidement constituées se perpétuent rarement au delà de la quatrième ou cinquième génération. Pense-t-on que la prospérité ou la suprématie d'une nation puisse être éternelle, ou qu'un pays où les richesses seraient concentrées dans un petit nombre de mains ne serait pas menacé d'une conflagration imminente? C'est alors qu'apparaîtraient un Louis XI pour décimer une noblesse insolente et factieuse; un Richelieu, pour l'avilir et la traîner de la poussière à l'échafaud; ou un Robespierre, pour détruire et renverser les possesseurs du sol, et promener la faux de la mort sur toutes les sommités sociales.

C'est ainsi que des hommes coupables aux yeux de l'humanité ne sont que les aveugles instrumens d'une puissance éternelle qui pousse les nations comme les hommes sciemment ou aveuglément, volontairement ou à contre-cœur, à l'accomplissement de ses immuables desseins.

Un violent orage purifie l'atmosphère et rafraîchit la terre desséchée : ainsi une nation, au sortir d'une

crise qui semblait devoir arracher la terre à ses fondemens, cette nation, comme ces grands caractères qui se retrempent à l'école de l'adversité, se trouve encore plus forte et plus puissante que jamais. Cette tempête a soulevé à la fois toute la puissance de ses ressources; des hommes énergiques, des ames grandes et passionnées qui auraient végété dans l'oubli, se montrent tout à coup, et, dans le danger commun, ils donnent l'impulsion à tous les sentimens nobles et généreux; la nécessité de réparer de funestes désastres répand de toutes parts une ardeur d'émulation et d'activité qui développe rapidement tous les élémens de force et de prospérité.

L'instinct d'amélioration qui s'est emparé des peuples se manifeste aussitôt par un accroissement rapide de population, de travail et de richesse, qu'un gouvernement sage s'empresse de seconder; il dépendra de lui d'en accroître la masse; tout le mystère de sa propagation consistera toujours dans une bonne législation qui fomente l'industrie, répande l'instruction, purifie les mœurs et diminue les impôts. Rendez les peuples heureux, et ils seront affectionnés; excitez chez eux l'amour du travail, des lumières et des vertus privées, et vous verrez naître et grandir une population qui sera l'honneur et l'ornement de la patrie.

Aucune contrée n'a éprouvé ces vicissitudes à un plus haut degré que la Suède, aucune n'a été bouleversée aussi souvent par les discordes civiles et par les guerres étrangères ; mais il n'en est peut-être aucune où, dans les derniers temps, on ait mieux apprécié tout le prix de la vie et du travail de l'homme.

La population de la Suède est d'origine germanique. Cette contrée paraît avoir été habitée dans les temps primitifs par cette race finoise si nombreuse et sans doute puissante qui s'étendait sur tout le nord de l'Europe et de l'Asie, depuis l'Oural jusqu'aux limites des terres arctiques. Ce peuple, comme tant d'autres, a disparu, et ses débris dégénérés végètent maintenant dispersés sur les glaces du pôle. Des tribus guerrières de la Germanie (1)

(1) Les races germaniques chassèrent les races finoises, ou se mélangèrent plus ou moins avec elles.

Jordanès, qui écrivait au VIe siècle, parle des *Finnites* comme d'une nation qui habitait le territoire de la Suède, et les traces de cette race sans mélange de sang gothique se retrouvent encore dans plusieurs cantons de ce pays ; l'histoire du moyen âge en fournit des témoignages authentiques. A cette époque tout le Smoland était appelé Finland, et un district (*hærad*) de cette province porte encore le nom de Finvald. Ismaël Abufeda, géographe arabe, place Calmar dans la Finmark. Dans une ancienne notice historique, il est rapporté que le roi de Suède Birger était venu de la Scanie à Nykœping en passant par la Finland, c'est à dire par le Smoland : Buggo, l'un des

envahirent, à une époque reculée, ce pays, dont ils soumirent les indigènes. Les Goths s'établirent dans la partie méridionale, qui conserve encore le nom de Gothie. D'autres hordes germaniques occupèrent les provinces centrales, d'où elles s'étendirent plus ou moins vers le nord. Leurs descendans sont les Suédois de nos jours, ces anciens Scandinaves si célèbres dans l'histoire par leurs mœurs agrestes et guerrières, leur esprit de conquête et leur caractère entreprenant.

Les habitans de cette contrée ont conservé la pureté de leurs traits originels : les Suédois sont une belle race d'hommes aux cheveux blonds, au teint blanc et aux yeux bleus; ils ressemblent encore à ces Germains dont Tacite nous traçait le portrait il y a deux mille ans; mais au lieu de ce regard farouche, de cet aspect terrible et menaçant de leurs sauvages ancêtres, les Suédois se distinguent surtout par la douceur de leurs traits et de leur caractère. D'ailleurs, robustes et généralement exempts de défauts de conformation, ils supportent avec un admirable courage les fatigues et les privations. Il ne faut pas croire cependant que tous les Suédois soient

chefs de rebelles smolandais, est désigné dans les vieux diplômes suédois sous le titre de roi de Finland.

des Hercules ou des Antinoüs : c'est, comme nous l'avons dit, une belle espèce d'hommes, bien faits et bien proportionnés ; mais il existe dans quelques contrées de l'Europe, et particulièrement en France, en Normandie, en Languedoc, en Franche-Comté, des races qui ne leur cèdent en rien pour les avantages physiques. Enfin, quoique la chevelure blonde soit un des traits distinctifs des peuples scandinaves, cette nuance se rembrunit progressivement en se rapprochant du pôle, et, au delà d'Hernœsand, les cheveux blonds deviennent de plus en plus rares ; on ne voit plus que des cheveux châtains ou tout à fait noirs, et des teints parfaitement bruns et basanés : indices de la séparation des races finoises et des races gothiques.

Cependant, le peu de fécondité du sol de la Suède, les progrès lents et tardifs de l'agriculture au milieu des révolutions, des guerres intestines dont ce pays fut le théâtre pendant de longs siècles de barbarie, opposèrent long-temps des obstacles à l'accroissement de l'espèce humaine ; et les invasions, les conquêtes, qui avaient tant d'attraits pour ces terribles Normands, loin de devoir être attribuées à un excès de population, eurent sans doute plutôt leur source dans la profonde misère d'un peuple pauvre et belliqueux, qui, ne possédant que du fer, apprit de

bonne heure à s'en servir. Cet esprit de conquête se perpétua sous plusieurs princes guerriers; Charles XII enfin ne manqua pas de mettre à profit ces valeureuses dispositions, et il en abusa : après dix-huit années de triomphes suivis de terribles revers, il ne revit sa patrie que pour y trouver une mort que l'on appelle glorieuse. Ce prince guerrier, instruit, dur à lui-même, austère dans ses mœurs, mais ambitieux et despote, qui voulait, disait-il, envoyer une de ses bottes au sénat de Stockholm pour le présider, épuisa dans ses guerres désastreuses la population de la Suède, et réduisit ce malheureux pays à la plus affreuse misère. Sa mort changea enfin la direction des idées; l'excès des maux fit enfin comprendre que les peuples étaient plus avides de bonheur que d'une vaine gloire, que leur sang ne devait point être prodigué pour satisfaire l'ambition d'un homme et pour de stériles conquêtes, qu'il devait, en un mot, être réservé pour la défense du sol de la patrie. On s'appliqua dès lors à rouvrir les sources taries de la prospérité publique, et c'est depuis cette époque que la population de ce pays s'est presque constamment accrue au sein d'une paix qui n'a été troublée que dans de rares intervalles.

La population de la Suède, sans y comprendre la Finlande, était, en 1751, de 1,785,000 habitans, et

d'après le dernier recensement de 1830, elle est de 2,871,252, ce qui donne un accroissement de 1,086,000 âmes dans l'espace de quatre-vingts ans, et si ce mouvement se soutenait comme dans les dernières années, elle doublerait avant cinquante ans.

Ces résultats n'approchent point sans doute de la merveilleuse multiplication de l'espèce humaine aux Etats-Unis, où la population double tous les vingt-cinq ans; mais des circonstances particulières y favorisent ses développemens : une terre presque vierge et toujours fertile récompense par de riches et abondantes récoltes les travaux des cultivateurs. En Suède, un sol ingrat se refuse à de pareils progrès; la population agricole, livrée à des travaux excessifs, à des défrichemens pénibles, est arrêtée par les obstacles que lui oppose une nature rebelle.

On remarque en Suède, comme partout ailleurs, que les populations maritimes et, en particulier, les familles de pêcheurs, dont le poisson forme la nourriture, sont celles dont la multiplication est la plus rapide.

Voici quels ont été, depuis 1751 jusqu'en 1830, les progrès de cette population :

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DE 1751 A 1830.

ANNÉES.	POPULATION.	ACCROISSEM. ANNUEL.
1751	1,785,421	»
1760	1,893,246	10,000
1772	2,012,772	10,000
1780	2,118,181	13,000
1785	2,142,223	5,000
1790	2,150,493	1,600
1795	2,190,441	26,000
1800	2,347,303	13,000
1805	2,412,772	13,000
1810	2,377,851	»
1815	2,465,006	17,000
1820	2,584,690	24,000
1825	2,751,000	33,000
1830	2,871,252	24,000

On voit que les dix années qui se sont écoulées depuis 1820 jusqu'à 1830 ont été l'époque la plus florissante et la plus prospère dont la Suède ait joui depuis 80 ans. Quant à l'époque de 1805 à 1810, elle présente une diminution annuelle de 35,000 habitans, qui provint des guerres désastreuses de Gustave IV et des calamités qui en furent la suite.

La population de la Suède est distribuée de la manière suivante : nous en avons réduit le chiffre en nombres ronds, qui nous ont paru préférables à une précision rigoureuse et inutile, pour donner une idée de la répartition des diverses classes d'habitans.

POPULATION DE LA SUÈDE EN 1830.

	STOCKHOLM.	LES AUTRES VILLES.	LA CAMPAGNE.	TOTAL.
Noblesse.	1,500	2,000	10,000	13,500
Clergé.	500	2,000	15,000	17,500
Bourgeoisie.	14,000	45,000	63,000	122,000
Employés, rentiers, etc.	9,000	18,000	65,000	87,000
Marchands.	4,000	6,000	»	10,000
Fabricans.	4,000	6,000	32,000	42,000
Ouvriers et artisans.	10,000	26,000	42,000	78,000
Paysans.	»	»	2,074,000	2,074,000
Pauvres.	4,000	10,000	65,000	79,000
Tous autres.	26,000	70,000	242,000	348,000
TOTAUX.	83,000	180,000	2,608,000	2,871,000

Dans les états de recensement, les Lapons sont compris avec les pauvres. La bourgeoisie comprend uniquement les habitans des villes qui appartiennent à cette classe, et qui ont seuls droit d'élire les députés de leur ordre.

La Suède se compose de trois grandes divisions dont l'origine remonte à l'époque de l'invasion des Germains : la Gothie au midi, la Suède propre au centre et le Norland avec la Laponie au nord. Chacune de ces trois parties du royaume était subdivisée en provinces d'une inégalité évidemment contraire à un bon système d'administration. Les inconvéniens de cette distribution disproportionnée du sol

avaient, dans plusieurs circonstances, été l'objet des réclamations de tous les hommes éclairés; mais l'antiquité de son origine la protégeait contre tout changement malgré ses nombreux inconvéniens. Enfin, à une époque plus récente, la Suède fut partagée en vingt-cinq gouvernemens, qui offrent plus de régularité dans la répartition du territoire et de la population, quoique cette division soit encore très imparfaite, puisqu'elle offre fréquemment des parties de la surface d'un gouvernement enclavées dans une autre, et des paroisses partagées entre deux gouvernemens limitrophes. Il existe toujours dans leur étendue ainsi que dans la répartition de leur population une inégalité inévitable, suite naturelle de la disposition du sol et des alternatives de stérilité ou de fécondité des diverses contrées. Ainsi la population du gouvernement de Malmœ est seule aussi considérable que celle des gouvernemens de Gothland, OEstersund, Uméo et Pitéo réunis. Cette inégalité est encore plus remarquable dans l'étendue du territoire des communes; celle de Gellivare, dans la partie du nord, compte 1,332 habitans dispersés sur une surface de 150 milles carrés, c'est à dire sur une étendue plus vaste que les gouvernemens de Scanie, de Blecking et de Gothland. La paroisse de Hammeldalar, en Jemtland, est aussi grande que

toute la province de Scanie; celle de Skellefteo, en Bothnie, compte 9,570 habitans, celle de Leksand, dans le gouvernement de Falun, 9,015, tandis que la population de beaucoup d'autres paroisses ne s'élève qu'à 100 et 150 habitans.

Il est rare que les habitations de ces paroisses forment une masse compacte, si ce n'est dans quelques cantons du Smoland dont nous avons déjà eu occasion de parler : les paroisses sont composées ou de maisons dispersées dans les campagnes, ou de quelques hameaux et souvent de plusieurs villages. Cet isolement des constructions rurales, qui contribue à répandre tant de charmes sur cette contrée, est cependant plus fréquent dans les parties montagneuses du nord.

Aux environs de Stockholm, il n'existe même pas une seule paroisse dont les maisons soient agglomérées ; elles sont toutes réunies en petits villages ou hameaux de dix ou douze maisons au plus, ou bien groupées autour de quelque château, mais le plus souvent isolées. Ce caractère de la physionomie du pays est celui de toute la Suède, à l'exception de la Scanie.

TABLEAU DE LA POPULATION DE LA SUÈDE

COMPARÉE EN 1751 ET 1825.

CONTRÉES.	NOMS DES PROVINCES.	NOMS DES GOUVERNEMENS.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION EN 1751.	POPULATION EN 1825.	AUGMENTATION.
GOTHIE.	Scanie	1. Malmœ	Malmœ	185,163	191,333	86,270
		2. Christianstadt	Christianstadt	90,335	143,511	53,176
	Halland	3. Halland	Helmstadt	58,234	85,959	27,222
	Blecking	4. Blecking	Carlscrona	85,694	58,065	49,311
	Smoland	5. Kronoberg	Wexio	67,283	101,901	34,618
		6. Jœnkœping	Jœnkœping	106,317	129,116	22,799
		7. Calmar	Calmar	96,053	159,335	63,384
	Ostrogothie	8. Ostrogothie	Linkœping	128,911	180,775	51,864
	Westrogothie	9. Skaraborg	Marienstadt	96,918	160,533	62,515
		10. Elfsborg	Venersborg	115,853	185,252	69,399
		11. Bohus	Gothembourg	76,537	147,426	70,889
	Gothland	12. Gothland	Wisby	24,562	38,072	13,500
SUÈDE.	Sudermanie et Upland	13. Stockholm (vil.)	Stockholm	55,700	77,258	21,558
		14. Stockholm	Stockholm	91,390	100,259	8,869
		15. Upsal	Upsal	68,895	80,926	17,031
		16. Sudermanie	Nykœping	79,817	106,789	26,972
	Westmanie	17. Westmanie	Westeras	71,952	87,666	15,714
	Néricie et Vermeland	18. Orebro	Orebro	173,916	108,800	90,000
		19. Vermeland	Carlstadt		161,116	
	Dalécarlie	20. Kopersberg	Falun	97,128	128,325	31,097
NORLAND ET LAPONIE.	Gestrikland	21. Gefleborg	Gefle	111,890	206,321	94,431
	Medepad	22. Wester-Norland	Hernœsand			
	et Jemtland	23. Jemtland	OEstersund			
	Bothnie	24. Bothnie occid.	Uméo	36,869	85,952	49,083
	et Laponie	25. Bothnie septent.	Pitéo			
				1,785,727	2,751,582	965,855

Quelle que soit l'aridité de ces chiffres, ils étaient indispensables pour faire connaître les contrées de

la Suède dans lesquelles la population a fait le plus de progrès, et nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de les placer ici.

Il en résulte que la partie méridionale de ce royaume est celle où la population a pris les plus grands développemens ; c'est aussi la contrée dont le sol est le plus fertile, et qui a le plus perfectionné son agriculture; le gouvernement de Gothembourg et les provinces de la Scanie et du Blecking sont celles où ces accroissemens ont été le plus remarquables ; la population, depuis 1751, y a presque généralement doublé.

On voit avec surprise que les provinces centrales ont beaucoup moins participé à ce mouvement; le nombre des habitans ne s'y est augmenté que du cinquième tout au plus, dans un espace de temps presque séculaire. Nous manquons entièrement de données pour expliquer d'une manière satisfaisante cette singulière anomalie, qui offre des résultats si disparates dans un pays placé sous les mêmes conditions de prospérité, dont les habitans vivent sous les mêmes institutions, participent aux mêmes avantages, et dont le sol est, dans plusieurs cantons, aussi fécond que celui de la Scanie.

Les progrès rapides de la population dans les contrées du nord de la Suède, c'est à dire dans le

Norland et la Laponie, ne sont pas moins extraordinaires; dans le Norland, ils sont le résultat bien connu de l'amélioration dans la vie sociale, qui a amené l'accroissement des cultures; un sentiment d'émulation semble s'être emparé de toute la population : des forêts épaisses tombent sans cesse sous la hache du laboureur, des terres en friche sont livrées à la charrue, et bientôt cette contrée, dont les malheureux habitans étaient naguère réduits à mêler l'écorce des arbres à un peu de farine pour en fabriquer leur misérable nourriture, verront croître des récoltes suffisantes pour assurer leur subsistance. Quant à la Laponie, il nous serait difficile d'indiquer les causes de l'accroissement étonnant de sa population; ils ne peuvent toutefois provenir que des causes qui ont rendu moins malheureux le sort de ces peuples qui inspirent autant d'intérêt par la douceur de leurs mœurs que par leur profonde misère et les privations de toute espèce auxquelles leur existence est vouée.

En résumant ce que nous venons de dire, on voit que la population de la Suède, forte et compacte dans les provinces du midi, va toujours en décroissant à mesure que l'on avance vers le nord; car ses développemens dans ces dernières provinces ne sont que relatifs à ce qu'elle était autrefois. Dans le gou-

vernement de Malmœ, le plus méridional du royaume, on compte 5,055 habitans par mille carré, et dans la Gothie, elle varie de 1,500 à 2,500 et 3,000. Dans les provinces centrales, la population est de 500 à 2,000 habitans par mille carré. Dans le Norland, on ne compte plus sur le même espace que 100 à 300 habitans, et enfin, en Laponie, 38 seulement; ainsi la superficie de la Suède étant de 3,570 milles carrés, il en résulte une population moyenne de 852 habitans par mille.

Il existe une différence très tranchée entre la population urbaine et la population rurale; on ne compte que quatre-vingt-six villes pour toute la Suède, qui renfermaient ensemble, en 1830, deux cent quatre-vingt mille deux cent soixante-neuf habitans, c'est à dire la dixième partie de la population totale du royaume. Ces villes sont presque exclusivement la résidence des fonctionnaires publics, d'une partie de la noblesse, des marchands, des fabricans, des artisans; l'on ne voit point dans les villages des individus exercer une profession industrielle; tous les habitans sont mineurs, laboureurs ou journaliers; il n'y a guère d'étrangers à ces professions que le ministre, le maître d'école, le bailli et quelquefois les intendans ou régisseurs de propriétés et des chefs d'usines. La capitale est la seule grande ville

du royaume; elle compte 83,000 ames qui forment le tiers de la population urbaine de toute la Suède. Il y a des villes qui n'ont que vingt maisons et cent habitans, comme Borgholm, dans l'île d'OEland.

La bourgeoisie était, en 1830, de 122,000 individus; la classe moyenne, qui comprend les employés civils et militaires, les propriétaires des mines, les propriétaires ruraux et les employés retraités, s'élevait à 87,000 personnes, dont 65,000 habitaient la campagne.

En France, tous les économistes établissent que la population urbaine ne s'élève pas au tiers des habitans. En Angleterre, elle est également répartie entre les villes et les campagnes. Dans les deux pays, la population des villes a pris depuis cinquante ans des accroissemens continuels, et les conséquences naturelles que l'on peut déduire de cette progression se rapportent aux développemens du commerce et de l'industrie. En Suède, la population des villes ne forme, comme nous venons de le dire, que la dixième partie de la population, c'est à dire que sur près de trois millions d'habitans il n'y en a environ que 300,000 qui habitent les villes. Je désirerais vivement connaître quels avaient été les accroissemens de la population urbaine durant les dernières périodes; je n'ai pu obtenir à ce sujet les documens

que l'on m'avait promis, mais il paraît certain qu'elle est restée stationnaire.

L'état actuel de l'industrie manufacturière ne lui permettant pas d'occuper un grand nombre de bras, la population des campagnes tend surtout à s'accroître; elle jouit d'une existence heureuse, et l'indigence y est presque inconnue; le paupérisme, en Suède, n'offre point, comme dans d'autres contrées, le spectacle hideux de la misère jointe à la dépravation; la mendicité n'y est point une profession, et les pauvres n'y sont point dépossédés de tous les biens de la terre; on ne voit presque jamais dans les villes ni dans les campagnes des malheureux solliciter la pitié des passans : les pauvres, en Suède, ne sont point ces misérables parias sans pain et sans asile qui couvrent le sol du reste de l'Europe; assurés de trouver dans quelques travaux agricoles, autant que dans la charité publique, des ressources non seulement pour assurer leur existence actuelle, mais encore pour se prémunir contre la saison rigoureuse; ils peuvent dire que c'est aussi pour eux que la terre se couvre chaque année de moissons.

Chez un peuple robuste et sous un climat sain, les naissances doivent être de trente-trois par mille habitans; la France, qui réunit ces conditions à un haut degré, a eu en 1830 1,065,000 naissances pour

une population de trente-trois millions d'individus; mais en Suède, comme dans toutes les contrées du nord, où la reproduction de l'espèce est limitée par des causes inhérentes au climat, le chiffre multiplicateur des naissances doit être de 28 à 30. Les naissances, pour toute la Suède, ont été de 100,315: en multipliant ce nombre par 28, on trouve en effet 2,808,000, qui est, à peu de chose près, la population totale du royaume. Les décès sont portés, dans ce recensement d'ailleurs authentique, à 62,930. Il y a ici une erreur très palpable pour toutes les personnes qui se sont un peu occupées de ces recherches : cette évaluation offrirait 37,385 individus pour le progrès annuel de la population ; or cet accroissement, tel qu'il a été constaté en Suède depuis quatre-vingts ans, prouve que ses bénéfices moyens ont été de 12 à 14,000 annuellement.

De plus, cette proportion est absolument contraire aux règles invariables qui balancent le nombre des naissances et des décès. Le chiffre des décès pour la Suède doit être d'environ 84,000.

Au surplus, la population, chez tous les peuples civilisés, présente constamment les mêmes phénomènes : les naissances y excèdent toujours les décès ; par conséquent, la population se multiplie sans cesse. La France, en 1752, ne comptait que dix-huit mil-

lions d'habitans : elle en a maintenant trente-trois. L'Angleterre, à la même époque, n'avait que douze millions et demi d'habitans : elle en a vingt-quatre maintenant.

La vie humaine se prolonge généralement en Suède, exempte d'infirmités, jusqu'à un âge avancé; sur les 62,930 personnes décédées, plus du quart, c'est à dire 17,727, a dépassé sa soixantième année. Néanmoins le nombre des centenaires n'est pas aussi considérable qu'on le suppose ordinairement : en 1825, on ne compta que quatre individus décédés au dessus de cent ans, ce qui porterait à cent quarante ou cent cinquante le nombre des centenaires vivans pour toute la Suède, proportion qui se trouve égalée, si elle n'est pas surpassée, dans quelques contrées de la France. Les cantons de la Suède qui offrent les plus nombreux exemples de longévité sont le Norland, la Dalécarlie et le Vermeland.

La mortalité entre les deux sexes est à peu près égale, avec cette différence que, dans l'enfance, il meurt beaucoup plus d'enfans mâles. La balance se maintient de niveau dans la force de l'âge; mais dans la vieillesse, et au dessus de soixante ans, il meurt beaucoup plus d'hommes que de femmes. La totalité des décès au dessus de cet âge était, en 1825, de

17,727, parmi lesquels on comptait 9,949 hommes, 7,778 femmes.

Le nombre des enfans illégitimes s'accroît en Suède d'année en année, comme dans le reste de l'Europe, et dans une progression qui pourrait, en envisageant cette question sous le point de vue de la réforme des institutions sociales, donner matière à de graves réflexions. Nous nous bornerons à faire remarquer que cette proportion est encore loin d'atteindre celle de nos grandes villes. Le nombre des enfans nés hors du mariage en Suède s'est élevé, en 1829, à 14,000 sur une population de près de trois millions d'habitans; à Paris, en 1831, elle a été de 10,000 sur un million d'individus.

POPULATION DES PRINCIPALES VILLES EN SUÈDE EN 1830.

VILLES.	POPULATION	VILLES.	POPULATION
Stockholm.......	83,000	Jœnkœping.......	4,000
Gothembourg....	25,000	Orebro.........	4,000
Carlscrona......	12,000	Wisby..........	4,200
Norkœping.......	10,000	Linkœping.......	4,100
Gefle..........	8,000	Landskrona......	4,300
Malmœ.........	7,000	Carlshamm.......	4,000
Calmar.........	5,200	Falun..........	4,500
Christianstadt....	5,000	Nykœping........	3,200
Upsal..........	5,000	Westeras........	3,506
Lund..........	4,200	Carlstadt.......	3,000
Ystad..........	4,000	Sala...........	3,000
Uddevalla.......	4,000	Westerwik.......	3,000

CHAPITRE XVI.

Climat.

Parallèle entre le climat de l'Italie et celui de la Suède. — Temperature. — Précautions pour se prémunir contre le froid. — Pureté extraordinaire de l'atmosphère dans toutes les saisons. — Aurores boréales. — Durée des jours. — Passage d'une saison à l'autre. — Rigueur excessive du climat du nord de la Suède. — Feux entretenus pendant l'été autour des champs pour les préserver des vents du nord. — Époque des plus grands froids et des chaleurs les plus extrêmes. — Époque de la fonte des glaces, de l'apparition des hirondelles, de la chute des feuilles des arbres. — Forteresse de Wardhüs au Cap-Nord. — Vents dominans. — Limites de la végétation des plantes. Limites des neiges perpétuelles. — Limites des tentes des Lapons et des ours. — Maladies dominantes. — Pulmonies, fièvres, consomption, apoplexie, syphilis, etc.

Beaucoup de Suédois se plaignent sans cesse de la rigueur d'un climat qui ne leur accorde que quelques beaux jours, et de la stérilité d'un sol qui leur refuse ces abondantes moissons, ces fruits délicieux,

ces productions riches et variées que la nature prodigue à d'autres contrées; mais cette nature qu'ils accusent ne leur a-t-elle pas accordé, en compensation, des côtes, des rivières et des lacs abondans en poissons, des bois peuplés de gibier, et un sol qui recèle des mines fécondes? Ces longs hivers, avec des jours si purs et une température si uniforme, ne sont-ils pas la saison du repos et des plaisirs? Ces forêts immenses ne leur fournissent-elles pas les moyens de braver la rigueur d'un climat auquel ils sont d'ailleurs habitués? et l'air vif et pur qu'ils respirent n'est-il pas la source d'une santé robuste, et d'une vie longue et exempte d'infirmités?

Dès que l'hiver a revêtu son manteau de neige, et que les arbres des forêts se sont parés de leurs brillans festons de perles et de diamans, ces campagnes sont-elles donc dépourvues de beauté? n'offrent-elles pas, au contraire, les aspects les plus admirables? Et lorsqu'aux premiers rayons du soleil du printemps, cette belle contrée, dépouillant sa parure boréale, offre tout à coup, et comme par enchantement, ses sites pittoresques émaillés de verdure et de fleurs, les Suédois n'ont-ils pas quelques motifs de reconnaissance pour cette sage nature, si juste dans les dons qu'elle nous dispense?

La Suède, avec ses glaces et ses frimas, ne peut sans doute prétendre à la douce température, à l'heureuse fécondité des contrées sur lesquelles le soleil du midi répand sa bienfaisante influence ; mais, si elle ne jouit point de ce luxe de végétation, de ces dons qu'une nature prodigue répand avec profusion sur d'autres climats, elle n'est point déshéritée ; elle a part à ses bienfaits.

Cette Italie, cette contrée poétique, dont le sol parfumé, le ciel pur, semblent exalter l'imagination, cette belle et voluptueuse Italie a aussi ses volcans et ses bandits, ses tremblemens de terre et ses bouleversemens politiques ; mais les passions ardentes qui fermentent chez ses habitans ne troublent guère le repos des bons et paisibles Suédois. Le voyageur ne rencontre pas en Suède ces monumens des arts qui couvrent de toutes parts la terre du peuple-roi ; mais il ne redoute point le stylet de l'assassin ; il peut, la nuit comme le jour, parcourir cette terre hospitalière dans la plus parfaite sécurité.

Enthousiastes des beautés de la nature, allez donc en Italie admirer ses somptueux monumens, ses sites enchanteurs, et vous me direz, au retour, au prix de quels dangers, de quelles avanies vous aurez contemplé les merveilles de cette terre si favorisée du ciel. L'Italie sera sans doute encore long-temps un

champ clos, où viendra se vider plus d'une sanglante querelle : le laboureur suédois peut tracer en paix ses sillons ; ils ne seront point ravagés par des ennemis : la bravoure, le patriotisme de ses habitans, et le génie du grand homme à qui elle a confié ses destinées, la mettent à l'abri de cette calamité, la plus funeste qui puisse accabler une nation. Que l'Italie, humiliée sous la verge du despotisme ou sous le joug étranger, s'enivre de toutes les jouissances du luxe et des arts, la fleur du moindre arbrisseau, cultivée par des mains libres et heureuses, est plus précieuse que toutes les richesses dont le ciel peut combler un peuple d'esclaves.

Si la Suède n'a point de bosquets d'orangers, si elle ne recueille ni la soie, ni l'huile, ni le vin, et tant d'autres précieuses productions, elle est du moins à l'abri de ces orages, de ces tempêtes, de ces ouragans dévastateurs qui répandent si souvent l'effroi dans les belles contrées du midi. On n'y voit ni insectes, ni reptiles venimeux ; ces maladies épidémiques, qui portent la mort parmi les nations, n'y exercent presque jamais leurs ravages ; enfin, au lieu de volcans, elle a souvent en hiver des aurores boréales, spectacle le plus pompeux que la nature puisse offrir à l'admiration des hommes.

Le climat de la Suède est extrêmement remar-

quable par la pureté de son atmosphère. Les jours d'été sont ordinairement purs et sereins; on entend rarement le tonnerre: le soleil, qui reste presque constamment sur l'horizon pendant seize à dix-huit heures, double ainsi la durée du temps consacré aux travaux de l'agriculture. Les mois de juillet et d'août sont ordinairement très chauds, et la plus grande incommodité de cette époque de l'année est la multitude des mouches d'une grosse espèce qui infestent les appartemens et les alimens; aussi, pendant l'été, la plupart des maisons ont pour fenêtres des châssis en canevas, destinés à intercepter l'entrée de ces hôtes dégoûtans.

Quelque sévère que soit le climat de la Suède, les froids y sont moins rigoureux que dans la plupart des contrées situées sous les mêmes latitudes; et cette circonstance ne peut être attribuée qu'à la configuration géodésique du sol et surtout à la direction des chaînes et des contre-forts des montagnes qui l'entourent et l'abritent contre les vents du nord.

L'hiver commence en décembre. Il gèle et, peu de jours après, la terre est couverte de glaces et de frimas, qui se maintiennent sans altération sensible dans la température pendant toute la durée de la saison rigoureuse; elle se prolonge jusque vers la fin

de mars, et le dégel commence à la fin de mars ou au commencement d'avril : on a vu neiger au 14 juin, mais cela n'arrive qu'une ou deux fois par siècle.

La Suède ne connaît pas de saison intermédiaire entre l'hiver et le printemps : le passage de la saison des frimas à celle des fleurs y est brusque et presque sans intervalle. Dès que la neige a disparu, dès le moment où les glaces se brisent avec éclat, que les eaux mugissent et bouillonnent dans leurs interstices, la scène change à vue comme les décorations d'un théâtre. La terre apparaît entourée de toutes ses pompes végétales; elle se couronne de fleurs et de verdure, et les objets prennent une nouvelle apparence, comme s'ils semblaient plus obéir à la baguette d'un magicien qu'à la marche lente et progressive de la nature. L'automne est ordinairement très beau, et il se prolonge quelquefois jusqu'au mois de novembre; le mois d'avril, qui ailleurs marque la transition de l'hiver au printemps, est triste, pluvieux et chargé de brouillards.

Les précautions que l'on prend pour adoucir la sévérité des hivers sont infinies; elles rendent cette saison bien plus supportable que dans des contrées situées sous des latitudes plus douces, où l'on ne se donne aucun soin pour s'en garantir. Le thermomètre reste presque continuellement au même niveau,

ou du moins ses transitions sont lentes et presque insensibles ; de sorte que l'on n'est presque jamais exposé à ces vicissitudes subites de l'atmosphère, qui nous rendent, dans nos pays tempérés, si sensibles à ses moindres variations. Les maisons sont construites de manière à braver les froids les plus intenses : de doubles fenêtres bien calfeutrées, des planchers rembourrés de mousse, des poêles allumés nuit et jour, dont les tuyaux vont porter dans les appartemens et les couloirs une chaleur constante et uniforme, prémunissent sans cesse contre les rigueurs de la saison (1).

L'hiver, cette saison que nous croyons si redoutable dans les contrées du nord, est celle des plaisirs : ceux de la table, qui ont tant d'attrait pour les Suédois, ne sont pas surtout négligés. Que deviendraient-ils sans ces assemblées nombreuses et animées, qui d'ailleurs contribuent si puissamment à entretenir et resserrer les liens d'affection qui unissent les familles ? L'étranger qui visite cette contrée est accueilli dans ces réunions avec le plus aimable empressement, et il devient l'objet des soins attentifs et prévenans qui le pénètrent de l'estime la plus

(1) On ne fait de feu dans les poêles que deux fois par jour, le matin et le soir, et dans les froids très vifs à midi. Chaque chambre a son poêle.

vive pour cette excellente nation. Est-ce en Espagne, en Italie, et dans le midi de l'Europe, qu'il pourrait s'attendre à rencontrer une hospitalité aussi bienveillante ?

Stockholm est situé sous le 56e degré de latitude. Pendant l'hiver, la ville change d'aspect : son pavé, nu et raboteux, se couvre d'une couche épaisse de neige, que les piétons et les traîneaux ont bientôt nivelée ; les glaces réunissent les rues, les bras de mer, les lacs et les rivières que sillonnent de toutes parts avec une vitesse incroyable une foule de voitures qui se croisent dans tous les sens sur leur surface polie. Les voitures sont posées sur des traîneaux, et leur intérieur est garni de fourrures qui vous mettent à l'abri des froids les plus âpres.

La chasse, les courses en traîneaux, les promenades en patins, les spectacles, les bals, les fêtes se multiplient, et ces plaisirs presque journaliers font passer avec une extrême rapidité cette saison, dont la sévérité paraît si effrayante aux étrangers.

Mais il est nécessaire de faire une distinction entre la capitale, les provinces du midi et celles du nord, où la rigueur extrême de la température semble intolérable, même pour ses propres habitans.

Nous allons emprunter à ce sujet à M. Charles de

Forsell des détails qui nous ont paru extrêmement intéressans, et plus propres que tout ce que nous venons de dire à donner une idée exacte du climat des diverses contrées de la Suède.

Il existe, dit-il, en Suède une différence bien marquée de température, dont le cours du Dalelf-ven, fleuve qui traverse la Dalécarlie, semble marquer la limite, et qui partage la Suède en deux parties presque égales : les six gouvernemens situés au nord de cette rivière présentent une parfaite analogie de climature et de productions, tandis que les dix-huit autres, plus favorisés, participent plus ou moins aux dons d'une nature un peu moins avare.

L'intensité de froid et de chaud semble, depuis plusieurs années, s'accroître sans amélioration du climat, qui au contraire se détériore évidemment, car le printemps paraît sans cesse plus empiéter sur l'été que l'automne sur l'hiver, et l'on remarque également plus d'irrégularité dans le cours des saisons et dans la température. Il est probable que les masses immenses de glace qui, de 1815 à 1818, se sont détachées du pôle, ont eu quelque influence sur ces perturbations atmosphériques : des tremblemens de terre dans les contrées méridionales, et les aurores boréales plus fréquentes dans le nord de-

puis plusieurs années, pourraient aussi y avoir contribué.

Dans le Jemtland, le climat est si opposé à toute culture, que ses habitans sont réduits, lorsque les vents du nord et de l'est viennent à souffler, à environner leurs champs d'orge de fagots auxquels ils mettent le feu immédiatement; car, sans cette précaution, leurs maigres récoltes seraient aussitôt gelées. Le climat de cette contrée est tout aussi sévère que celui de Tornéo, quoique cette ville soit placée trois degrés plus au nord. Son sol, plus élevé de mille pieds au dessus du niveau de la mer, et le voisinage de la chaîne des Alpes scandinaves, occasionent l'extrême âpreté de cette température. En 1743 et 1746, le froid fut tellement rigoureux dans cette province, que tous les petits lacs dont elle est couverte restèrent complétement gelés pendant toute la durée de l'été. Il arrive même trop souvent que la chaleur étant insuffisante pour mûrir les grains, les habitans sont alors obligés de les moissonner verts avant qu'ils soient couverts par les neiges. Ces années malheureuses sont appelées *grœn-or*, année verte, et, d'après les observations qui ont été faites, sur sept années, il y a trois de bonnes, trois de médiocres et une mauvaise. Les mousses sont extrêmement abondantes dans cette contrée, et il a été constaté, en

Suède, comme en France et en Allemagne, que plus le sol en est recouvert, plus il offre de difficultés pour la culture des plantes délicates.

L'été le plus chaud dont on ait conservé le souvenir depuis un siècle, à Stockholm, est celui de 1811 : le 3 juillet, le thermomètre s'éleva à trente-six degrés; l'hiver le plus rigoureux fut celui de 1814 : le 20 janvier, le thermomètre descendit à trente degrés.

L'époque moyenne de la fonte des glaces du lac Mœlar et des eaux de la Baltique autour de Stockholm est vers le 24 avril.

Les premières hirondelles paraissent constamment, depuis vingt ans, vers le milieu du mois de mai.

Les feuilles des arbres commencent à croître aux environs de Stockholm le 20 mai; elles tombent au 15 octobre.

A la forteresse de Wardhus, la plus septentrionale du monde, le soleil ne se couche plus depuis le 21 mai jusqu'au 21 juillet, et il cesse de paraître sur l'horizon depuis le milieu de novembre jusqu'à la fin de janvier; mais pendant ce dernier période, l'éclat de l'atmosphère et les aurores boréales suffisent pour remplacer la clarté du jour.

Cette forteresse est probablement le poste militaire le plus élevé vers le nord qui existe dans au-

cune contrée de l'univers; elle est située sous la même latitude et à un degré à l'est du Cap-Nord. La garnison se compose d'un détachement d'artillerie norwégienne de trente hommes commandé par un lieutenant et relevé tous les six mois.

A Œver-Tornéo, en Suède, le soleil, dans la nuit de la Saint-Jean, ne se couche pas. Dans ces hautes latitudes, le jour le plus long est de vingt et une heures et demie, et le plus court de deux heures et demie. A Stockholm, le jour le plus long est de dix-huit heures et demie, et le plus court de cinq heures trente et une minutes. A Lund, en Scanie, le jour le plus long est de dix-sept heures vingt-huit minutes, et le plus court de six heures cinquante-six minutes.

Les vents dominans sont ceux du sud-est et du sud-ouest. La quantité d'eau qui tombe annuellement est de dix-sept pouces, terme moyen des trente-six dernières années.

Au Cap-Nord, la terre ne peut produire, dans quelques lieux cultivés avec les plus pénibles efforts, que des pommes de terre et des choux rouges. Le chou est un végétal robuste qui s'accommode de toutes les températures; il croît jusqu'aux plus hautes latitudes, mais avec une altération sensible et progressive dans ses dimensions. Au soixante-

quatrième degré, il cesse d'être pommé, et la graine a besoin d'être renouvelée tous les ans. La nature est d'ailleurs morte dans l'île de Mageroe, où est situé le Cap-Nord; elle est couverte de roches pelées, et l'on n'y aperçoit qu'un petit nombre de plantes herbacées.

Le seul fruit que l'on trouve dans quelques cantons de la Laponie est une espèce de groseille nommée *krusbaer*.

On cultive les petits-pois jusqu'au delà de Gefle.

La culture des haricots cesse au delà de Stockholm.

Les fèves de marais ne dépassent pas le soixantième degré.

Au soixante-huitième degré, à Énoutékis, on cultive l'orge et les navets, et dans l'espace de trente années, on compte neuf bonnes récoltes, c'est à dire une tous les trois ans.

Au delà du soixante-sixième degré, le seigle ne vaut plus la peine d'être cultivé.

Le froment n'est plus cultivé avec avantage au delà du soixante-deuxième degré.

Le chanvre ne dépasse pas le soixante-cinquième degré.

Le lin croît encore dans la province d'Angermanie, mais en Vestro-Bothnie, le froid le détruit.

Le houblon va jusqu'au soixante-deuxième degré.

Le tabac réussit très difficilement au nord de Gefle.

Tous les arbres fruitiers cessent de croître entre les soixante-quatrième et soixante-cinquième degrés.

Le cerisier s'élève jusqu'au soixante-troisième degré.

La vigne porte des fruits dans les serres jusqu'au soixantième degré.

Le sorbier s'étend jusqu'au soixante-huitième degré.

Le noyer, le marronnier croissent en Scanie, et jusqu'aux environs de Stockholm.

Le mûrier croît en plein vent jusqu'aux environs de Stockholm. Une association formée par la princesse royale, pour la culture de la soie, possède déjà 5 à 6,000 mûriers blancs, qui ont parfaitement résisté à plusieurs hivers.

Le hêtre se trouve à l'état sauvage jusqu'au cinquante-septième, mais on en rencontre encore quelques uns dans la Gothie et sur les rives du Vetter.

Le tilleul, l'orme et l'aulne ne dépassent pas le soixante et unième degré.

Le chêne croît naturellement jusqu'à Gefle, et,

avec les soins de la culture, on le trouve encore à Sundsvall au soixante-troisième degré.

Le frêne, le noisetier, l'osier et l'érable sycomore se propagent jusque vers les soixante-deuxième et soixante-troisième degrés.

Les sapins disparaissent à trois mille deux cents pieds au dessous de la ligne des neiges perpétuelles, les pins à deux mille huit cents pieds, et les bouleaux à deux mille.

La myrtille noire croît jusqu'à trois mille deux cents pieds de cette limite, que les ours ne dépassent jamais. On trouve encore de petits hameaux jusqu'à deux mille six cents pieds de la base des neiges. Le saumon rouge est le seul poisson que l'on trouve dans les lacs à cette hauteur.

A deux cents pieds au dessous, on rencontre de petits arbrisseaux ou le bouleau nain (*betula nana*). Une sorte de framboise mûrit encore dans les lieux bas; mais au delà de cette limite, tous les arbrisseaux cessent de croître, et les hauteurs se couvrent de plantes alpines. Les seules baies qui mûrissent à cette élévation sont les fruits de la camarigne (*empetrum nigrum*). Les Lapons ne plantent jamais leurs tentes qu'à huit cents pieds au dessous de la limite des neiges perpétuelles.

En général, en avançant vers le nord, la sage et

prévoyante nature a revêtu les arbres d'une écorce plus épaisse, pour les protéger contre l'extrême rigueur du froid, et leur bois devient aussi moins compacte. Quant à l'activité de la végétation dans le nord, on a observé que les mêmes espèces de végétaux poussent des bourgeons trente et un jours plus tôt dans le midi de la France, et vingt-cinq jours plus tôt en Angleterre qu'à Upsal, et la même proportion se retrouve entre Upsal et la Laponie.

MALADIES.

Le climat de la Suède est généralement sain et favorable à la prolongation de la vie humaine. Nous avons dit que les déeès s'élevaient, en 1825, à 62,930; voici, d'après les tables de M. Forsell, les causes principales de mortalité et les maladies dominantes :

MALADIES.	DÉCÈS.
Pulmonie	7,800.
Fièvres	6,887.
Consomption	6,310.
Apoplexie	5,390.
Rougeole	3,029.
Hydropisie	2,878.
Ivrognerie	611.
Vieillesse	8,527.
Noyés	846.
Femmes en couche	753.
Autres non-spécifiés	19,949.
TOTAL	62,930.

Les maladies de poitrine sont, comme on le voit, les plus répandues; cependant ce n'est point dans la capitale, comme on devrait naturellement le penser, qu'elles font le plus de ravages : elles n'y enlèvent qu'une ou deux personnes sur mille habitans, tandis que dans les provinces il en meurt de trois à quatre. Les brusques alternatives de température, dont les habitans de la campagne sont plus exposés à subir immédiatement les effets, l'excès du travail et les transpirations interrompues peuvent occasioner cette différence.

Les fièvres ont plus d'intensité à Stockholm, à cause sans doute de la situation de cette ville entre la mer et les bras nombreux du lac Mœlar. Les fièvres enlèvent à Stockholm trois à quatre individus par mille habitans, et un à deux seulement dans le reste du royaume. Dans les campagnes, et surtout dans le voisinage des lacs, les fièvres d'automne sont plus fréquentes et plus meurtrières; elles sont la suite inévitable des travaux excessifs auxquels les paysans sont obligés de se livrer pendant la courte durée de l'été.

La consomption est fort commune à Stockholm, puisqu'elle y enlève dix ou douze malades par mille habitans, et dans les provinces, une ou deux personnes seulement sur le même nombre. Cette diffé-

rence extrême, aussi excessive qu'étonnante, est probablement le résultat des passions, qui ont bien plus d'énergie et d'activité parmi les habitans d'une capitale.

L'apoplexie sévit à peu près dans la même proportion : neuf à dix habitans sur mille meurent de cette maladie à Stockholm, tandis que dans les provinces elle n'en atteint qu'un ou deux sur le même nombre : les excès de table auxquels on se livre plus fréquemment dans la capitale sont la cause probable de cette différence. L'intempérance est portée jusqu'à ses dernières limites, c'est le vice dominant, le climat le favorise; mais une bonne législation pourrait sinon le détruire, du moins l'atténuer. On a vu, par le relevé des maladies, que 611 individus étaient morts, dans une année, de leurs excès de boisson; mais ce chiffre ne doit comprendre que ceux qui sont trouvés morts des suites immédiates de l'ivrognerie; car le nombre des personnes dont ces excès détruisent la santé lentement, mais sans retour, est sans doute aussi immense que peu connu.

Les Lapons, peuple nomade errant dans ses montagnes, conservent, au milieu des privations de toute espèce qui assiégent leur vie, une gaieté inaltérable qui les met à l'abri de presque toutes ces maladies : la consomption y est particulièrement

inconnue, ils n'y sont exposés que lorsqu'ils s'éloignent de leur patrie.

La petite-vérole a fait souvent de grands ravages en Suède; mais depuis que la vaccine est généralement pratiquée dans les villes et dans les campagnes, elle a presque disparu.

Cette maladie, qui attaque la génération dans ses sources, n'est ni plus ni moins connue en Suède que dans d'autres pays; mais elle est plus longue à guérir, à cause du climat. Depuis plusieurs années, on obtient d'excellens résultats du traitement sans l'usage du mercure, remplacé par la diète et les sudorifiques. C'est le système pratiqué à Paris par le docteur Desruelles, au Val-de-Grâce. Fort antérieurement, c'est à dire dès la fin du dernier siècle, le docteur Osbeck avait commencé à traiter ainsi la syphilis à Stockholm. M. de Weigel, premier médecin du roi, président du département de la santé publique, a tellement activé la propagation de ce moyen curatif, qu'aujourd'hui les soixante-deux centièmes des malades dans tout le royaume sont traités par cette méthode.

Dans les campagnes, la syphilis proprement dite est presque inconnue; mais trois ou quatre provinces sont affligées d'une maladie qui ne lui ressemble que trop et qui est encore plus funeste. Nous allons

donner quelques détails rapides sur ce phénomène médical, d'autant plus curieux qu'il n'est connu que confusément, parce que, jusqu'aujourd'hui, les ouvrages exclusivement scientifiques l'ont seuls expliqué.

Cette maladie a dans ses symptômes quelque analogie avec la lèpre, et paraît être une complication du scorbut avec la syphilis et les affections scrophuleuses : c'est ce même mal si connu sous le nom de *grebinger* et de *scherlievo* dans les provinces adriatiques (où les médecins de nos armées l'attaquèrent par l'isolement), en Écosse sous le nom de *sibbens*, et en Norwége sous celui de *radesyge*. Elle ne se gagne point par la communication des deux sexes; aussi n'a-t-elle jamais les symptômes primitifs de la syphilis : c'est pourquoi son nom scientifique est *syphilis insontium* (syphilis des innocens). Elle se propage par la simple cohabitation et attaque fréquemment les enfans. — Le gouvernement prend les mesures les plus énergiques contre ce fléau. Dans les provinces qui en souffrent, des hôpitaux (*kurhus*) sont spécialement affectés à cette maladie, et les autorités locales veillent sévèrement à ce que tous les individus chez lesquels elle se déclare soient immédiatement placés dans ces établissemens. M. de Weigel a supérieurement organisé ce service.

CHAPITRE XVII.

Agriculture.

Population agricole. — Multiplication des bestiaux. — Chevaux. — Moutons, améliorations des races et bergeries. — Bœufs, chèvres et porcs. — Prairies. — Grains, étendue et produit des terres cultivées en céréales. — Condition du paysan suédois. — Hemmans, distribution du sol. — Morcellement des propriétés. — Propriétaires du sol rural. — Prix des salaires de l'agriculture. — Propriétés privées du roi.

C'est un spectacle digne d'un vif intérêt que celui qu'offre, en Suède, la persévérance d'un peuple laborieux pour féconder un sol stérile et arracher à une nature expirante les productions nécessaires à sa subsistance.

Depuis vingt ans, l'agriculture de ce pays a fait

d'immenses progrès ; le gouvernement lui a prodigué les encouragemens de toute espèce, et le zèle des propriétaires de terres a secondé ses efforts avec une ardeur qui atteste à la fois le patriotisme et la haute intelligence de cette nation : elle a compris que l'agriculture, qui accroît la masse des subsistances et celle de la population, était le principe vital d'un état.

La population agricole, livrée à une vie paisible, laborieuse et sédentaire, plus morale, plus attachée au sol qui l'a vue naître, est moins exposée à ces vicissitudes de fortune qui bouleversent ou déplacent les autres industries ; et, sous ces rapports, elle mérite d'exciter toute la sollicitude d'un gouvernement éclairé.

Quoique l'agriculture se soit élevée, en Suède, au premier rang des professions libérales, cependant, comme la pauvreté du sol exige bien plus de bras qu'ailleurs pour l'exécution des travaux, le nombre des laboureurs y est plus considérable que dans aucun autre pays, puisqu'il forme les quatre cinquièmes de la population : c'est à dire que, sur 2,871,000 habitans, l'on compte 2,067,000 paysans ; et, en y comprenant les nombreux propriétaires-cultivateurs qui n'appartiennent pas à la classe des paysans, l'on peut évaluer la totalité des personnes qui s'occupent

des travaux agricoles aux sept neuvièmes de la population.

Dans un pays comme la Suède, où l'industrie rurale est presque exclusivement consacrée à la culture des grains et aux pâturages, les travaux offrent plus de sécurité, parce que le champ du laboureur n'y est presque jamais exposé à une ruine complète, et cette garantie de l'avenir a peut-être encouragé le zèle et développé l'activité du cultivateur suédois : l'expérience lui a maintenant fait connaître que le sol le plus aride et le plus improductif pouvait être fécondé par des travaux habilement dirigés ; il a appris qu'avec un bon système de culture bien approprié au sol et des fumures bien combinées, il pouvait forcer la terre la plus rebelle à récompenser l'intelligence de l'homme laborieux.

La multiplication des bestiaux doit donc être un objet constant de sollicitude, dans un pays où une terre naturellement peu fertile demande à être enrichie et vivifiée par des engrais retirés ; les productions végétales dépendent ici plus qu'ailleurs de l'abondance des productions animales ; c'est là la base essentielle de toutes les combinaisons de sa culture. Sous ce rapport la Suède est dans une bonne voie ; mais il lui reste encore beaucoup à faire.

La totalité des animaux consacrés à l'agriculture, en Suède, s'élève à 4,720,000 têtes : dont 400,000 chevaux; 1,900,000 bœufs, vaches et veaux; 1,350,000 moutons; 600,000 porcs; 170,000 chèvres.

En général, toutes les races d'animaux paraissent dégénérées. Les chevaux sont partout de la plus petite taille; en Scanie ils sont un peu plus grands, et cette province seule en fournit 80,000, ou le cinquième de la totalité. En comparant la production des races équestres avec la population en France et en Angleterre, l'on trouve que dans ce dernier pays il y a 2,200,000 chevaux pour 24 millions d'habitans, ou 92 par mille; en France l'on compte 2,176,000 chevaux, ou 66 par mille habitans : dans quelques provinces de la Suède ce nombre est proportionnellement beaucoup plus considérable, puisqu'il s'élève à 130 pour mille habitans. Les chevaux sont bien plus nombreux dans les parties méridionales; en Scanie, on en compte 243 sur mille individus, mais en s'avançant vers le pôle, la race devient plus rare et plus abâtardie; dans le Norland, on n'en compte que 90 par mille habitans; dans la Bothnie, 30 seulement; plus loin, en Laponie, l'espèce disparaît entièrement : elle est remplacée par les rennes, qui

sont, avec les chiens, les seuls animaux domestiques de cette contrée.

Les races bovines se composent de 300,000 bœufs, 1,100,000 vaches et 500,000 veaux; en tout 1,900,000, ou 680 par chaque millier d'habitans. En France, l'on compte 7,000,000 de bêtes à cornes, c'est à dire 213 têtes par mille habitans.

L'espèce des bestiaux est également très petite; les bœufs de Scanie sont cependant beaucoup plus forts. L'Ostrogothie et le Smoland sont les provinces où ils abondent le plus; mais c'est dans les riches pâturages du Vermeland et de la Dalécarlie que l'on élève le plus grand nombre de vaches, et leur lait est d'une qualité très supérieure; en été, les habitans conduisent leurs troupeaux sur les hautes moutagnes, où ils se construisent des châlets comme ceux de la Suisse.

L'élève des bestiaux exige encore, en Suède, des soins soutenus; la quantité immense de bêtes à cornes importées chaque année de la Finlande prouve qu'il y a beaucoup à faire pour cette branche de l'économie rurale.

Les troupeaux de moutons que j'ai vus avaient presque toujours la plus misérable apparence; cependant les grands propriétaires de terres manifestent la plus honorable émulation pour les multi-

plier et en améliorer la chétive espèce. Ils font venir à grands frais d'Espagne, d'Angleterre, de France et d'Islande des béliers et des moutons de race pure, et par d'heureux croisemens ils sont parvenus à opérer sur leurs domaines une sensible amélioration dans l'espèce; néanmoins, jusqu'à présent, l'influence de ces perfectionnemens ne s'est pas assez généralement répandue. On ne saurait apporter trop de soin à la multiplication des troupeaux de moutons et à l'amélioration des races, car cet objet sera une des principales causes des progrès agricoles de ce pays. La chair, la laine, le fumier de mouton sont trois sources essentielles de la richesse territoriale. Les fumiers de cheval et de bœuf sont trop froids et tout à fait insuffisans dans une bonne culture : ceux de mouton, bien plus chauds, ont une supériorité reconnue pour amender les terres; et, en Suède, cet objet est de la plus haute importance.

Le gouvernement suédois a secondé le zèle des particuliers : il a formé plusieurs bergeries, dont la plus considérable est à Naes en Smoland; elle contient plus de trois cents moutons de races connues sous le nom d'infantado ou d'Espagne, électorale de Saxe, southdowne ou anglaise, et enfin beaucoup de mérinos français. La plus importante bergerie,

après celle que nous venons de citer, est établie à Mellingeholm en Upland; elle contient deux cents moutons.

Le nombre des moutons de la Suède est de 1,562,000; c'est à peu près la même proportion qu'en France, où l'on compte vingt millions de bêtes à laine. Les toisons de Suède sont d'une qualité assez belle; elle passent presqu'en totalité aux fabriques du pays. Les provinces qui possèdent les plus nombreux troupeaux sont la Scanie et le Vermeland.

Vers le 63e degré, les moutons disparaissent entièrement, et l'on ne trouve plus que des chèvres jusqu'au 65e degré. Il y en a fort peu dans les provinces centrales et méridionales : c'est dans les contrées forestières de la Dalécarlie et du Norland que les troupeaux sont les plus nombreux; sur 173,000 chèvres que l'on compte en Suède, il y en a 132,000 dans ces deux provinces.

La proportion des terres cultivées en prairies indique parfaitement le rapport des troupeaux avec les cultures. En Angleterre, pays si renommé par la supériorité de son agriculture, sur cent acres de terre, il y en a quatre-vingts en prairies et le surplus en grains. En France, où l'on donne si peu de soin à la multiplication des bestiaux, on compte

quatre-vingt-dix hectares de terres ensemencées en grains sur dix de prairies. En Suède, la surface des terres consacrées à la culture des céréales est évaluée à 1,835,000 tunlands (mesure à peu près d'un sixième plus grande que l'arpent des environs de Paris); et celle des prairies, des herbages et des autres cultures, surpasse d'une à deux fois, selon les contrées, l'étendue des champs de blé.

Il y a vingt ans, la Suède ne produisait pas assez de blé pour sa subsistance; chaque année elle était obligée d'en acheter à Dantzick, en Hollande, pour une somme qui s'élevait souvent à six ou huit millions de francs; maintenant les choses ont entièrement changé : non seulement la Suède pourvoit à la nourriture de ses habitans, mais encore elle exporte annuellement à l'étranger douze ou quinze cargaisons de blé (1). On se souvient qu'en 1829, lorsque la récolte avait manqué en France, on vit avec surprise arriver au Havre et dans quelques autres de nos ports des navires chargés de blé de Suède.

C'est, en effet, vers les céréales que s'est principalement tournée l'industrie des cultivateurs, et l'on

(1) En 1830, il a été exporté, des seuls ports de Malmœ, Landscrona et Wisby, 32,500 tonneaux d'avoine pour l'Angleterre, 3,000 tonneaux d'orge et des parties moins considérables de quelques autres espèces de blés.

peut affirmer que depuis un quart de siècle le produit des terres à blé a doublé.

Le tableau suivant des semences employées et des récoltes donne une idée du produit des terres :

NATURE DES CULTURES.	SEMÉ.	RÉCOLTÉ.	PRODUIT POUR UN.
	tonnes.	tonnes.	
Froment......	31,000	188,000	6
Seigle.........	372,000	1,798,000	5 1/4
Orge..........	383,000	1,620,000	4 1/4
Avoine........	407,000	1,704,000	4 1/4
Blé mêlé......	206,000	824,600	4
Pois..........	70,000	365,000	5
Pommes de terre	460,000	3,248,000	7
	1,929,000	9,747,000	

Un tiers de cette récolte est destiné à l'ensemencement des terres, aux distilleries, aux brasseries et aux animaux. Sans l'usage immodéré de l'eau de vie, dont la consommation est énorme, la Suède pourrait exporter une quantité considérable de grains : la fabrication de l'eau de vie a été constamment progressive depuis le règne de Gustave III; ce prince, pour accroître ses ressources fiscales, s'empara du monopole de la fabrication des eaux de vie, qui jusqu'alors avait été entièrement libre; dès ce moment la consommation a été sans cesse en aug-

mentant, bien que le monopole eût été supprimé; le mal était fait et sans remède. L'usage de cette pernicieuse liqueur est une source de démoralisation pour les basses classes qu'elle abrutit et qu'elle éloigne du travail. En 1786, la consommation de l'eau de vie n'était que de 5,400,000 kannor (la kanna équivaut à deux litres environ); et, en 1831, elle s'était élevée à vingt-deux millions de kannor.

Le froment est en Suède hors de sa zone végétale: il y a quarante ans, on ne le récoltait qu'en Scanie; maintenant les efforts et les soins des cultivateurs en ont propagé la culture dans les provinces centrales et même vers le nord: en 1825, l'on sema dans la province d'Uméo trente mesures de froment, qui en rapportèrent cent quatre-vingts, c'est à dire six pour un, produit ordinaire de ce graminée dans le reste de la Suède.

La Scanie et les provinces de l'intérieur de la Suède, telles que l'Ostrogothie, sont celles où la culture des plantes essentielles à la subsistance de l'homme réussit le mieux. L'espèce de grains la plus commune dans le midi du royaume est le seigle, et ensuite l'orge, le froment et le blé mêlé. Vers le nord, on cultive de préférence l'orge, qui croît jusqu'au delà du cercle polaire. La pomme de terre est géné-

ralément cultivée; ce tubercule a obtenu la préférence sur toutes les autres plantes alimentaires. En général, les grains, quoique d'une assez belle apparence, ont bien moins de parties nutritives que ceux du midi de l'Europe, et en outre l'on m'a assuré qu'ils sont beaucoup plus difficiles à conserver.

Les terres cultivées en céréales ne rendent guère plus de quatre à cinq; il existe cependant quelques cantons privilégiés de la Scanie et de l'Ostrogothie, dont le produit est, dit-on, égal à celui des terres les mieux cultivées de l'Angleterre et de la France. Quoi qu'il en soit, un des plus grands obstacles à la prospérité de la Suède se trouve levé, puisque la production des céréales commence à suffire depuis dix ans aux besoins du pays, et l'on a remarqué que les progrès de la population ont accompagné ceux de l'agriculture; la population s'est accrue de dix-huit pour cent de 1812 à 1830, et la production de blés dans la même période s'est élevée de quarante-deux pour cent. On compte en Suède qu'il faut deux tonnes et demie de blé pour la subsistance annuelle de chaque individu; la production étant de 6,499,000 tonnes pour 2,871,000 habitans, il en résulterait un déficit de 678,000 tonnes, qui se trouve amplement compensé par le produit des 3,248,000 tonnes de pommes de terre.

On a généralement renoncé à incendier les forêts pour les livrer à la culture. Les cendres qui couvraient le sol le fertilisaient pendant quatre ou cinq ans, mais ensuite il s'épuisait et cessait d'être productif. Il existe cependant encore quelques cantons où cet usage s'est perpétué.

C'est au mois de mai que l'on sème les grains de printemps pour les récolter vers le mois d'août. Les semences d'automne, après avoir couvert pendant quelque temps la terre d'une belle verdure, disparaissent sous une couche épaisse de neige, mais aux premiers beaux jours elles reparaissent dans tout leur éclat et leur fraîcheur.

La belle saison est courte; mais comme, pendant l'été, le soleil reste presque continuellement sur l'horizon, sa durée se trouve réellement doublée. Le paysan suédois doit alors redoubler d'activité jusqu'au moment de la moisson; ensuite il rentre dans le repos. Nous avons fait remarquer qu'en Suède l'agriculture demande un plus grand nombre de bras qu'ailleurs; le peu de durée de l'été en est une des causes, et l'intensité de la chaleur pendant dix-huit heures consécutives de jour nécessite l'emploi de toutes les forces pour exécuter les travaux. Cette considération, c'est à dire le grand nombre de travailleurs que l'agriculture exige à cette époque

de l'année, et la courte durée de l'été, sont probablement au nombre des causes qui ont mis des obstacles à l'introduction de plusieurs branches de culture.

Ce ne fut qu'après la révolution de 1809 que l'on reconnut à tout Suédois le droit d'acquérir des terres nobles. Avant cette époque, aucun roturier ne pouvait les posséder sans le bon plaisir du roi.

Les baux de fermage à prix d'argent ne sont connus que dans les plus riches contrées du royaume; le mode ordinaire est le partage des récoltes. Une méthode de culture très usitée consiste à abandonner quelques pièces de terre pour la subsistance d'une famille de laboureurs, qui s'engage en échange de fournir ses travaux pendant certains jours de la semaine pour la culture du domaine principal. Ces paysans-colons sont ordinairement fermiers de grands propriétaires. Mais il est une autre classe très respectable de cultivateurs; c'est celle des propriétaires des terres qu'ils ont acquises ou dont ils ont hérité, et qu'ils transmettent à leurs enfans: cette classe peut seule concourir à la nomination des députés de leur ordre. Beaucoup de paysans ont fait leurs études à Upsal ou à Lund; et il en est parmi eux qui sont des hommes aussi distingués par leurs lumières, que remarquables par leurs mœurs antiques et patriarcales.

La condition du paysan suédois est réellement heureuse : il jouit d'une grande indépendance et de la plénitude des droits civils ; sa position est honorable; il est considéré et il paie peu d'impôts. Les fortunes rurales n'excèdent pas généralement 12 ou 15,000 fr. de capital. Lorsqu'un paysan possède 40 à 50,000 fr. de biens-fonds, il est réputé riche : les fortunes de 100,000 fr. sont rares, et il y en a fort peu qui dépassent cette limite. Les paysans suédois sont peu obérés, ils ne doivent que le quart de la totalité des dettes hypothécaires dont le royaume est grevé, et ils possèdent plus de la moitié du sol, c'est à dire cinquante-six centièmes.

En 1832, les comités de taxation (1), dont le taux d'évaluation est fort inférieur à la réalité (et l'on conçoit pourquoi), portaient la valeur totale des biens-fonds à 307 millions de rixdales banco.

A la même époque, les dettes hypothécaires entérinées aux greffes des tribunaux s'élevaient nominalement à 71 millions; mais déduction faite des hypothèques rachetées et non annulées, cette évaluation doit être réduite à 60 millions.

Voici la répartition de ces sommes entre la no-

(1) Voir au Chapitre XXXIII, des finances, les détails relatifs à l'organisation des comités de taxation.

blesse, le tiers-état et les paysans. Ces chiffres sont fort curieux en ce qu'ils révèlent une proportion de puissance territoriale, en faveur des cultivateurs de la terre, qui n'existe nulle autre part en Europe, excepté en Suisse.

La noblesse possédait pour	75 millions; elle devait	28 millions.
Le tiers-état	60	24
Les paysans	172	19

Dans l'année 1833 des mutations volontaires ont eu lieu pour 14 millions de rixdales, et des ventes par autorité de justice pour 300,000.

Le prix des salaires de l'agriculture s'est maintenu depuis dix ans à peu près au même niveau, de 16 à 24 skillings (8 sous 1/2 à 24 sous), selon les localités, sauf dans le Norland et la Laponie, où les prix se sont élevés à 32 skillings, à cause sans doute de la rareté des ouvriers et des travaux excessifs qu'exige la culture des terres. Les paysans de la Dalécarlie passent pour les plus forts travailleurs.

Le prix de la tonne de blé, moitié seigle et moitié orge, qui s'était maintenu presque sans variation, depuis deux cents ans, entre 2 rixdales 5 skillings et 2 rixdales 30 skillings, a subi une forte réduction depuis douze ans.

On compte en Suède 923,000 propriétés, qui appartiennent à 322,000 familles; mais la portion

spéciale, la division des héritages dans la Dalécarlie; et maintenant cette funeste manie de partage des propriétés a été poussée à un tel point dans cette province, qu'elle y arrête tous les progrès agricoles, et y occasione une extrême pauvreté. Les terres y ont été tellement morcelées par des achats ou par des héritages entre plusieurs enfans, elles sont divisées en fractions si petites, que le mal y a été porté a son plus haut degré. On cite une propriété de cette province, que l'on désigne sous le nom de Westanor n° 8, dont la contenance n'excède pas 50 tunlands (60 arpens), et qui est partagée en plus de 300 lots. Il n'est même pas rare de rencontrer des propriétés de 100 aunes (l'aune de France équivaut à deux aunes de Suède) carrées, et même au dessous; et il arrive souvent qu'un paysan dalécarlien vend un lot de terre pour deux ou trois rixdales (4 ou 6 fr.), et que l'enregistrement de l'acte de mutation coûte une somme égale.

La nouvelle législation que l'on prépare en Suède, méditée depuis long-temps par les hommes les plus éclairés, aura sans doute une salutaire influence sur les destinées agricoles de ce pays : ces lois mettront un terme à cette funeste subdivision des terres, qui condamne le cultivateur à une misère aussi longue que sa vie.

La culture du tabac est une branche d'agriculture très importante en Suède : c'est aux environs de Stockholm qu'elle est pratiquée avec le plus d'étendue. On cultive le lin avec succès; et, après la Hollande, les provinces du nord de la Suède sont probablement les contrées de l'Europe où l'on fabrique les plus belles et les meilleures toiles de lin : les paysans les fabriquent eux-mêmes, et l'on voit dans toutes les maisons de très beau linge de corps et de table en grande profusion. Le chanvre n'est point aussi cultivé, et le gouvernement s'occupe de la propagation de cette culture, si nécessaire à un pays qui chaque année est obligé d'en acheter à l'étranger une grande quantité pour l'entretien de la marine et pour les usages domestiques. Dans quelques cantons privilégiés de la Scanie, on cultive la garance et le pastel.

Les vastes forêts de la Suède forment une partie essentielle de son économie rurale ; elles sont beaucoup plus épaisses dans le centre du royaume, et cet état de choses remonte à une haute antiquité. Les anciens Suédois, lorsque les limites des provinces n'étaient pas encore bien distinctes, avaient coutume de désigner les diverses contrées par la dénomination de pays au nord ou au sud des forêts. Les ar-

bres qui dominent dans ces forêts sont le bouleau, le pin et le sapin, mélangés, dans le midi du royaume, d'un bien plus grand nombre d'arbres à feuilles caduques, tels que le chêne, le hêtre et le charme. Ces arbres ne dépassent pas la limite végétale que la nature leur a fixée; et plus ils s'en rapprochent, plus ils perdent en force et en hauteur : les pins magnifiques qui couvrent les montagnes de la Dalécarlie diminuent insensiblement d'élévation en s'avançant plus au nord; et, parvenus aux plus hautes latitudes, ce ne sont plus que de faibles arbustes.

Sur une surface de 3,800,000 carrés, la Suède contient 2,200,000 de forêts, étendue beaucoup plus considérable que ne peuvent l'exiger les besoins de l'industrie. Ces vastes forêts recèlent peu de gibier à poil; mais, en revanche, les oiseaux y sont dans une extrême abondance, et l'on transporte l'hiver à Stockholm d'énormes quantités de gélinottes, de coqs de bruyère, que l'on vend au plus vil prix. Les perdrix sont très communes. Le chevreuil et le cerf ne peuvent supporter que le climat du midi dans la Suède, mais l'espèce en est presque complétement détruite.

Les animaux sauvages les plus communs dans ces forêts sont le loup, le renard et le glouton;

l'ours ne fréquente que les provinces du nord et du centre du royaume. C'est aussi dans ces contrées que l'on trouve l'élan, le lynx, la martre et l'hermine.

La grande impulsion donnée à l'agriculture date du règne du souverain actuel. C'est lui qui a créé la Société centrale d'agriculture à Stockholm et les sociétés particulières qui viennent d'être établies dans toutes les provinces. Les travaux et les recherches de ces institutions, publiés dans des recueils spéciaux et périodiques, ont déjà eu la plus grande influence sur les progrès agricoles du pays, en y propageant la connaissance des procédés nouveaux et des bonnes méthodes des autres pays.

Le roi s'est rendu acquéreur de plusieurs belles propriétés rurales dans diverses parties du royaume; et il est probable que son intention, en faisant ces acquisitions, a été de contribuer personnellement à hâter les développemens de l'agriculture en faisant exécuter sur ces domaines des expériences de culture qui pouvaient être utiles au pays. Il paraît que ces essais réalisent chaque jour le but généreux que Sa Majesté s'était proposé; mais il en est un qui n'a pas eu le même résultat, et qui a dû la mettre en garde contre des charlatans pour qui rien n'est sacré.

Le roi avait acheté dans la Scanie, à quelque distance d'Helsingborg, la terre d'Engeltofta. Cette acquisition avait coûté, m'a-t-on dit, 6 ou 700,000 francs. C'était un beau domaine, dont le sol, un peu épuisé par une longue culture, exigeait quelques amendemens. Un homme, qui sans doute avait fait de l'agriculture dans son cabinet, se persuada, sur la foi de quelques théoriciens anglais, qu'au moyen de l'incinération des terres il leur rendrait leur fécondité primitive. Pénétré sans doute de l'efficacité de cette idée, il résolut de la mettre en pratique, et malheureusement il jeta les yeux sur cette belle propriété pour en faire le théâtre de ses essais. Il avait parlé avec tant d'assurance et de conviction de ses succès futurs, qu'on lui confia la direction de ce domaine. Il brûla donc à grands frais les terres, et les bois par la même occasion. Le résultat de ce beau système, qui devait régénérer l'agriculture de la Suède, a été la destruction complète de toute la terre végétale, qui a été totalement brûlée, et le sol dépouillé de cette vaste propriété n'offre plus que le triste aspect d'un tuf nu et décharné. Plusieurs années s'écouleront avant la formation d'une nouvelle couche végétale, et, en attendant, cette terre est condamnée à une profonde stérilité.

L'heureux penchant de la noblesse suédoise pour

la vie des champs est particulièrement favorable à la population rurale. Sur treize mille personnes appartenant à la noblesse, trois mille cinq cents seulement résident dans les villes; le surplus passe la plus grande partie de l'année au milieu de leurs domaines, dont ils surveillent et dirigent l'exploitation. Leurs relations inévitables et journalières avec les fermiers et les laboureurs rehaussent la considération dont jouit cette honorable profession. Ils propagent avec plus ou moins de succès les nouveaux procédés et les perfectionnemens agricoles; leurs revenus, dont ils dépensent la plus grande partie sur les lieux, répandent l'aisance dans les campagnes. Dans la vie simple et sans faste qu'ils mènent au milieu de leurs domaines, ils mettent généralement ce temps à profit pour accroître leurs revenus, acquitter leurs dettes, s'ils sont obérés, faire des épargnes, apporter, en un mot, une sage direction à leurs affaires; et l'exemple de ces habitudes d'ordre et d'économie, si honorables dans de simples particuliers, source du bonheur et de la dignité des familles, rejaillit sur les classes inférieures, dont elle augmente la moralité; et si ces heureuses dispositions des hautes classes se perpétuent, elles auront une immense influence sur la prospérité de la Suède, car elles contribueront puissamment à ennoblir les travaux agricoles,

accroître la richesse et la population, affermir les mœurs, exalter l'amour de la patrie en confondant dans un même sentiment d'estime et de bienveillance mutuelles des hommes placés aux deux extrémités de l'échelle sociale.

CHAPITRE XVIII.

Horticulture.

Aspect de la végétation. — Société d'horticulture de Stockholm. — Fruits et légumes. — Serres. — Prix des denrées. — Bois de chauffage. — Fourrages. — Sucre de betteraves. — Accroissement progressif du prix vénal des denrées. — Prix du blé.

L'étranger doué d'un esprit tant soit peu observateur est frappé, à son entrée en Suède, de l'aspect de la végétation, du changement sensible qui s'opère dans les productions de la nature. Les arbres des contrées méridionales languissent et dégénèrent loin du sol natal; leurs feuilles sont plus pâles; elles tranchent sur le vert foncé des pins et des bouleaux du nord, qui s'élèvent avec vigueur.

Quelques arbres, au contraire, prennent de plus grands développemens, et atteignent plus d'élévation. L'acacia du Canada prospère dans un climat analogue à celui du pays de son origine. Le lilas, dans les jardins, a l'apparence d'un arbre.

Plusieurs souverains, depuis Christine, ont cherché à propager la culture des fruotifères : divers réglemens ordonnent aux laboureurs de planter des arbres fruitiers autour de leurs héritages; mais ces mesures n'ont point encore obtenu tout le succès que l'on pouvait désirer. Le climat y oppose des obstacles que la persévérance de l'homme s'efforce sans cesse de surmonter.

La culture des arbres fruitiers, en général le goût de l'horticulture pénétra dans les classes riches il y a environ cinquante ans; maintenant, surtout depuis quelques années, il se propage avec rapidité, et il est peu d'habitans, jouissant de quelque aisance, qui ne se livrent à cet heureux penchant.

Ils cultivent dans leurs jardins la plupart des fruits de nos climats avec plus ou moins de succès; quelques arbres croissent en plein vent, d'autres sont taillés en espaliers, mais le plus grand nombre exige une température artificielle pour faire parvenir progressivement les fruits à une parfaite maturité. Presque tous les propriétaires ruraux ont des serres qui

deviennent bientôt l'objet de tous leurs soins et la source de douces jouissances. Dans les châteaux, dans les domaines des riches cultivateurs, ce goût se développe d'une manière grande et digne de son but honorable. Les serres sont un objet de luxe : de beaux poêles, des tuyaux de chaleur les parcourent et y entretiennent nuit et jour les divers degrés de chaleur nécessaires. Ces soins sont récompensés, et j'ai vu croître et mûrir dans ces serres l'ananas d'Amérique et plusieurs végétaux des tropiques.

On comprend que l'entretien des serres, ainsi que les travaux des potagers, des vergers et des couches occasionent ici plus de dépenses qu'ailleurs; aussi la plupart des fruits de luxe, les raisins, les figues, les pêches, etc., ne paraissent que sur la table des riches ou de ceux chez qui les penchans gastronomiques très prononcés font passer par dessus toutes les considérations de fortune et d'économie.

L'établissement récent d'une Société d'horticulture à Stockholm aura d'immenses résultats pour le pays. L'introduction de nouveaux végétaux doit exciter toute l'attention des hommes éclairés dans une contrée où tout ce qui peut accroître la subsistance de l'homme doit être l'objet d'une constante sollicitude. Celui qui apporta en Europe la pomme de terre d'Amérique s'acquit des droits éternels à la

reconnaissance des peuples. Une foule de végétaux maintenant inconnus sont sans doute destinés à augmenter un jour les richesses agricoles et les jouissances de la vie. La culture d'une seule plante peut produire les résultats les plus surprenans, elle peut enrichir une nation pauvre, fertiliser un sol aride, changer la face d'une contrée, peupler des déserts, offrir des ressources à l'industrie, des richesses au travail et de nouvelles jouissances à l'opulence.

La Société d'horticulture de Londres et celle de Paris, créées depuis quelques années, se sont déjà enrichies d'une foule de plantes exotiques qu'elles cultivent; elles sont maintenant naturalisées, et bientôt on les verra se propager et fleurir dans les jardins et les champs de l'Europe.

Un établissement semblable était digne d'être fondé dans la patrie de Linné, et il ne pouvait manquer de prospérer dans un pays où toutes les idées utiles et patriotiques trouvent tant de sympathie.

Nous allons emprunter, sur ce sujet, quelques détails au compte rendu, le 26 octobre 1833, par le baron Sprengporten, gouverneur de Stockholm et président de la Société; détails d'autant plus curieux qu'ils donnent une idée des richesses horticulturales de la Suède, et du zèle qui anime ses habitans pour en accroître les domaines.

Ce rapport contient le récit d'une visite faite, dans le courant de juin, juillet et août derniers par les commissaires de la Société, non seulement dans son jardin, mais encore à Rosendal, dans les jardins de l'Académie des sciences et dans ceux de plusieurs particuliers.

La Société d'horticulture possède, dans l'enceinte de Stockholm et aux portes de la ville, un vaste jardin, dont la principale pépinière contenait alors douze cents pieds d'arbres fruitiers et soixante-dix espèces différentes d'arbres et d'arbrisseaux étrangers, indépendamment d'une nouvelle pépinière semée le printemps précédent et dont les plants n'avaient point encore généralement levé. Une partie du terrain de ce jardin est consacrée à la culture des plantes tinctoriales, telles que la garance, la gaude, le pastel, etc.; une autre partie réunit diverses plantes culinaires, comme l'anis, la moutarde, le senevé, le fenouil, etc.; une autre est destinée à la culture des pavots pour en extraire l'huile. Parmi les tubercules et les plantes légumineuses, on compte quarante-neuf espèces de pommes de terre, et plusieurs variétés de choux, telles que le chou-rave, le chou impérial, chou de Bruxelles, de Savoie, etc. Enfin l'on avait déposé dans les serres les graines de plus de trois cents fleurs rares et inconnues, qui la plupart avaient fleuri.

L'arrangement délicieux des jardins de Rosendal peut être considéré comme un modèle dans ce genre. Parmi la foule des arbres qu'on y cultive, on distingue plusieurs espèces d'acacias du Canada, le sumac de Virginie, des érables blancs et des tilleuls d'Amérique, etc.

Les jardins de l'Académie des sciences ne comptent pas moins de vingt mille pieds d'arbres à fruit et environ dix mille arbres pour parcs et allées, sans compter les arbrisseaux et les fleurs rares.

On cultive dans les jardins de M. Pontin, vice-président de la Société, une infinité d'arbres et d'arbustes des tropiques, qui ne croissent ordinairement en Suède que dans des serres, mais qui depuis plusieurs hivers se sont soutenus en plein vent.

La quantité d'arbres fruitiers que l'on cultive dans les jardins de divers particuliers est immense. Celui de M. Benedick produit des pommes de calville, pepin d'or, pomme aromatique, pigeon rouge, reinettes d'or, de Canada, de Rouen et d'Angleterre; des poires de bon-chrétien, de beurré gris et blanc, de Saint-Germain, mouille-bouche, gros bouquet, bergamote double, turc d'hiver, ainsi que des nèfles, des prunes des espèces les plus délicates, etc.

D'autres propriétaires s'adonnent à la culture des arbres, des arbustes et des fleurs des contrées les plus éloignées, et parmi ces dernières l'on remarque le magnifique *datura arborea* du Pérou, qui s'élève à la hauteur d'un homme, et se couvre de clochettes d'un demi-pied.

Dans la séance de la Société, du mois d'octobre dernier, on lui présenta de superbes ananas venus dans les serres du château de Finspong (1), et une espèce de seigle de France d'une telle fécondité qu'un seul grain produisait 16 à 20 tiges, et chaque épi contenait 60 à 70 grains. Enfin, le vice-président fixa l'attention sur la plante nommée dahlia ou georgina, dont il présenta des racines cuites à l'eau; elles croissent dans une telle abondance, qu'il pense qu'elles pourraient facilement être placées au nombre des végétaux alimentaires.

La propagation rapide des bonnes méthodes de culture horticulturale en Suède est un fait qui mérite d'être remarqué; elle atteste que les efforts de patience et de persévérance des Suédois ne sont pas infructueux, et il est évident que la nation doit bientôt recueillir les fruits de ces louables travaux.

(1) Le château de Finspong est le plus beau domaine privé de la Suède.

Il nous reste à examiner quelle est la situation des produits agricoles dans l'état de la culture ordinaire, nous y ajouterons leur prix et celui de diverses denrées alimentaires et de consommation; mais avant d'aller plus loin, nous devons avertir ceux de nos lecteurs qui seraient disposés à considérer comme trop futiles les détails dans lesquels nous allons entrer de passer outre, de sauter le reste de ce chapitre : cependant nous espérons que les personnes qui s'occupent d'économie rurale et domestique ne les trouveront point indignes de quelque attention, au moins comme simple objet de curiosité.

Lorsqu'il règne, pendant les mois de juillet et d'août, une température ou trop humide ou trop sèche, les récoltes sont improductives, les fruits manquent, et les prix de toutes les productions de la terre s'élèvent à un taux extrême : malheureusement ces mauvaises années ne sont pas rares.

Les forêts de la Suède produisent naturellement une multitude de fruits sauvages, tels que les noisettes, les fraises, les framboises, les groseilles et trois sortes de baies qui croissent spontanément, et se multiplient de plus en plus en avançant vers le nord. Ces baies sont la myrtille rouge et noire; le *rubus chamæmorus*, nommé *hjortron* en suédois; et enfin une espèce de fruit ou de petite baie noire que l'on

trouve en grande quantité sur les confins de la Laponie ; on la nomme *akerbær* dans le pays (*rubus arcticus*) ; elle est inconnue en France ; l'on en fait des envois à Stockholm, où l'on s'en sert pour faire des confitures très estimées.

Les fraises et les framboises sont dans la plus grande abondance et d'un parfum exquis, les forêts en sont remplies ; elles paraissent au milieu du mois de juin, et leur saison dure jusqu'à la fin d'août. La vraimo, mesure qui pèse environ cinq livres, se vend 24 skillings (21 sous) ; mais il suffit de se promener dans les bois pour pouvoir en cueillir autant que l'on en veut.

Le groseillier : c'est la vigne du nord ; on le rencontre partout, il croît même sans soins et sans culture, et semble se plaire dans les lieux les plus agrestes et les plus déserts : il y en a dont les fruits sont d'une excessive grosseur ; on les vend au prix le plus modique.

Le cerisier donne toujours des fruits bien supérieurs lorsqu'il est taillé en espalier ; mais au delà de Gefle il ne croît plus que dans les serres ou en caisse. Les premières cerises ne paraissent, à Stockholm, que dans les premiers jours d'août, et lorsqu'elles sont dans la plus grande abondance elles coûtent 38 skillings, ou environ 38 sous de France, les 20 livres.

Les poiriers, les pommiers, ainsi que le cerisier et les pruniers de toute espèce, viennent en plein vent, et portent ordinairement une grande abondance de fruits fort beaux; en 1833, tous ces fruits foisonnaient au point que le tonneau (175 litres environ) de fort bonnes pommes se vendait au marché moins de 30 sous de France, c'est à dire la moitié du prix d'un tonneau de pommes de terre.

Le néflier meurt au bout de deux ou trois ans.

Le noyer produit des fruits jusqu'à Stockholm: les noix sont petites et rares.

Le noisetier à l'état sauvage abonde dans les bois; il n'y a point de noisettes franches à peau rouge.

Les prunes de reine-claude sont délicieuses et dans une extrême abondance; les premières paraissent à la fin d'août; on en a cent pour 20 skillings (87 cent. et demi). Les autres espèces de prunes sont d'un goût fade.

Le raisin, la pêche et l'abricot ne viennent pas hors des serres en Scanie, et ces fruits ne mûrissent qu'en espaliers. Les pêches sont très belles; leur chair est excellente; leur prix est fort élevé, elles coûtent de dix à trente sous la pièce. Les abricots sont rares; ils exigent encore plus de soins que les pêches, et leur prix est de six sous chaque.

La vigne donne de fort beaux fruits; dans quelques expositions favorables, elle vient en espaliers. Le raisin vaut de deux à quatre francs la livre.

Le figuier ne croît qu'en caisse; les fruits qu'il produit sont rares et sans saveur; on les vend cependant trois à quatre sous la pièce.

On cultive toutes les espèces de melons et même les pastèques; il y a des cantaloups magnifiques dont le prix varie de cinq à six francs.

On reçoit tous les ans, vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre, des raisins frais de Malaga; ils arrivent très bien conservés dans des pots de grès. Le pot, du poids de vingt livres, se vend ordinairement deux ducats, ou 24 fr., et il paie 8 à 10 fr. de droits.

Les oranges de Portugal, de Malte et de Sicile coûtent de six sous à un franc la pièce.

Il arrive aussi en automne, à bord de navires qui viennent de Rouen et des ports de l'embouchure de la Seine, une grande quantité de pommes. Le tonneau, qui doit contenir onze cents pommes, vaut de 24 à 30 rixdales rixgelt (36 à 60 fr.). On en porte aussi de Lubeck; mais ces fruits, quoique de belle apparence, ne peuvent être comparés à ceux de la Normandie, et ils ne se vendent qu'à des prix bien inférieurs.

Le châtaignier est rare en Suède, et la châtaigne est un fruit presque inconnu parmi les classes inférieures du peuple, qui le regardent comme un objet de curiosité plutôt que comme un aliment. Les navires qui viennent de la Méditerranée en ont apporté quelquefois; mais ce fruit n'a obtenu que fort peu de faveur; il n'est nullement recherché, et les capitaines des bâtimens, lorsqu'il y a concurrence, sont ordinairement obligés, pour s'en défaire, de le vendre à vil prix. Ce fruit est seulement acheté par les classes riches; lorsqu'il y a abondance sur le port, le prix est d'un franc la livre, mais ordinairement il s'élève à deux francs.

Les marchés sont d'ailleurs parfaitement fournis, et les fruitières, répandues sur les quais et aux coins des rues, sont tout aussi classiques que les dames de la halle à Paris.

Le sol de la Suède est beaucoup plus favorable à la production des légumes.

Les petits-pois sont délicieux, ils ont plus de saveur que chez nous; mais il faut se hâter de jouir de cet excellent légume, qui ne paraît sur les marchés que pendant le mois d'août; la kanna du poids de trois livres ne vaut, même dans la primeur, que trois à quatre sous.

Les haricots paraissent sur la fin d'août et dans

les premiers jours de septembre; ils sont d'une excellente qualité, mais on n'en fait pas autant d'usage que dans les contrées méridionales; le lispund, mesure de vingt livres, coûte de 20 à 36 skillings (18 à 31 sous).

Les asperges sont très belles; la botte d'asperges coûte, selon la grosseur, de 1 fr. 50 cent. à 6 fr.

Les choux sont magnifiques et au prix le plus bas.

Les fèves de marais sont énormes; la kanna coûte de 10 à 12 skillings (8 à 10 sous).

Les betteraves rouges sont les seules cultivées, parce que les Suédois dédaignent les jaunes, qui cependant croissent spontanément; elles sont d'un goût excellent et coûtent de 9 à 12 fr. le tonneau de trois cents livres.

On avait pensé à établir des sucreries de betteraves, et de pareilles entreprises semblaient devoir obtenir du succès dans un pays où la consommation du sucre est si considérable; des difficultés locales d'une nature insurmontable paraissent s'y opposer. D'abord l'intensité du froid est le premier motif, attendu que les betteraves ne peuvent point se conserver l'hiver dans des bâtimens sans feu, et qu'il serait impossible qu'elles conservassent leur suc pendant la saison rigoureuse; quant aux fosses et

aux empilages sous terre, on n'ose pas même y exposer les pommes de terre. Mais il est une objection beaucoup plus grave et qui provient de la modicité des droits de douane en Suède et du bon marché de la main-d'œuvre. Le sucre blanc en pain, des raffineries suédoises, ne coûte, dans ce pays, que 17 skillings, ou environ 18 sous; et d'après les calculs de M. Mathieu de Dombasle, les sucres de betteraves reviennent à 31 sous, différence qui éloigne toute possibilité de succès dans une entreprise de cette nature.

Il y a infiniment moins de variétés de pommes de terre que chez nous. Ce tubercule est une des ressources de la Suède; on le cultive dans toute l'étendue du royaume. Le prix du tonneau de deux cents livres varie de 2 à 4 rixdales rixgelt (3 à 6 francs).

Les tomates sont rares et chères : elles valent un sou la pièce.

On nous permettra de clore ce chapitre par l'indication du prix de quelques denrées usuelles et des objets indispensables à la vie domestique.

Le prix du blé se soutient à Stockholm entre 12 et 20 fr. le tonneau de trois cents livres. Dans les provinces du midi ce prix est un peu plus réduit, et plus élevé dans celles du nord.

Un cheval de trait ordinaire de cinq à six ans

vaut de 200 à 300 rixdales banco, ou 100 à 150 fr., et dans les provinces on peut se procurer un joli petit cheval pour 40 à 60 fr.

Un bœuf maigre coûte 75 fr., un bœuf gras 100 à 125 fr., et une vache 50 fr.

Il y a, comme partout ailleurs, une grande différence dans les diverses espèces de fourrages. Le foin de pré de première qualité vaut 40 skillings ou 35 sous la livre, et la plus mauvaise qualité 6 à 7 sous. Le trèfle, le sainfoin, la luzerne et les autres plantes fourragères sont, la première année, de la plus grande beauté; ensuite elles dépérissent, et il faut y mettre les bestiaux. Dans les mauvaises années, tous ces fourrages s'élèvent à un prix excessif.

La viande de boucherie, bœuf, veau ou mouton, est taxée indistinctement à six sous et demi la livre (9 skillings); mais la viande de choix se paie 8 sous. Le porc vaut 8 sous la livre.

La volaille est chère; on ne connaît pas les chapons; une paire de poulets coûte 18 sous, mais il faudrait quatre poulets de Suède pour en faire un de Normandie; un canard, 2 francs, une oie, 3 francs. Les dindons sont communs.

Le lait est très bon ; deux pintes et demie coûtent 8 sous.

Il se fait une énorme consommation de fromage; il est d'une qualité supérieure, et vaut environ de 4 à 12 sous la livre.

On ne brûle pour chauffage que du bouleau et du sapin : cette dernière qualité ne sert que pour la cuisine. La mesure locale du bois est le famn, qui équivaut à une voie et demie de Paris environ. Un famn de bouleau coûte 6 à 8 fr., et de sapin 4 à 6 fr. Un famn de bois suffit pour le service d'un poêle pendant l'hiver, et une maison bien montée a ordinairement douze feux. Le bois n'est pas plus cher l'hiver que l'été; mais il vaut mieux l'acheter l'été, parce qu'il est plus sec.

Une grande partie du bois que l'on brûle à Stockholm vient de la Finlande : cependant la plus grande quantité est fournie par la Suède. La Finlande approvisionne également la capitale de la plupart des denrées de consommation, telles que beurre, bestiaux, bœuf salé, etc.

Le prix vénal des denrées a d'ailleurs éprouvé en Suède la même progression que dans le reste de l'Europe. On a remarqué que presque toutes les denrées alimentaires et de consommation ont subi, dans une période de vingt-cinq ans, une augmentation du tiers de leur valeur, ce qui en triple le prix tous les cent ans. Cette augmentation est la suite

naturelle de l'accroissement du travail et de la population. Le prix du blé forme une exception; depuis cette époque, il est resté stationnaire, ou a seulement éprouvé une légère diminution.

CHAPITRE XIX.

—

Mines.

Origine de leur exploitation. — Nombre de mines, leur gisement. — Qualité supérieure du fer de Suède. — Nombre d'ouvriers employés aux travaux des mines. — Mine de fer de Danemora. — Mine de cuivre de Falun. — Découverte dans cette mine d'un homme mort depuis cinquante ans et conservé par les alcalis. — Mines de métaux précieux. — Noms des riches propriétaires de mines. — Évaluation de leur fortune.

Les mines de la Suède sont une source de richesses qui la dédommage du peu de fertilité de son territoire. Ces productions minérales, à l'abri de l'inclémence des saisons, sont le don le plus précieux que la nature pût faire à une nation pauvre. Ces

mines cependant ont été long-temps inconnues; elles furent pendant des siècles l'apanage du clergé catholique; mais comme les propriétaires en ignoraient la valeur, ils les négligèrent. Le gouvernement se les appropria, et les fit valoir pour son compte sans plus de succès; il en céda enfin l'exploitation à des particuliers sous la condition d'une redevance; mais l'ignorance des nouveaux possesseurs était encore telle qu'ils ne connaissaient pas les plus simples procédés d'exploitation, et que le produit de ces mines était exporté brut à l'étranger. Ce fut vers le quatorzième siècle que l'importance des mines fut apprécié, et l'on reconnut enfin toute l'influence que ces richesses naturelles devaient avoir sur la prospérité du pays.

On appela des mineurs allemands et liégeois; on fit des réglemens qui, par leur admirable clarté, peuvent encore servir de modèle. Les villes anséatiques fournirent les capitaux nécessaires pour animer les travaux, et l'exploitation de cette branche d'industrie changea en peu de temps toute la face de ce pays. Au lieu d'une population de chasseurs en butte à toutes les privations, traînant dans les forêts leur misérable existence, au lieu de ces hommes que la faim mettait sans cesse à la disposition des factieux, la Suède vit naître une population labo-

rieuse, et elle commença à connaître le prix que la terre accorde au travail. En retour du cuivre et du fer que les Suédois fournissaient aux étrangers, ils reçurent des draps, des vins, des toiles, des objets d'art et même de luxe. Ces échanges introduisirent parmi eux de nouveaux besoins, de nouvelles jouissances. La civilisation, compagne de l'industrie, pénétra parmi eux avec l'aisance et la richesse, et elle amena la réforme complète des mœurs natives.

C'est dans le cœur de la Suède que la nature a déposé le foyer de ces richesses minérales; c'est dans quelques unes des provinces centrales et les contrées voisines d'Upsal que se trouve la masse des métaux, c'est à dire le plus grand nombre de mines. On en compte cinq cent quatre-vingt-six dans toute la Suède; et ce point central, qui comprend le Vermeland, la Néricie, la Westmanie et une partie de la Dalécarlie, en possède à lui seul trois cent soixante et une.

En s'éloignant de ce plateau ou centre métallique, le nombre des mines diminue insensiblement, jusqu'à ce qu'enfin on n'en rencontre plus. Cette règle de décroissance est plus positive vers le sud que vers le nord : dans les provinces méridionales qui forment l'extrémité de la Suède, telles que la Scanie, le Blecking, Gothembourg et Bohus,

il n'existe qu'une seule mine sans importance; tandis qu'en s'éloignant vers le nord cette diminution est moins sensible, puisque l'on compte encore seize mines dans le Norland et la Laponie. Il paraît même que cette dernière contrée recèle des mines qui, si elles ne sont pas nombreuses, sont les plus riches de toute la Suède : celle de Gellivare, qui est une propriété particulière du roi, passe pour être inépuisable, et pourrait, dit-on, fournir des fers à l'univers entier; mais son éloignement des moyens de communication n'a pas permis jusqu'à présent de donner une grande suite à son exploitation.

Le fer de Suède, le plus ductile, le plus malléable de tous les fers connus, est d'une telle abondance dans certains cantons qu'on le trouve à fleur de terre. Ses qualités supérieures, dont il est particulièrement redevable à l'emploi du bois au lieu du charbon de terre, lui ont assuré la prééminence sur les fers de tous les autres pays. Le fer est de toutes les productions naturelles celle dont la valeur intrinsèque est la plus positive : les peuples sauvages, à qui il était inconnu, lui ont donné un prix bien supérieur à celui des diamans et des métaux précieux. La découverte du fer, dans l'origine des sociétés, est le plus grand pas que l'homme ait jamais fait vers la civilisation; depuis le moment où le soc de la première

charrue ouvrit le sein de la terre, jusqu'à celui où, étendu en larges bandes sur le sol de la vieille Europe, il réunira les peuples séparés par les distances les plus éloignées.

Ses perfectionnemens accompagnent les progrès des arts et des lumières. L'histoire du fer est celle de l'humanité; et il n'en est aucune qui puisse exciter plus vivement la curiosité.

Le fer livré au commerce, à l'état métallique, est la matière la plus précieuse, parce qu'elle est susceptible d'être multipliée sous mille formes différentes. Le prix du fer, modifié par l'industrie, peut élever à soixante mille fois sa valeur primitive. Il n'est point d'art, depuis celui de la guerre jusqu'à la plus humble profession, dont il ne soit le principal agent; et le nombre des personnes employées à ses diverses manipulations peut être calculé, dans tous les pays où l'industrie a quelque activité, au cinquième de la population.

En Suède, l'on compte environ 35,000 ouvriers occupés des diverses opérations que nécessitent les travaux relatifs à l'extraction des métaux. Le fer forme la plus grande partie du produit des mines; on en exporte pour une somme considérable; le surplus est employé aux besoins de la consommation intérieure.

Les principales mines de fer sont dans le Vermeland, la Sudermanie, l'Upland, l'Ostrogothie et les environs d'Orebro : la plus considérable de toutes, et qui donne le meilleur fer, est celle de Danemora; mais son produit, qui s'élève encore à 1,600,000 fr., diminue chaque année.

Danemora est située dans la province d'Upland, à quelques lieues d'Upsal. La mine a plusieurs ouvertures : la principale est une excavation de 600 pieds de profondeur; on découvre, au fond, les ouvriers qui travaillent à la lueur des torches. Des chevaux mettent en mouvement des roues auxquelles sont suspendus de grands baquets, qui servent à l'extraction du minérai. On emploie ordinairement la poudre pour faire sauter la mine, et l'ébranlement que les explosions souterraines impriment au sol forment un spectacle aussi curieux qu'effrayant. La contrée qui environne Danemora est agréable; les usines qui y sont répandues forment des villages parfaitement construits, et où tout respire l'activité et le bonheur.

Le cuivre forme, après le fer, la principale branche des richesses minérales de la Suède. La mine de Falun est la plus importante; elle fournit seule les trois quarts de la production totale; le surplus provient des mines des gouvernemens de Westeras,

d'OEstersund, d'Orebro et de Linkœping, dont la qualité est d'ailleurs inférieure à celle du cuivre de Falun.

FALUN (1).

« Cette ancienne mine de cuivre est célèbre; mais ses veines, si riches autrefois, sont sur le point d'être épuisées. Sous le règne de Gustave-Adolphe, son produit annuel était d'environ 2,732,000 kilogrammes; sous Charles XI, de 1,366,000 kilog. à 2,186,000; aujourd'hui elle ne rend que 594,000 kilogrammes de cuivre.

» L'entrée principale est une grande fosse appelée Stœten : elle a 40 toises de profondeur sur 100 de large; elle a été formée par un éboulement épouvantable qui eut lieu en 1687 (2). Depuis quelque temps l'inspecteur des mines prévoyait, d'après des indices connus des mineurs expérimentés, qu'il y aurait un

(1) Cette description de Falun est en partie traduite de l'ouvrage de M. Forsell, intitulé: *Un an en Suède.*

(2) Un nouvel et funeste éboulement arrivé au mois de février 1833 a réalisé les craintes que l'on éprouvait depuis long-temps : les parois de l'ouverture de la mine se sont tout à coup affaissées avec un fracas épouvantable, qui a retenti à plusieurs lieues aux environs. Il y a eu de grands dégâts, mais ils n'ont pas été assez considérables pour détruire l'exploitation; on n'attendait pour la reprendre que la consolidation des éboulemens. On n'a d'ailleurs eu à regretter la mort de personne.

éboulement. Il ordonna d'interrompre les travaux et d'abandonner la mine; mais plusieurs jours s'étant écoulés sans accident, les ouvriers, privés des travaux qui faisaient vivre leurs familles, éclatèrent en murmures, et une révolte ouverte se manifesta parmi eux. Décidés à reprendre les travaux, ils se rassemblèrent sur les lieux avec leurs instrumens, et se disposaient à descendre dans la mine, lorsque tout à coup elle s'écroula sous eux; quelques uns périrent, le plus grand nombre fut sauvé.

» L'extraction du métal dans l'intérieur de la mine de Falun s'exécute à plus de 200 toises de profondeur; mais les travaux, ayant été mal dirigés dans les commencemens, ont formé à l'entrée des éboulemens qui inspirent un effroi involontaire. On y descend, d'un côté, par des souterrains obliques, dans lesquels sont installés des escaliers de bois assez commodes jusqu'aux trente dernières toises; mais là il ne se trouve plus que des escaliers en pente rapide. Les ouvriers font ordinairement leur descente dans un tonneau dont les douves ont plus de 4 pouces d'épaisseur, et sont encore cerclées et recouvertes en fer de toutes parts. Ils sont souvent obligés d'éloigner ce tonneau pour l'empêcher de s'accrocher aux parois saillantes du roc. Il n'est pas rare de voir leurs femmes, debout sur les bords de ce même

tonneau, les bras passés autour de la corde, tricoter tranquillement en descendant dans ce gouffre effroyable. Vers le milieu de la descente, on a pratiqué deux grandes pièces, appelées l'ancienne et la nouvelle salle de conseil. Gustave III, en visitant la première de ces salles, traça de sa main, sur le rocher, avec de la craie, ces mots : « GUSTAVE, 20 septembre 1788; » ils ont été fidèlement sculptés sur la pierre tels qu'on les voit aujourd'hui.

» Il est impossible de dépeindre les impressions que l'on éprouve en parcourant ce monde souterrain. Le profond silence qui règne sous ces voûtes ténébreuses est interrompu par le bruit des machines qui servent à élever l'eau ou le minérai, ou par le bruissement des torrens souterrains qui se précipitent dans l'abîme, ou par le chant des ouvriers, dont on n'aperçoit que les torches, qui, dans ces lieux, ressemblent à des feux follets dans une nuit obscure. Quelquefois le bruit causé par une mine roule lentement dans ces galeries, et, lorsqu'elle éclate à une assez grande distance pour n'être pas entendue, un tremblement sensible parcourt les voûtes qui se croisent autour du voyageur. D'autres fois il entend un craquement sinistre, comme si un morceau de rocher se détachait de son emboîtement éternel. Tout enfin, dans ce gouffre immense, nous

fait sentir qu'un espace considérable nous sépare des régions éclairées par le soleil, et semble nous avertir que nous approchons du centre de la terre, de ce lieu où jamais le silence des nuits ne fut troublé, tandis qu'à la surface, les empires, les républiques s'écroulent et les générations disparaissent comme une goutte d'eau dans le vaste océan.

» On fit en 1719 dans cette mine une découverte fort extraordinaire. En ouvrant une galerie entre deux sols de mines, dans un endroit que de mémoire d'homme on n'avait visité, quelques mineurs trouvèrent, à une profondeur de quatre-vingts toises, le cadavre d'un jeune homme. L'eau vitriolique et les alcalis l'avaient pétrifié sans lui faire perdre aucune des formes de la jeunesse. On le porta à l'air; tout le monde se rassembla pour considérer cette singulière momie. Tout à coup une femme paraît : elle s'avance d'un pas chancelant, et fond en larmes en reconnaissant de suite les traits de son fiancé, qui avait disparu il y avait cinquante ans, sans qu'on eût jamais su ce qu'il était devenu. Probablement qu'étant descendu seul dans la mine, il s'y noya, et qu'un éboulement boucha plus tard l'endroit où il se trouvait. Les années avaient sillonné le visage de cette femme des rides de la vieillesse, tandis que son amant, sorti du tombeau, s'offrait à sa vue par-

faitement conservé et sous les traits de la jeunesse. On laissa encore ce corps quelques jours près de la mine, et enfin on l'enterra avec de grandes cérémonies, tous les ouvriers mineurs assistant au convoi. »

Le terrain des environs de Falun n'a rien de métallique; dans la mine, le métal se présente en masses et non en filons. La contrée est aride; on n'aperçoit de toutes parts que des rochers sauvages, des arbres desséchés; une fumée épaisse obscurcit l'horizon, et la ville de Falun, dont les bâtimens enfumés inspirent la tristesse, en est souvent enveloppée.

La mine de Falun est regardée comme la meilleure de l'Europe. C'est à Afvestad, bourg de la Dalécarlie, que se fait l'affinage du cuivre. La moitié du produit de la mine est employée à la fabrication du laiton, du cuivre à rosette, et l'autre moitié en planches destinées à doubler les navires, couvrir les maisons, ou pour divers ustensiles pour les fabriques et les usages domestiques.

La totalité du produit des mines de cuivre de Suède est de 1,700,000 fr. environ.

Les mines de métaux précieux ont fort peu d'importance : celle de Sala, à douze lieues d'Upsal, est la plus considérable; elle est située sur une montagne qui porte son nom (Salberget). Cette mine

était réputée la plus riche de la Suède; mais elle est épuisée depuis long-temps, et ses produits ont diminué chaque année. Ceux de la mine d'or n'étaient, en 1825, que de 3 livres évaluées 1,200 rixdales (2,400 fr.). Les produits de la mine d'argent diminuaient également : ils se réduisaient, à la même époque, à 2,595 liv., rapportant 51,900 rixdales (103,000 fr.). Ce n'est que la moitié de leur revenu il y a vingt ans.

La mine d'or à Edelfors en Smoland a été abandonnée, parce que ses produits ne couvraient pas les dépenses.

La totalité du produit des mines d'argent de la Suède n'excède pas 3,022 livres représentant 60,440 rixdales banco.

Il n'y a en Suède qu'une mine de charbon de terre, située à Hœganæs, dans le voisinage d'Helsingborg. Son produit s'élève à 135,000 tonneaux, à un rixdale de banque ou 2 francs chaque.

Le plus riche possesseur de mines est le comte Charles de Geer, qui a présidé plusieurs fois les états de Suède comme maréchal de la diète : sa fortune en mines et usines, indépendamment de ses immenses propriétés rurales, peut être, dit-on, évaluée à six millions de nos francs.

MM. Adelswærd et Tham sont, après lui, les prin-

cipaux maîtres de forges : leur fortune est estimée à plus de deux millions.

PRODUITS DES MINES EN 1828.

			Rixd.		Rixdales banco.
Or.	3 liv. 1/2	à	»	...	12,000
Argent........	3,022 »	à	20	...	60,440
Cuivre........	6,111 »	à	128	...	794,436
Cobalt........	46,629 »	à	3 1/2	...	155,430
Plomb........	253 »	à	76	...	19,332
Alun.........	10,148 »	à	18	...	182,664
Soufre.	577 ship.	à	50	...	28,888
Vitriol.......	1,504 »	à	20	...	30,080
Zinc.........	471 »	à	187	...	89,566
Étain.	135,112 tonn.	à	1	...	135,112
Fer..........	415,000 ship.	à	20	...	8,500,000
			Rixdales banco..........		10,109,148

CHAPITRE XX.

—

Manufactures.

État de l'industrie manufacturière en Suède. — Causes de son peu de progrès. — Lois somptuaires. — Priviléges. — Population et capital de l'industrie. — Manufactures et fabriques de draps, de sucre, de coton, de soie, de papier, de tabac, etc. — Nombre d'ouvriers qu'elles occupent, qualité en valeur de leurs produits. — Noms des principaux manufacturiers. — Prix des produits qu'ils ont confectionnés. — Tableau comparatif de l'industrie manufacturière.

L'industrie est dans l'enfance en Suède; malgré tous les soins, toutes les sollicitudes du gouvernement, on ne saurait se faire une idée du peu d'importance de ses fabriques. Les chiffres isolés n'expli-

queraient rien, et nous avons été obligés, dans le cours de ce chapitre, comme nous l'avons fait ailleurs, d'indiquer souvent la situation des industries analogues en France ou en Angleterre, afin de mieux faire comprendre dans quelle proportion elles se trouvent, relativement à celles de la Suède.

La Suède est pauvre : quels encouragemens pourrait-elle offrir à l'industrie? Le luxe n'y a point pénétré au delà de quelques sommités sociales qui, pour les objets d'art et de goût, ne connaissent d'ailleurs que les produits étrangers ; les classes intermédiaires, accoutumées à une existence simple et modeste, ont peu de besoins à satisfaire ; et les habitans des campagnes, qui fabriquent presque tout ce qui est nécessaire pour leurs ustensiles, leurs vêtemens, leurs meubles, satisfaits de ce qu'ils possèdent, ignorent s'il existe d'autres jouissances.

Ce pays a eu des lois somptuaires qui se sont maintenues presque jusqu'à nos jours, et cette seule circonstance a dû avoir une grande influence sur l'essor de toute son industrie ; elle a tari l'émulation à sa source.

On pense assez généralement en Suède que le peu de fabriques qui y sont établies suffisent aux besoins de la population ; mais quels sont donc ces besoins? ne sait-on pas combien la limite peut en

être circonscrite? Croit-on pouvoir renfermer l'industrie dans le cercle de Popilius, et dire à l'intelligence humaine comme Dieu aux flots de la mer : tu t'arrêteras là? Que deviendrait un peuple dont la misérable existence ne serait qu'un tissu de privations, et dont l'activité resterait stationnaire ou rétrograderait vers la barbarie? Excitez donc l'ardeur du travail, et vous verrez bientôt l'aisance venir s'établir sous le toit de l'homme laborieux, et lui inspirer le goût d'une infinité d'objets jusqu'alors inconnus pour lui, qui, en fomentant l'industrie, deviendront la source de son bonheur domestique, de ses nouvelles jouissances et de son attachement au sol de son heureuse patrie.

Nous sommes loin de penser que la fabrication, en Suède, ne soit pas susceptible d'une grande extension. Dans le monde civilisé, les accroissemens de population, de travail et de lumières, marchent partout de front au même but, à moins que des causes locales et accidentelles n'en arrêtent l'élan. Ces causes, en Suède, sont connues : c'est évidemment la pauvreté du sol qui se refuse à produire cette surabondance de matières propres à être mises en œuvre par des mains industrielles : c'est donc de sa prospérité agricole que dépendront les progrès des fabriques : dès que l'agriculture produira des

excédans de récoltes, l'industrie s'en emparera pour les manipuler et en doubler la valeur. C'est surtout parce que les matières premières manquent à la Suède que ses manufactures ont peu prospéré, car elles s'établissent toujours partout où elles surabondent.

Nous n'avons aucun moyen de faire connaître l'augmentation ou la diminution des diverses branches de fabrique. La contribution indirecte, qui par sa nature démontre la statistique des diverses industries, et donne une idée du produit des ventes, n'existe pas en Suède : on n'y connaît ni le droit de patente, si important pour signaler les progrès ou la décadence des arts dont il est le thermomètre; ni l'impôt sur les portes et fenêtres, qui sert à constater le nombre d'édifices construits ou détruits, indices de la prospérité du pays; ni les droits sur les brasseries et la bière, qui indiquent, par l'accroissement ou la diminution de la consommation, si la classe du peuple est plus ou moins heureuse.

Il règne d'ailleurs trop généralement une prévention contre les fabriques : l'exemple des succès obtenus dans l'exploitation des mines et dans les cultures a dirigé le penchant des habitans vers ces entreprises : ils préfèrent y placer leurs capitaux,

qui semblent, à ces caractères réfléchis et positifs, mieux garantis par le sol.

Un malheureux système de priviléges est aussi une des principales causes du peu d'activité des arts industriels dans ce pays. Tous les états, depuis la plus humble profession, sont organisés en corporations à peu près comme en Allemagne, et ces institutions, en étouffant toute concurrence, arrêtent les progrès de l'industrie.

Les maîtrises, les corporations existent dans toute leur antique splendeur; il faut un certain temps pour être apprenti; il en faut aussi pour être compagnon. Cette organisation est sans doute très commode pour les maîtres, mais elle ne l'est pas tout à fait autant pour les ouvriers. Si un chef d'établissement ou d'atelier, en renvoyant son ouvrier, lui refuse un certificat, ou que celui qu'il sera forcé de lui donner soit pire qu'un refus, ce malheureux ne peut plus espérer d'être placé nulle part, et que deviendra-t-il s'il est trop âgé pour prendre une nouvelle profession et recommencer un apprentissage, ou s'il a une femme et des enfans? Combien son caractère d'homme doit être ravalé par sa position assujettie aux caprices d'un maître peut-être injuste et tyrannique, qui tient entre ses mains son existence et celle de sa famille!

Façonné à cette triste dépendance, dont il a fait dès l'enfance le rude apprentissage, cet asservissement doit même exercer une funeste influence sur ses moyens intellectuels et sa capacité industrielle; il sait que sa condition est de vivre et de mourir ouvrier, et il n'y a aucun motif qui puisse développer en lui les dons du génie et l'élever au dessus de sa condition. Toutefois, il arrive de temps à autre qu'il devient l'associé et le successeur, le gendre ou l'héritier de son maître; mais, dès ce moment, sa place étant assurée dans la corporation, il en adopte les principes, et il est rare que le sentiment d'une véritable émulation fomente et excite son zèle pour de grands perfectionnemens.

Cependant, nous devons ajouter que l'on a établi à Stockholm un institut technologique qui commence à soustraire les enfans à la rapacité du maître; en sortant de cet établissement, ils subissent un examen et peuvent aussitôt être admis dans les ateliers comme compagnons. Il existe aussi un moyen de former un établissement industriel qui consiste à obtenir un brevet du roi comme attaché à la cour; mais l'on conçoit que ces faveurs ne forment que de bien rares exceptions.

Les compagnons de chaque profession ont un lieu de réunion, et une caisse de secours alimentée par

des retenues volontaires sur leurs salaires; ils ont aussi des auberges attitrées où les ouvriers de passage sont hébergés.

Tandis que l'industrie est comprimée par les jurandes et maîtrises, les cultivateurs sont durement gênés par l'obligation de conduire aux marchés des villes les denrées qu'ils ne vendent pas chez eux, et par la défense d'y apporter le pain fabriqué ou la viande non salée autrement que sur pied.

La défense d'emporter le fer en gueuses sacrifie les propriétaires de mines aux manufacturiers, qui étirent le fer en barres.

Il y a à Stockholm une imprimerie royale, c'est à dire un imprimeur royal, attendu que le matériel qui compose cet établissement est la propriété de M. Vogt, qui, *cum gratiâ et privilegio sacræ regiæ majestatis*, a le monopole de l'impression de toutes les ordonnances émanées du gouvernement avec lequel il a un traité.

En un mot, lorsqu'un étranger arrive en Suède pour y créer un établissement industriel, il doit s'attendre à avoir une foule d'obstacles à surmonter de la part de sa corporation, qui se ligue pour lui susciter toutes sortes d'obstacles.

Cependant le monopole est à la veille de succomber, et l'on s'occupe de la suppression de ces corpo-

rations, de ces maîtrises, si contraires aux développemens de l'industrie et de la prospérité du pays.

L'accroissement du nombre des habitans des villes est le signe certain des progrès de l'industrie et du commerce. Nous avons déjà dit qu'elle n'a éprouvé, en Suède, d'autre augmentation que celle qui résultait de la progression générale de la population dans tout le reste du royaume. Le nombre des personnes employées aux manufactures a cependant éprouvé un accroissement assez considérable. Depuis 60 ans il a doublé. En 1771, il n'était que de 8,576; en 1825, de 9,283; mais, en 1830, il s'est élevé à 11,887, et en 1831, à 12,143 ouvriers, sans comprendre dans cette évaluation ceux qui s'occupaient de l'exploitation des mines. En 1771, on ne comptait, en Suède, que 835 fabriques; et en 1831, leur nombre était de 1,884.

Pour se former une juste idée du peu d'importance de ces manufactures, il suffit d'établir un parallèle entre la masse de la population industrielle de l'Angleterre et de la France et celle de la Suède. Le nombre d'individus qui sont employés au commerce et aux manufactures en Angleterre, sans y comprendre l'Irlande et l'Écosse, était, en 1830, de 7,332,765 sur 16,000,000 d'individus, c'est à dire qu'elle comprenait la moitié des habitans. La popula-

tion manufacturière et commerçante de la France est évaluée à 5,000,000. En Suède, sur 2,871,000 habitans, on ne comptait, en 1831, que 42,560 personnes employées au commerce et aux manufactures; et ce nombre, pour être en harmonie avec celui de la population industrielle de l'Angleterre, devrait être de 1,032,560, et pour égaler celle de la France, il devrait s'élever à 409,000.

Nous ajouterons que le capital, employé en France aux travaux de l'industrie, a doublé depuis vingt-cinq ans en Angleterre, il a quadruplé; mais, en Suède, il est resté à peu près stationnaire ou du moins il a peu augmenté.

La fabrication des tissus de laine se présente au premier rang de l'industrie manufacturière de la Suède. Les fabriques qui ont ensuite le plus d'extension sont celles des raffineries de sucre, les toiles, le tabac.

Les draps de Suède sont assez bien confectionnés : ils sont fabriqués généralement avec la laine du pays; les couleurs dominantes sont le bleu et le gris-marengo pour les draps fins qui sont très estimés; le bleu de ciel ou le noir pour les draps communs ou grossiers. Le débit en est borné, parce que les paysans fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine dont ils font usage. La majeure partie ou, pour

mieux dire, la totalité des draps qui sortent des fabriques, sont destinés à la consommation intérieure : le prix des draps fins est de 12 à 24 fr. l'aune, et les mi-fins, de 6 à 8 fr. (1).

Les manufactures de draps occupaient, en 1831, 2,835 ouvriers, distribués dans 97 établissemens, qui employaient 1,420,000 livres de laine, et produisaient une valeur de 2,794,000 rixdales.

Stockholm s'efforce en vain de rivaliser avec Norkœping pour la prépondérance de cette industrie. Cette dernière ville la conserve, et elle exécute seule les quatre cinquièmes de toute la fabrication, qui se partage de la manière suivante :

Norkœping, pour une valeur de	2,047,000 rix.	2,594,000 rix. b° à 2 f.
Stockholm	446,000	
Nykœping	70,000	
Alingsos	31,000	

De 1830 à 1831, la fabrication a augmenté de 280,000 rixdales, et la qualité des draps a éprouvé une amélioration remarquable, surtout dans les draps fins.

L'importation des laines étrangères, destinées à subvenir à l'insuffisance des laines du pays, s'est

(1) L'aune de Suède équivaut à une demi-aune de France.

élevée, en 1831, à 259,000 livres; elle a été moindre qu'en 1830, quoique la fabrication ait augmenté, ce qui indique seulement un excédant de l'approvisionnement des années précédentes.

Voilà à quoi se réduit l'importance de la première branche de l'industrie manufacturière de la Suède : cette fabrication n'a pu d'ailleurs s'établir que protégée par de fortes primes : elles sont de quinze pour cent pour les draps exportés en Europe, de vingt pour cent pour ceux exportés dans les autres contrées du monde; et l'on a en outre frappé d'une prohibition absolue tous les draps étrangers sans distinction, ce qui n'a pas empêché qu'ils soient devenus l'objet d'une contrebande très active, qui est la source de bénéfices considérables pour ceux qui exploitent cette branche de spéculation. Les draps de France sont les plus recherchés, parce que leur supériorité, sous le rapport de la durée, de la beauté et de la qualité, est généralement reconnue : les draps anglais ont peu de vogue; ils sont trop peu fournis en laine; on sait qu'il entre dans leur fabrication un quart et quelquefois un tiers de coton.

Les principaux manufacturiers de draps sont, à Norkœping, MM. Sœderberg et Arosenius, Lenning, Schuberg, Vougt et Westerling, Swedelius;

et à Stockholm, MM. Dilhstrom, Lamm et madame veuve OEberg.

La raffinerie de sucre tient le second rang dans l'industrie suédoise : c'est celle qui est peut-être dans la situation la plus prospère. Il n'y a pour tout le royaume que 23 raffineries, qui occupent 315 ouvriers. Elles consomment 4,560,000 livres de sucre brut et 3,218,000 de sirop. Leurs produits s'élèvent à 1,813,000 rixdales banco, ou plus de trois millions et demi de francs, quantité d'ailleurs insuffisante pour les besoins du pays, puisqu'il en reçoit pour une somme équivalente de l'étranger, ce qui porte le terme moyen de la fabrication de chaque raffinerie à 150,000 fr., et celui de la consommation de la population, à 2 fr. 50 cent. par habitant.

Cette industrie tend à s'accroître : la fabrication de 1831 a surpassé celle des années précédentes de plus de 600,000 livres de sucre; néanmoins l'importation, en 1831, a été beaucoup moins considérable à cause des excédans sans emploi provenant des années précédentes. La valeur de l'importation des sucres, qui était, en 1824, de 1,314,000 rixdales, a été, en 1831, de 1,813,000 rixdales.

La plus importante de toutes les raffineries du royaume est celle de MM. Nonnen et Lorentz, près

de Gothembourg : sa fabrication, en 1831, a été de plus de 420,000 rixdales.

La fabrique du tabac peut être considérée comme stationnaire. Le tabac est cultivé dans toutes les provinces du centre et du midi du royaume. Les feuilles sont d'une assez belle apparence, mais on leur fait subir une préparation qui leur donne une saveur qui ne peut guère être agréable qu'aux personnes qui en ont contracté l'habitude. Les valeurs que cette industrie a données à la consommation, en 1831, se sont élevées à 817,000 rixdales, somme à peu près égale à celle des années précédentes ; l'importation, un peu moindre en 1831 que l'année précédente, a été d'environ 730,000 rixdales. Il y a 77 fabriques de tabac, qui occupent 696 ouvriers. Celle de M. Aspelin, à Stockholm, est la plus considérable : la valeur de ses produits, en 1831, a été de 140,000 rixdales.

Il n'existait, il y a cinquante ans, en Suède, presque aucune fabrique d'étoffes de coton, et il n'y a guère plus de soixante-dix ans que ce lainage est devenu, au grand détriment de l'agriculture européenne, d'un usage général ; il entre maintenant en concurrence avec le lin pour la fabrication d'une foule d'étoffes, et chaque année il tend davantage à en diminuer la culture. Il y avait en Suède,

en 1831, 42 fabriques de tissus de lin et de coton, qui occupaient 658 ouvriers, et dont les produits s'élevaient à 29,000 rixdales, moitié en toiles et le surplus en cravates, fichus, mouchoirs, futaines, etc.

L'agriculture ne suffit point à la production du lin; on est obligé d'en acheter chaque année à l'étranger pour une somme assez forte. La fabrique des étoffes uniquement tissues avec le lin devient constamment défavorable, à cause de l'extension de la fabrication des ménages, qui prend sans cesse plus d'accroissement. Le gouvernement met avec raison une grande importance à favoriser les développemens de cette dernière industrie, et il accorde chaque année des primes d'encouragement aux diverses provinces. Dans celle du Norland occidental, les primes, en 1831, se sont élevées à 2,898 rixdales. Les gouvernemens où l'on s'occupe le plus de cette branche d'industrie sont ceux d'Elfsborg, de Gefle, et le Norland occidental.

La première fabrique de la Suède pour les tissus de coton est celle de MM. Lamm, à Stockholm : ils ont confectionné, en 1831, pour une valeur de 72,000 rixdales.

Les achats de cotons pour alimenter les fabriques du pays ne dépassent point annuellement 800,000 li-

vres, quantité bien peu considérable si on la compare avec l'importance de l'approvisionnement de l'Europe, que l'on évalue à plus de 200,000,000 de livres, sans compter 50,000 balles de mousselines et d'autres tissus de coton.

La fabrication des étoffes de soie a augmenté; les mouchoirs de soie, d'un usage si général pour la coiffure des femmes du peuple, forment une partie considérable de cette industrie; le reste se compose de gros de Naples, taffetas, levantines et rubans. Il y a 42 fabriques de soie et de rubanerie : elles occupent 951 ouvriers, dont les produits s'élèvent à 620,000 rixdales. L'importation de la soie a été de 18,000 livres en 1831.

Les fabricans suédois manifestent une extrême émulation pour perfectionner cette branche d'industrie, qui a reçu de grandes améliorations par l'introduction des métiers à la Jacquart que l'on a fait venir de France.

Les papiers fabriqués en Suède sont on ne peut plus mal confectionnés. Les papiers d'impression surtout sont de la plus détestable qualité; cependant les fabricans viennent de s'apercevoir de la distance qui séparait leurs produits de ceux de plusieurs autres contrées de l'Europe : ils ont fait récemment des améliorations notables dans leurs établissemens, et

l'un d'eux vient même d'établir des mécaniques anglaises. Il y a en Suède 90 papeteries, occupant 1,338 ouvriers, qui fabriquent pour 517,000 rixdales de papiers. La fabrique de M. Sommedhal, près de Christianstadt, est la plus considérable; la valeur de ses produits était, en 1831, de 39,000 rixdales.

La fabrication des cuirs à la manière anglaise tend à prendre des développemens, ainsi que celle des toiles à voiles pour la marine et à tentes pour l'armée.

Il y a pour toute la Suède deux fabriques de porcelaines, l'une à Rœrstrand, l'autre à Gustafsberg, dont les produits réunis n'excèdent point 161,000 rixdales. Néanmoins ces établissemens tendent sensiblement à donner plus d'étendue à leur fabrication.

Il est des industries très répandues parmi nous et qui sont presque inconnues en Suède : par exemple, il n'y a dans tout le royaume qu'un seul lampiste et un fondeur en cuivre.

On voit, par l'aperçu rapide que nous venons de tracer, et qui est extrait, du moins en grande partie, du Rapport présenté en 1832 au roi par M. Gabriel Poppius, président du collége du commerce; l'on voit, dis-je, à quoi se réduit l'importance

des manufactures et des fabriques de la Suède. En général, elles doivent devenir chaque jour de plus en plus insuffisantes pour les besoins d'un pays où l'émulation, et surtout les progrès agricoles vont bientôt accroître la masse de la richesse publique. Le tableau placé à la fin de ce chapitre indiquera la progression de l'industrie en Suède : d'une année à l'autre, elle a gagné 27 nouveaux établissemens, 186 ouvriers, et un accroissement de produit de 916,319 rixdales, ou environ 1,832,000 francs.

Parmi les nouveaux établissemens industriels de la Suède, il en est un parfaitement adapté au pays, qui renferme déjà tous les élémens d'une grande prospérité : c'est la fabrique d'acier d'Eskilstuna, petite ville de 2,000 habitans, dans la province de Nykœping. C'est une industrie encore peu considérable, et moins connue qu'elle ne mérite de l'être ; elle a été formée par le gouvernement, et ses produits doivent un jour obtenir la vogue qu'ils méritent. Il est impossible de rien voir de plus gracieux et d'un fini plus parfait : on y fait des ciseaux, des couteaux, des canifs, des briquets, des pinces à sucre et une infinité d'autres ouvrages charmans ; l'acier, sous les mains d'habiles ouvriers, se couvre d'ornemens exécutés dans le goût le plus pur et le plus élégant. On fournit, si on le désire, les des-

sins des sujets que l'on veut faire exécuter, et l'on peut y faire incruster le nom ou la signature autographe des personnes auxquelles on destine ces jolis objets, qui s'offrent ordinairement comme souvenirs. Plusieurs Anglais, que j'ai vus à Stockholm, m'ont affirmé que l'Angleterre ne produisait rien d'aussi parfait; mais ils avaient soin d'ajouter que les prix des articles fabriqués à Eskilstuna étaient trop élevés pour que cette concurrence pût donner le moindre ombrage à leurs compatriotes.

TABLEAU DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE DE LA SUÈDE, EN 1830 ET 1831,

PAR M. GABRIEL POPPIUS, PRÉSIDENT DU COLLÉGE DE COMMERCE.

INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE.	1830.			1831.		
	FABRIQUES.	OUVRIERS.	PRODUITS.	FABRIQUES.	OUVRIERS.	PRODUITS.
ufactures de coton et de lin.	38	677	247,160	42	658	269,706
— de rubans	10	151	84,368	9	132	87,065
— de draps	99	2,698	2,514,205	97	2,853	2,794,458
— de toiles à voiles.	6	41	30,461	7	37	26,820
— de soie	21	639	424,739	19	552	467,089
tures de soie	14	37	50,500	13	31	42,500
ries	10	390	98,762	9	565	111,555
rimeries d'étoffes de coton.	4	103	71,172	4	71	60,937
ntureries	260	851	424,896	258	766	423,984
eries	18	603	304,968	13	608	298,268
aniques et machines	3	222	90,556	2	141	155,512
neries et corroieries	176	516	479,900	186	547	502,993
iques d'huiles	37	66	107,138	37	65	103,788
teries	91	1,331	515,269	90	1,338	517,215
iques de porcelaines	2	210	129,250	2	317	161,243
— de parfumeries	10	13	19,561	11	14	18,724
— de savon	20	62	101,065	19	53	104,800
neries de sucre	24	293	1,669,212	23	274	1,813,069
iques d'ornemens en marbre	5	18	24,621	4	16	26,384
— de tabac	77	695	832,281	77	696	817,225
— d'horlogerie	140	241	30,061	146	236	38,849
— de bougies	7	19	30,747	8	26	55,682
— de vinaigre	16	53	34,331	13	35	28,169
— de porter	»	»	»	1	62	109,448
— diverses	774	1,898	451,919	794	2,227	663,973
TOTAL	1,857	11,887	8,783,137	1,884	12,143	9,699,450

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

LA DALÉCARLIE.

CHAPITRE XI.

LA DALÉCARLIE. — GUSTAVE-VASA.

CHAPITRE XII.

MOEURS ET USAGES.

CHAPITRE XIII.

MOEURS ET USAGES.

CHAPITRE XIV.

GÉODÉSIE.

CHAPITRE XV.

POPULATION.

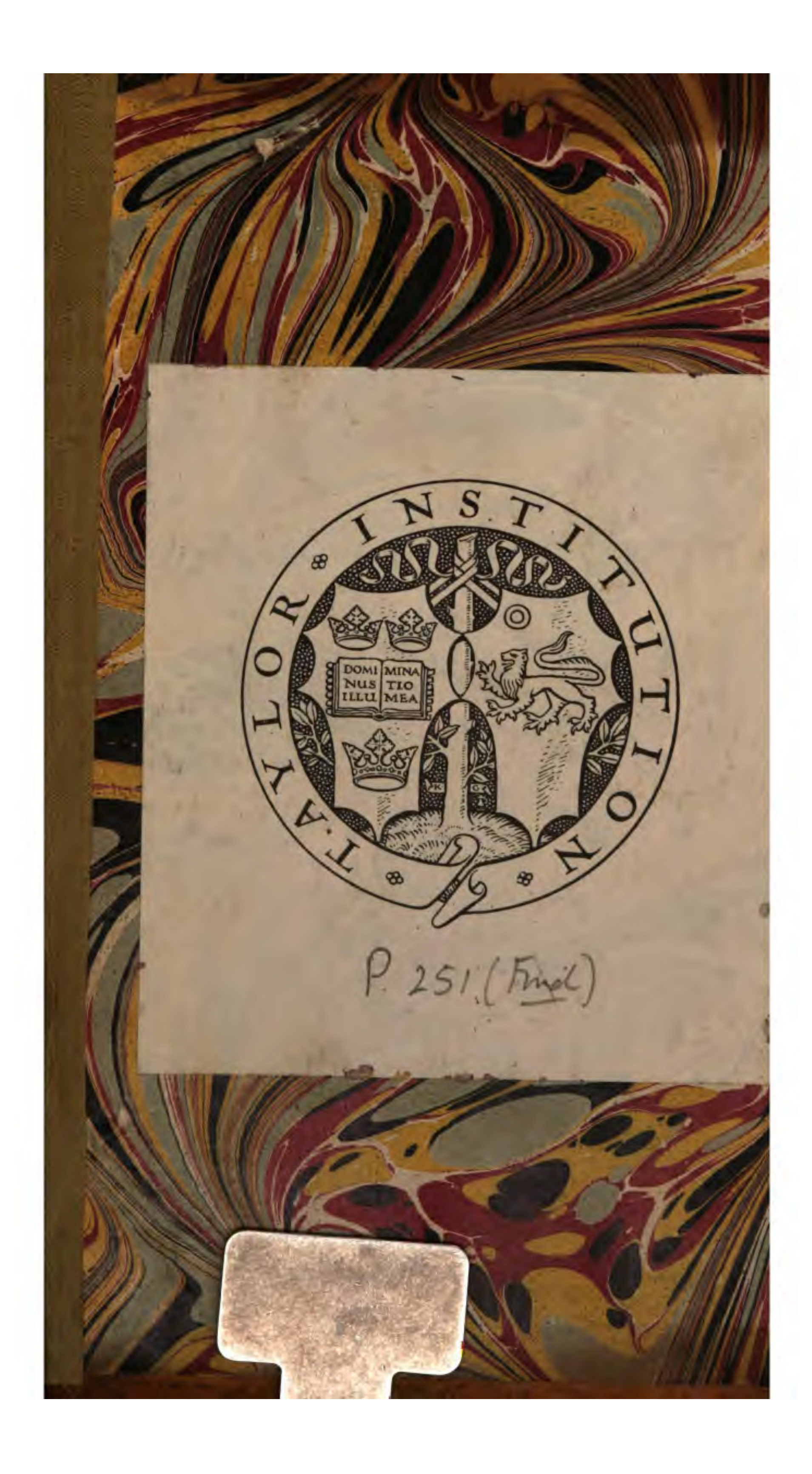
CHAPITRE XVI.

CLIMAT.

CHAPITRE XVII.

AGRICULTURE.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

